D

200
2 vols

Á

L'HONORABLE J. A. CHAPLEAU

Ministre pour la Province de Québec

ET A

M. ELZEAR GERIN

Homme de Lettres.

DÉPUTÉ A L'ASSEMBLÉE LÉGISLATIVE

En témoignage d'une bonne et vieille amitié

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE

DE QUEBEC A MEXICO

SOUVENIRS

De Voyage, de Garnison, de Combat et de Bivouac

PREMIER VOLUME

ÉDITION COMPLÈTE

Montréal :
DUVERNAY, FRERES ET DANSEREAU, EDITEURS.
1874

F1215
F25

138285

FAUCITER DE
SAINT-MAURICE, N

DE

QUEBEC A MEXICO.

Ouvrages du même Auteur:

ÉDITION GRAND IN-18 JÉSUS.

A la Brunante.—Contes et récits.—*Les blessures de la vie.*—Une histoire de tous les jours - - - - 1 volume

De Québec à Mexico.—Souvenirs de voyage, de garnison, de combat et de bivouac. Edition complète - - - - - - - - - - - - - - 2 —

Choses et autres.—Conférences, études, fragments - 1 —

Prix des quatre volumes brochés, quatre dollars.—
S'adresser franco à l'auteur.—Conseil Législatif, Québec,

Montréal—Typographie de Duvernay, Frères & Dansereau,
212 & 214 Rue Notre-Dame.

DE QUÉBEC A MEXICO.

I.

Avant le Déluge. — L'établissement du pays de Cocagne. — Un pupitre de collégien. — Comment l'histoire du Canada peut avoir quelque influence sur le choix d'une vocation. — En route ! — Une tombe. — La gloire militaire — Une goutte d'eau. — Rouse's Point. — Burlington. — Ce que c'est qu'un *sleeping car ?* — Troy. — Au voleur ! — L'Hudson d'Albany à New-York. — Les pilules de Bristol.

Comme il convient toujours de commencer son premier volume de la manière la plus grave possible, et que tous les sujets sérieux remontent à la période antédiluvienne, je me garderai bien d'enfreindre cette

règle méconnue trop souvent de nos jours, et, sous prétexte de vous mener sous le tropique, je m'en vais vous raconter une histoire.

Il lui manque, il est vrai, un certain air de jeunesse ; mais il me semble qu'abrités derrière ses cheveux blancs, nous n'en ferons que meilleure connaissance, et que notre poignée de main n'en sera que plus cordiale.

Lorsque Dieu, sortant de son éternel repos, se décida à pétrir le globe de ses mains divines et à l'envoyer rouler dans l'espace, ses cinq doigts, en s'imprimant dans la substance informe, laissèrent derrière eux, comme traces de leur pression, cinq grands continents.

Chacune de ces parties de la terre reçut l'ordre de garder pendant la durée des siècles l'empreinte oubliée par le doigt de l'Eternel.

L'Europe, qui avait à peine été effleurée, demeura blanche. L'Asie resta cuivrée comne les flancs de son Caucase et de ses Ourals. L'Amérique rougit d'indépendance et de plaisir en se sentant caressée par les brises sauvages de ses forêts. L'Océanie, brisée en se plaçant sur le sein des mers, conserva un peu de la physionomie du tout, et l'Afrique, malheureuse esclave, se couvrit d'un sombre voile de deuil, comme si elle avait prévu tous les malheurs que lui préparait l'avenir.

Puis, quand Dieu eut pétri de leur argile respective les populations de ces cinq vastes îles, il laissa errer pendant quelque temps son esprit snr l'immense

étendue de son ouvrage, de l'Orient à l'Occident, du pôle Arctique au pôle Antarctique, et voyant que les choses étaient bien à leur place, il se réserva pour l'avenir un petit coin de la terre où il devait plus tard — lorsque l'homme se serait bien habitué à voir couler la sueur de son front — établir le pays de Cocagne.

Quelques géographes en goguette, ignorant quels étaient les projets de la Providence, crurent faire une niche aux confrères qui viendraient après eux, en baptisant ce pays solitaire du nom de Canada — deux mensonges espagnols, qui veulent dire *aca* ici, *nada* rien ; — et dès ce jour, pour donner un démenti à ces savants, il fut décrété que tous ceux qui feraient leur apparition de ce côté-là de la boule, y deviendraient médecins, avocats, notaires, députés ou ministres.

Le pays de Cocagne était désormais un fait acquis à la science géographique, et le 18 avril 1844, j'arrivais, tout essoufflé, grossir l'heureuse phalange de ces prédestinés.

Comme un grand nombre de mes compatriotes qui se destinent aux honorables carrières sus-mentionnées, je fis tant bien que mal mes études dans un collége quelconque. J'y appris un soupçon de latin, quelque peu de français, et de la paresse, comme seul sait en faire un lézard.

Mon pupitre représentait en petit la chambre d'un célibataire de nos jours ; à cette exception près que la vieille malle, le lit de sangle réglementaire et la

chaise écloppée étaient remplacés par un tohu-bohu de vieux bouquins bien jaunis, de bouteilles d'encre donnant de fraternelles accolades à quelques flacons d'un vin assez hétéroclite, et d'un nombre très-restreint de classiques, neufs pour la plupart, et tous relégués dans un des coins les plus poudreux.

Malheureusement, entre certaines racines grecques — de votre connaissance, sans doute, — et un gros Virgile, édition *ad usum Delphini*, dont mon grand'-père m'avait fait l'héritier légitime — s'étaient discrètement glissés, sans qu'on ait jamais pu savoir comment, les trois volumes de la première édition de l'*Histoire du Canada* par Garneau.

Un soir — je n'avais pas encore fait mon thème, si je me souviens bien — j'entrouvris le fameux pupitre — histoire de flâner pendant l'étude. Un des tomes magiques était là; je me mis à en lire quelques chapitres détachés, et cette nuit, je me couchai après avoir fait une importante découverte, qui va vous faire sourire. Je m'aperçus que nos ancêtres ne manquaient pas d'une certaine gloire militaire. Toute la nuit, je ne rêvai qu'Iroquois, Hurons, amiral Phipps, frère Latour, etc., tout cela entremêlé d'un tourbillon de tomahawks, de chevelures scalpées et de mille gentillesses *ejusdem farinæ*.

Comme l'imagination va vite, au collége surtout — cela dit sans malice aucune — quelques jours après avoir terminé la lecture de l'histoire de mon pays, je me surpris à me demander pourquoi le Canadien, ce fier soldat, ce hardi trappeur d'autrefois, n'était

plus qu'un humble pékin, dans toute l'acception du mot, un bon Berrichon échappé à l'un des romans de George Sand.

Je ne pus m'expliquer comment il se pouvait faire que la vivacité d'un sang ne pût se transmettre d'une génération à l'autre. L'expérience ne m'avait pas encore appris qu'à la fatigue toujours occasionnée par une longue lutte succède un moment d'apathie qui fait bientôt place à l'amour de la paix et de la tranquillité. Je crus que l'unique solution possible au théorème que je me posais serait de tâcher de faire agrandir le cercle rétréci des professions, où nous sommes obligés de graviter misérablement, au sortir du collége, en y ajoutant, par l'exemple, celle qui avait jeté un rayon si lumineux sur le bon "vieux temps" de notre histoire, la carrière militaire.

— Idée fille d'une cervelle née du vent ! pense déjà le lecteur qui vient à peine d'entrouvrir ce volume.

Oui, tout ce que l'on voudra ; mais je m'étais crânement posé en face de mon problême, décidé à en venir à bout, coûte que coûte, et Dieu sait si je tiens de mes dignes ancêtres une tête bretonne.

Pendant trois longues années je luttai, sans rompre d'une semelle, avec parents, amis, famille ; peine inutile. Dans l'armée anglaise, le grade était alors chose vénale, et, nonobstant l'appui du gouverneur-général, Sir Edmund Head, comme je n'étais pas assez heureux pour avoir suivi la mode du siècle, qui consiste naïvement, pour certaines célébrités, à

naître après leur père, force me fut de choisir entre renoncer à la carrière militaire ou m'expatrier.

Le jour où je me vis obligé de reprendre Pothier, mes malles se firent.

Une heure après, je causais avec le capitaine de l'*Europa*, M. Labelle : j'étais en route pour Montréal et de là pour Mexico où les lettres dont on m'avait fait porteur me mettaient à même de prendre du service.

Je ne décrirai pas le commencement de mon voyage. Tout le monde sait quels sont les délicieux paysages de Québec à Montréal, et d'ailleurs, j'avoue franchement n'avoir rien admiré ce soir-là ; j'avais sur le cœur les larmes que ma mère avait versées à mon départ. Du reste, la journée que je passai à Montréal ne fut guère propre à me faire oublier ma mélancolie ; on venait d'enterrer ce pauvre Paris (1) noyé, quelques jours auparavant, et, quoique je ne sois pas superstitieux, ce voyage commencé sur le bord d'une tombe me semblait de mauvais augure.

Un excellent ami, cette bonne Providence de la vie donnée par une autre Providence, avait tenu à m'accompagner depuis mon départ de Québec jusqu'à St. Lambert, terminus du chemin de fer de New-York, il y a quelques années. A quatre heures de

(1) M. Ovide Paris, jeune ingénieur et architecte de la ville de Montréal, frappé d'apoplexie le 13 Juillet 1864, en se baignant au Pied du Courant.

l'après-midi, je m'embarquais pour cette ville, après avoir pressé pour longtemps la main d'un compatriote :

— Adieu ! mon cher, me cria-t-il, au moment où la locomotive se mettait en marche. N'oubliez pas que Byron a dit que, pour avoir la gloire militaire, il faut mourir sur le champ de bataille, et voir son nom légué à la postérité avec une faute de typographie !

Plus tard, j'ai vu que la boutade du sceptique poëte renfermait plus de philosophie que cela ne semble de prime-abord. Combien de fois, là-bas, n'avons-nous pas semé des cadavres qui avaient renfermé de grandes âmes dont la vie n'avait été qu'abnégation ? Pourtant, la gloire militaire ne leur avait gardé qu'une simple croix de bois sur laquelle la main d'un soldat dévoué avait estropié un nom le plus souvent illisible, et en fait de pleurs, que les larmes de la pluie, les sanglots du vent qui venaient s'engouffrer dans les gorges solitaires de la Sierra-Madre.

Longtemps je tins, morne et silencieux, ma tête hors de la portière du wagon.

On a beau avoir vingt ans et de l'enthousiasme, cela donne toujours des spasmes à l'âme lorsque l'on quitte son pays, une première fois. Je suivis, tant que je pus le faire, les vagues de notre grand fleuve miroitant au soleil couchant, et il me semblait que mon cœur navré s'en allait, à mesure qu'elles disparaissaient à l'horizon.

Ce que c'est pourtant qu'une goutte d'eau, lorsqu'elle s'appelle le Saint-Laurent et qu'elle coule dans la patrie ! Jamais je ne l'ai trouvé aussi beau que ce soir-là : je ne puis dire si c'était par un effet des sombres idées où j'étais plongé ; mais il me paraissait avoir un peu de cette coquetterie qu'a une poitrinaire, lorsqu'elle va mourir.

J'en étais là dans mes réflexions qui commençaient à friser la gaieté des "*Nuits d'Young*," lorsqu'une rude tape, m'arrivant sur l'épaule, me fit faire un soubresaut, lequel soubresaut me mit face à face avec la figure joufflue et enluminée d'un monsieur tout chamarré de boutons et de galons dorés. C'était un douanier américain, et nous étions à Rouse's-Point, là où se terminent deux énormes contradictions : une monarchie qui ne voit jamais le soleil se coucher sur ses terres, et le gouvernement du peuple par le peuple. Ce bon monsieur me demanda, avec une intonation nasale fortement prononcée, tout ce que j'avais en fait de clefs sur moi ; mais, sur production de mon passeport, il me salua profondément, me souhaita un bon voyage, et cinq minutes après, quelques bouteilles d'une bonne vieille eau-de-vie que ma mère m'avait glissées dans ma malle faisaient triomphalement leur entrée sur le territoire de la République, sans être molestées le moins du monde.

De Rouse's-Point, le train se rend à Burlington, petite ville de l'état du Vermont, assise sur les bords du poétique lac Champlain, et qui présente un charmant effet de paysage.

L'Etat du Vermont est assez pittoresque ; le commencement ressemble beaucoup au Canada : même végétation, mêmes mœurs, mêmes chaumières ; seulement vers le milieu le sol est assez accidenté, et l'on dirait qu'il se *yankéfie*, à mesure qu'il devient plus montagneux.

Il était onze heures du soir lorsque nous quittâmes Burlington, et fatigué je pris un *sleeping car*. On ne saurait avoir une idée de ce que peut être un wagon-lit sur un chemin de fer américain, et je ne puis en faire une meilleure description que celle que m'en donnait un spirituel flâneur. Ce sont des *chars à dormir*, — traduction littérale, — debout, le lendemain, après avoir fait passer une nuit blanche. A peine se croit-on installé pour quelque temps sur le matelas hyperbolique qui les couvre, qu'un commis entêté choisit exactement ce moment-là pour venir nous demander, toutes les cinq minutes, notre billet de passage. Puis à l'instant où, lassés et ahuris, nous nous disposons à nous endormir, un gros rosbif, orné d'un *brandy nose* excessivement prononcé, vous arrive à l'état de projectile, et tout en baragouinant une litanie de "Je vous demande pardon, monsieur," vous rélègue avec un sang-froid épatant dans la partie extrême nord-ouest de votre instrument de supplice.

Au gros monsieur classique, qui s'était donné bien de garde de manquer au rendez-vous, j'ajouterai le caquetage d'un certain nombre de blessés fédéraux, se racontant avec force "goddams" leurs prouesses et leurs aventures, et l'on peut juger s'il était

possible de fermer un tant soit peu le coin de l'œil. Cependant, à leur louange, je dois dire que leurs récits étaient moins soporifiques que les ronflements sonores de mon massif voisin, et presque tous ils les terminaient en jurant, mais un peu tard, qu'ils ne se rengageraient pas, dût-on leur offrir la présidence des Etats-Unis.

Pendant la nuit, nous passons les stations de Rutland et de North-Bennington, après avoir changé de wagons trois fois, et le matin nous arrivons à Troy, horrible faubourg enveloppé fièrement dans la fumée de ses manufactures, bâti en briques rouges, à toits plats et aux trottoirs en terre cuite.

Ce fut dans la gare de cette ville que l'affiche traditionnelle, m'assure-t-on, aux Etats-Unis :

" *Beware of pickpockets !* "

me frappa pour la première fois.

Je me suis toujours un peu habitué à juger un peuple d'après ses coupe-jarrets et ses siffle-bourses, pour la simple raison que lorsque, j'étais enfant, ma bonne répétait souvent :

— Petit, quand tu voudras bien connaître une personne, commence toujours par ses défauts et ses mauvaises qualités.

Mais je confesse sincèrement que les exploits des Gringalets américains laissent loin derrière eux ce que l'Europe a pu produire de plus subtil et de plus scientifique dans le genre.

Le filou yankee, suivant la classe à laquelle il appartient — il y en a de toutes les classes — vous fera votre bourse de mille manières ; en cirant vos bottes, en brossant votre habit, en vous offrant un fiacre, un verre de vin, à dîner même, toujours en se rendant nécessaire, aimable et poli.

C'est le lion, le d'Orsay de la truanderie.

Puis avec cela, il a toujours une moustache si provocante, des petits airs marquis de régence, et une figure d'honnête bourgeois tellement rassurante que ce serait le dernier homme du monde que vous prendriez sur vous de soupçonner d'indélicatesse.

De Troy à Albany, la distance n'est pas longue ; aussi y arrive-t-on en trois quarts d'heure.

Albany est une ville plus considérable que Montréal, bâtie sur l'Hudson, à cet endroit à peine plus large que le Saint-Charles devant Québec. Ses rues sont spacieuses et bordées d'arbres, ses trottoirs sont immenses, et ses habitants résument tout ce qu'il y a de plus yankee.

J'appris que le bateau à vapeur sur lequel j'avais un billet de passage, ne devait partir qu'à sept heures et demie du soir. Il était, dit-on, retardé par une marche que les troupes confédérées faisaient sur Washington. Force me fut donc d'attendre jusqu'au soir et de descendre à l'hôtel de Lavan, palais de marbre, réunissant à un luxe inouï, les commodités les plus minutieuses de la vie privée.

De la fenêtre de ma chambre, faisant face à l'Hudson, j'apercevais les vapeurs qui le sillonnaient

en tous sens. A chaque moment, c'étaient les cris stridents du sifflet des trains qui partaient et couraient dans toutes les directions, et dans l'espace de six minutes, j'ai compté onze locomotives arrivant à la gare les unes après les autres. Quels hommes d'affaires et quels négociants que ces Américains !

A sept heures je quittais Albany par le *Saint-John*, grand palais flottant, qui devait plus tard, hélas ! en faisant explosion, jeter le deuil dans un si grand nombre de familles. A peine étions-nous sortis du port que nous échouâmes sur un des nombreux bancs de sable qui en bouchent l'entrée, et ce ne fut qu'après être restés là quatre longues heures, par un magnifique clair de lune, que nous réussîmes à nous remettre à flot.

Rien de plus beau et de plus grandiose que ces paysages de l'Hudson, auxquels presque toujours se rattache une légende.

On se croirait en plein Rhin, ou mieux encore en plein Saint-Laurent, et je me pris à regretter amèrement le retard forcé qui nous avait empêchés de les admirer à notre aise ; car maintenant que nous voguions, la lune avait jugé à propos de se coucher derrière de gros nuages.

Cette nuit, nous laissons derrière nous West-Point, qui renferme la célèbre école militaire de ce nom, retraite favorite du vieux général Scott ; le village de Crotton, où se trouve l'immense aqueduc qui fournit l'eau à la ville de New-York tout entière, et qui a coûté le modeste chiffre de $14,000,000 ; Sing-Sing,

le bagne célèbre ; Tarrytown, bourg où se fit prendre le romanesque major André, pendant la révolution de 1780 ; Tappan, où il fut pendu ; Sunnyside, résidence d'une des plus charmantes plumes américaines, Washington Irving ; Fordham, qui possède un magnifique collége catholique dirigé alors par un Canadien, le Rév. P. Moylan ; le fort Washington, fameux dans les annales du dernier siècle par la capture de 2,000 prisonniers qu'y firent les troupes anglaises ; puis enfin Manhattanville, où le naturaliste Audubon est venu écrire quelques-unes de ses plus gracieuses descriptions.

Tous ces villages sont délicieusement encadrés dans les pittoresques montagnes des Highlands et des Catskills, et présentent l'effet le plus coquet, vus du fleuve, avec leurs formes amphithéâtrales qui s'allongent sur leurs versants rocailleux.

A mesure qu'un officier américain, né au Canada, m'expliquait les noms et les faits historiques se rattachant à ces lieux qui fuyaient rapidement, pour aller se cacher dans l'épaisse traînée de fumée laissée derrière lui par le vapeur, je maugréais intérieurement d'avoir cédé aux charmes d'un voyage de nuit. Aussi, de bon matin, étais-je à flâner sur le pont. Mais, hélas ! plus rien, si ce n'est de sales bateaux pêcheurs, des manufactures enfumées, et çà et là, gravés sur les rochers et les granits du rivage, de longues annonces réclamant l'attention du public en faveur du "Baume de Wistar," de "l'Eau de Floride," ou du "Sozodont."

L'esprit de mercantilisme de nos nasillards voisins se manifestait jusque sur les rives dont ils sont si fiers, et m'annonçait les approches d'une grande ville.

En effet, au loin se dessinent, dans le brouillard du matin, Jersey et New-York couchée nonchalemment sur son île, et je descends dans ma cabine m'occuper un instant de mes bagages, tout en me demandant si Lamartine pourrait écrire de nouveau son *Lac*, assis sur un rocher qui lui parlerait des " Pilules de Bristol."

II.

NEW-YORK.

Un atome de préface.—Carthage à propos de New-York.—Quelles éponges !—Un boyau qui n'est pas vide.—L'église de la Trinité.—Les apôtres de nos jours.—Une balle perdue.—Des compatriotes.—Le parc Central.—Brooklyn.—Le père Lachaise américain.—Une réclame sur un cercueil.—Adieu !—Le baron Gauldrée-Boilleau.—De grand matin.—Un ange tombé.—Un enfer.—Les Cinq-Points.—Une visite au *Courrier des Etats-Unis*.—La corvette française le *Phlégéton*.—Les salons de madame la baronne de Trobriand.—Le Steven's House.—Au bruit du vent.

Maintenant que je suis installé douillettement dans mon hôtel, le *Metropolitan*, à l'endroit même où le prince de Talleyrand écrivait une brochure à sensation sur les Etats-Unis — je parle de cent ans, — il

me sera bien permis de loger un mot à propos de la préface que je n'ai pas mise à la tête de mon carnet de voyage.

Pour ne pas être obligé d'en faire une, je préfère en causer, et pour qu'elle n'en ait pas l'air du tout, je commets une innovation littéraire et je la place au second chapitre.

Une préface pour moi est simplement une petite réclame où l'auteur, sans avoir l'air d'y toucher le moins du monde, se brûle sous le nez le plus " doulcettement " possible, comme dirait Rabelais, force encens et force parfums aux dépens de sa chatouilleuse modestie. Vous connaissez tous ces vers :

Il se crut un grand homme et fit une préface.

Quant à moi, je ne crois pas plus à la modestie d'un auteur, que Théophile Gautier ne croyait à l'ingénuité d'un capitaine de dragons ; et comme je ne voudrais pas troquer, contre le gros titre de littérateur, mes coudées franches de militaire, de touriste, ou, si vous l'aimez mieux, de rêveur, comme on m'appelait au régiment, j'esquisse à grands coups de crayon mes flâneries et mes impressions, me gardant bien surtout d'y mettre trop d'ordre. Pour avoir de l'ordre, il faut ne pas être comme Régnier, qui disait :

J'écris très-rarement et me plais à le faire ;
Non pas que la paresse en moi soit ordinaire ;
Mais sitôt que je prends la plume à ce dessein,
Je crois prendre en galère une rame à la main.

Ma plume est comme celle de l'immortel devancier de Molière. Il me faut y réfléchir longtemps, avant de me laisser séduire par ses chatteries ; mais une fois le moment de réflexion passé, je griffonne d'un seul trait ma blanche feuille de papier. Aussitôt qu'elle est terminée, je la fais voltiger sur la tête de ceux qui m'entourent, sans même crier : " Gare ! " leur laissant le soin de deviner si elle sent le goudron, la poudre, l'algue marine, les parfums d'un salon, d'un boudoir ; si elle laisse échapper un gros rire de caserne, une furtive larme de poète.

J'ai contracté ce laisser-aller dans mes pérégrinations lointaines, et tous les jours mon médecin me défend de changer mes vieilles habitudes, cela pouvant, dit-il, nuire à la guérison de mes rhumatismes.

Maintenant que voilà le grand mot lâché, rhumatismes, c'est assez causer, et je reprends ma plume pour vous expliquer comment nos bons voisins savent adapter délicieusement les légendes de l'histoire ancienne aux temps primitifs de la leur.

Lorsque Hudson, poussé par le démon de l'inconnu, ce roi des existences déclassées, vint enraper son ancre sur les rochers de l'île où la main de l'homme a jeté New-York, il demanda au sachem des Peaux-Rouges — on était encore poli en ces temps de soudards et de routiers — de vouloir bien lui en concéder une partie.

A quoi le chef se rendit gracieusement, en lui permettant de s'approprier la quantité de terre que pourrait couvrir une peau d'élan. (1)

Le loup de mer riposta au fier sagamos, en homme qui connaît son histoire ancienne sur le bout de son doigt. Faisant exactement comme le fondateur de Carthage, il découpa en étroites lanières la peau de l'animal, et par ce moyen se vit possesseur d'une vaste étendue de terrain.

Jusqu'ici, il n'y a rien d'extraordinaire ; mais voici venir le beau de l'affaire.

Les Indiens furent tellement enchantés de ce cours d'histoire que le soir il y eut noce générale, aux dépens du nouveau propriétaire — les propriétaires ont toujours payé les vitres cassées, — et, lorsque les cerveaux échauffés furent arrivés à ce degré d'ivresse où l'on éprouve le besoin irrésistible de faire de la musique vocale, ou de prononcer un discours, le chef se leva après des prodiges d'équilibre, et décréta qu'à l'avenir l'île s'appellerait Manhattan — en indien " Manahactanienks " — joli petit nom qui signifie, en français, " lieu où nous avons tous perdu les jambes ! "

Cet *aparte* fut reçu par un tonnerre d'applaudissements.

---

(1) Cette bourde est racontée tout au long dans un Guide de New-York intitulé : " *New-York as it is,* " par Miller. Cet écrivain prenait sans doute les étrangers qui visitent la reine du Nouveau-Monde pour les cousins-germains de MM. Perrichon et Prud'homme.

A les voir tous, raides comme la justice, exécuter, à la lueur mourante des feux, leurs danses infernales, on eût dit qu'ils connaissaient de longue date le fameux vers qui a tué Alfred de Musset :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

De nos jours, on semble ne pas avoir perdu le souvenir de cette soulographie homérique ; car en 1864 la ville impériale offrait à ses libres citoyens 9,270 tavernes et cafés où ils pouvaient s'imbiber à volonté. Un certain dimanche, M. Hale Smith, célèbre écrivain américain, s'étant mis en tête de compter le nombre de personnes qui, pendant cinq heures consécutives, entreraient dans deux tavernes de la ville, arriva à l'effrayant total de 1,054, dont 450 hommes, 455 femmes, 91 adultes et 68 petites filles.

On peut se faire une idée des profits que font ces établissements, lorsqu'on saura que les propriétaires de jardins où se débite le "lager beer," payent volontiers cinq cents dollars aux grandes associations qui viennent passer une journée chez eux.

— Quelles éponges ces gaillards-là doivent avoir au fond de l'estomac ! me disait pendant une promenade dans Broadway, lors de mon second passage à New-York, le capitaine de Merles, vieil officier du 81e de ligne, qui s'en allait prendre sa retraite.

A part cette ingurgitation quotidienne qui, si elle n'a pas le mérite de surprendre le stoïque Yankee, étonne grandement l'étranger, je ne vois rien de plus digne d'attention que Broadway, cette immense artère

de dix-huit milles, qui parcourt la ville d'une extrémité à l'autre. On ne saurait se figurer le pêle-mêle d'hommes, de femmes, d'enfants, courant, flânant, criant, sifflant — on fait de tout là-bas — le tohu-bohu de chevaux, de voitures, d'omnibus, se heurtant et se croisant au milieu des colis qui se meuvent, des conducteurs qui jurent et tempêtent, des chiens qui aboient et des sergents de ville qui restent graves et imperturbables dans ce pandœmonium à rendre fou ou maniaque !

Au dire du *Directory* de New-York, plus de 18,000 voitures circulent en une seule journée dans cette interminable entraille ; et chose très-drôle pour une République, où tout devrait être sur un haut pied d'égalité, je n'ai jamais vu les piétons se faire éclabousser par un luxe aussi écrasant d'équipages aux écussons armoriés.

Le duc de Lévis ne pensait guère être si près de la vérité, lorsqu'il écrivait, il y a cinquante ans :

— J'ai connu des partisans outrés de l'égalité à qui il ne manquait qu'une généalogie pour être les plus vains des hommes.

Pour l'étranger, Broadway est le seul point convenable où l'on puisse se passer la fantaisie de chercher à connaître superficiellement les éléments hétérogènes dont se compose la société de New-York.

Là, on verra le lion de la fashion coudoyer le mendiant sans pain et sans espoir ; la riche désœuvrée jeter dédaigneusement sa mince aumône dans la sébille de la mère de famille qui meurt de faim

et manque de travail ; le millionnaire de la 5e avenue faire d'un air modeste décrotter ses bottes, par un gamin déguenillé ; le courtier de Wall-Street se croire déjà marquis de Carabas, parce que l'or a été en hausse ou en baisse ce matin ; l'émigrant, trompé par de vils traiteurs, demander en pleurant de l'emploi à des indifférents qui ne comprennent pas sa langue ; (1) toutes les grandeurs enfin, toutes les misères qui rendent une ville riche et célèbre.

Si, fatigué de toute cette comédie baptisée par Jules Noriac du nom de "Bêtises humaines," l'étranger veut oublier tous ces ris et tous ces sanglots en présence de ce que l'activité et l'énergie peuvent faire, il n'a qu'à grimper les 320 pieds du clocher de l'église de la Trinité, pour avoir une des plus pittoresques vues qu'il soit donné à un touriste d'embrasser. A ses pieds, il verra ces hommes si fiers ou si suppliants, si hautains ou si malheureux, il n'y a qu'un instant, ne formant plus qu'une masse grouillante d'animalcules confondus dans un grand tout. Autour de lui, s'étendront, comme les simples coups du crayon d'une esquisse topographique, Broadway, Bowery, et les centaines de rues et impasses qui forment New-York, Jersey, Brooklyn et Williamsburg. Puis, au loin,

(1) Lors de mon premier séjour à New-York, une société de recruteurs avait fait venir de Belgique et d'Allemagne un vaisseau chargé d'émigrants, sous le prétexte de leur donner du travail. Arrivés au quai du "Castle-Garden," on les mit dans la pénible alternative de se faire soldats ou de mourir de faim à l'étranger ! Chaque homme engagé ainsi donnait à ces vendeurs de chair humaine un bénéfice net de $300 à $400.

tant que l'œil peut aller, d'un côté les bords de l'Hudson, de l'autre les solitudes de l'Atlantique.

Ce coup d'œil charmant gratuit pour le voyageur coûte assez cher à la corporation de l'église méthodiste de la Trinité. Le recteur touche dix mille dollars d'appointements par an et a de plus un logement princier. Ses six assistants ont maisons séparées et six mille dollars de traitement. En outre, tous sont permanents, et ont droit à de magnifiques présents, à un tour d'Europe, à une pension en cas de maladie, et à la retraite quand ils seront vieux. Ce ne sont pas les seuls qui jouissent de ces avantages ; beaucoup de ministres touchent des sommes aussi fabuleuses, ce qui n'empêche pas la population de New-York de compter 500,000 catholiques et 350,000 protestants.

En descendant du clocher de la Trinité, l'âme encore toute pleine de ce que je venais d'admirer, je fus témoin d'un meurtre commis avec le plus grand sang-froid du monde. Je venais de parcourir lentement, après les avoir lues, une à une, la longue file d'épitaphes qui ornent les tombeaux des révolutionnaires de 1770, et j'étais en train de songer à " l'Espion " de Fenimore Cooper, lorsque tout-à-coup j'entends un coup de carabine partir du milieu d'un peloton de soldats, et immédiatement, de l'autre côté de la rue, un homme tomber à la renverse.

Tout le monde de faire cercle autour du blessé, et de s'informer auprès de l'officier de la cause de cette mort d'homme.

Quelle fut sa réponse, croyez-vous ?

— Ce n'est rien, dit-il ; un simple accident : nous conduisons des recrues au dépôt. Il vient de nous en échapper une, et nous avons pris monsieur pour elle.

Tout cela de l'air d'un homme qui vous demande pardon de vous avoir coudoyé ! Franchement, je fus atterré de ce sang-froid, et il paraît que les assistants firent de même, car le lieutenant finit ses excuses en commandant à son détachement : " *Forward !* " de l'air d'un homme bien fâché d'avoir ainsi jeté sa poudre aux moineaux, et disparut au pas accéléré.

Ils appellent cela de la liberté, paraît-il.

Du reste, rien d'étonnant ; toujours, sur terre, l'homme prendra plaisir à accoler à tout ce qu'il y a de saint et de sublime le repoussant, le hideux ou le burlesque. On dirait qu'il n'a été créé que pour faire des antithèses.

Je remontais le boulevard, en proie aux tristes réflexions qu'avait éveillées en moi cet acte de froide barbarie, lorsque je me trouvai face à face, au coin d'une rue, avec un compatriote de Québec. A l'étranger, qui dit pays, dit famille. Nous nous embrassâmes, et il m'apprit la présence en ville du Dr. Roy, de sa femme, et de MM. Chapleau, Edouard Gauthier, Alexis Giard et Soupras.

Le soir, nous nous étions tous donné une cordiale poignée de main. Il semblait que nous nous connaissions depuis des siècles, et le lendemain, madame

Roy, le docteur et moi nous visitions ensemble le Parc Central.

Le Parc Central, malgré ses 843 acres de terrain, n'est pas aussi grand, il s'en faut de beaucoup, que le bois de Boulogne ; néanmoins, aucun des parcs de Londres ne peut lui être comparé. Des sommes immenses ont été dépensées pour son établissement ; sans doute, de prime abord, il peut frapper l'étranger un instant ; mais après avoir parcouru ses vingt-un milles de promenades, on s'aperçoit bien vite de la vérité du vers de Lamothe-Houdard :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

On peut admirer un moment des lacs, des vallées et des collines artificielles ; mais la nature finit toujours par l'emporter sur l'art, et l'on part de là avec l'envie la plus irrésistible de laisser aller son regard sur un arbre que la main de l'homme n'a pas planté, de fouler aux pieds une terre vierge de la bêche d'un horticulteur.

D'un jardin anglais à un cimetière il n'y a pas loin, et en sortant du parc, madame Roy exprima le désir d'aller prier un instant au cimetière de Greenwood, le Père Lachaise américain.

Pour se rendre à Greenwood, il faut traverser la rivière de l'Est et une partie de Brooklyn, petit village en 1816, aujourd'hui ville de plus de 200,000 âmes !

De toutes les merveilles que renferme le nouveau-monde, ce cimetière est peut-être ce qu'il y a de plus solennel, de plus religieux et de plus imposant.

Tout, depuis son modeste gazon, ses arbres élancés, ses bosquets, jusqu'à ses eaux dormantes où se penchent pour pleurer de longues files de saules et de cyprès, tout respire cette douce mélancolie, ce douloureux silence que nous nous plaisons par moment à laisser planer, dans nos heures de sombres rêveries, sur la pierre qui nous couvrira un jour. Si je ne tenais pas à rendre à la patrie le peu de poussière qu'elle m'a donnée, il me prendrait par fois, en me promenant sous ces allées touffues, le désir d'aller mourir à New-York, pour me voir dormir doucement sur le bord du *Sylvan Lake*, entre la modeste tombe de Dohummé, la chaste fille des bois, qui échangea si vite le satin de sa couche nuptiale contre un frais suaire, et la tombe solitaire du pauvre poète McDonald Clark. Je pourrais réfléchir tout à mon aise, dans mon lit de gazon, sur les vanités des choses humaines, en voyant à mes pieds le monument fastueux de mademoiselle Canda, qui a coûté $10,000, exactement la dot qu'elle devait avoir le jour de son mariage ; et si j'avais le malheur de m'y trop ennuyer, je n'aurais qu'à faire chorus aux éclats de rire des touristes qui viendraient pour ne pas visiter ma tombe, en les entendant lire à haute voix la réclame suivante affichée sur le tombeau d'en face :

" Le Baume Grec pour les Cheveux est maintenant en vente, et occupe la première place parmi les découvertes scientifiques les plus importantes.

" Les principaux ingrédients dont on se sert pour sa préparation furent classés par les *Anciens Grecs* qui

s'en servaient pour échapper à la calvitie ; car l'histoire nous informe que cette grande nation fut, à un moment donné, affligée de ce triste inconvénient qui se propagea d'une manière alarmante jusqu'à la découverte de ce précieux cosmétique, faite par *Hippocrate* 430 *avant Jésus-Christ*, et gardée secrètement *jusjurandum*, par ceux qui appartenaient à la Corporation sacrée d'*Esculape*.

" *Socrate*, qui était l'ami intime d'*Hippocrate* et qui partageait entièrement ses idées, le recommanda non-seulement pour la pousse des cheveux, mais encore comme grand préservatif contre les maux de tête et *la perte de la mémoire*.

" Il était tellement convaincu de ses vertus, que lorsque *Xénophon* tomba de cheval, à la bataille qui se livra près de *Délium*, il le prit sur ses épaules, passa par-dessus les cadavres des *Athéniens* et rencontrant *Thésalius*, fils d'*Hippocrate*, il l'envoya immédiatement chercher le *Baume Grec* et en appliqua des compresses sur le front du blessé, craignant que, dans l'excitation du moment, il ne perdît la mémoire pour toujours.

" D'après une autre source très-authentique, le *Docteur Kélemen*, propriétaire de cette exquise préparation, apprend que 202 *avant Jésus-Christ*, une grande peste s'abattit sur *Rome*. Tous ceux qui n'en moururent pas demeurèrent chauves, et le bruit des merveilleuses cures de l'onguent qu'il vous offre aujourd'hui, étant parvenu aux oreilles du gouverneur, il dépêcha immédiatement une députation aux cités

de *Kos* et de *Knidos*, pour les supplier de lui envoyer quelques amphores du :

" BAUME GREC POUR LES CHEVEUX. " (1)

Du bouffon et du grotesque à côté de douleurs vraies et navrantes ! De la réclame sur le couvercle d'un cercueil ! Aussi, aux Etats-Unis, l'étranger a-t-il toujours peur d'admirer ou de pleurer, dans la crainte d'être obligé cinq minutes plus tard de rire et d'oublier !

Mais pendant que je m'amuse à faire ces réflexions, mes compatriotes sont tous venus, les uns après les autres, me souhaiter le bonheur et me dire adieu.

Le bonheur ! ils l'emportent avec eux, car ils retournent dans la patrie, et moi je reste seul avec l'adieu !

Avez-vous jamais réfléchi au long sanglot renfermé dans ce seul mot : adieu ? Adieu, on ne dit cela que quand on souffre ou que l'on meurt. Alors nos sensations les plus intimes, les pulsations fiévreuses du cœur prêt à se briser, se reportent vers l'Etre Suprême qui seul peut les comprendre, et toutes nos larmes, toutes nos angoisses se traduisent par le seul mot que peuvent balbutier nos pauvres lèvres — Son nom.

Bien des fois, plus tard, j'ai eu occasion de le prononcer dans de solennelles circonstances, mais

(1) Cette réclame était accompagnée de la note suivante qui ne déparerait pas une édition Panckouke.
— *Vide* Expidition Cyri at Historia Græca Xenophonii et Fragmenta Historiæ Medicæ Œconomiæ Hippocrates, Bas. 1550.

jamais je n'ai été aussi ému que le jour où je l'ai dit à mes compatriotes qui s'en allaient. C'est qu'avec eux disparaissait le dernier lambeau de la patrie absente.

Le vaisseau sur lequel je devais me rendre à la Vera-Cruz ne pouvait quitter le port que le 13 août, sa cargaison n'étant pas prête. Quant à moi, mon séjour à New-York commençait à me paraître monotone, aucune affaire ne m'y retenant plus.

Le baron Gauldrée-Boilleau, pour qui l'honorable ministre de l'instruction publique, M. Chauveau, m'avait donné une lettre de recommandation, me fit remettre dès les premiers jours de mon arrivée tout ce qu'il avait de dépêches pour le gouvernement mexicain, ainsi que pour le corps expéditionnaire français, en les faisant accompagner d'une lettre spéciale à l'adresse de Son Excellence M. le marquis de Montholon, alors ambassadeur de France auprès de Maximilien.

Plus tard, j'eus occasion d'en voir l'utilité, mais malheureusement, à mon retour je ne pus exprimer au baron toute ma reconnaissance pour ses bons procédés. Dieu qui lui a donné d'autres épreuves depuis, et de plus tristes encore, avait voulu que dans ces salons où, à mon départ, je n'avais laissé que des lustres dorés et des tapis de Perse, il n'y eût maintenant qu'un cercueil ! A chacun de ses pas à l'étranger, aux Indes, au Canada, aux Etats-Unis, une fatalité inexplicable a voulu que le baron semât ses blondes

têtes d'enfants. Pourquoi la patrie refuse-t-elle si souvent une tombe au berceau qu'elle a choyé !

A New-York, comme à Londres, comme à Paris, tout ce bruit, tout ce brouhaha qui dès les premiers jours entraîne et séduit celui qui n'est habitué qu'à la vie tranquille et réglée des petites villes, perd bien vite de son prestige, et l'on se prend alors à regretter la solitude et la paix de son chez soi.

En cinq jours on peut visiter tout ce que la cité renferme de curieux. J'en pris dix pour flâner plus à mon aise, et quand ces dix jours furent passés, il ne me resta plus qu'à garder ma chambre une partie de la journée, car la chaleur était étouffante, le thermomètre marquant 96 Farenheit, soit 35° 2 centigrade. Là, j'avais pour agréable passe-temps le griffonnage de mon journal que j'interrompais de temps à autre pour me réciter *in petto* les vers de l'auteur du " *Mie-Prigioni :* "

C'est une belle perspective,
De grand matin,
Que des gens qui font la lessive
Dans le lointain.

Pour se distraire, si l'on bâille
On aperçoit
D'abord une longue muraille
Puis un long toit.

Ceux à qui ce séjour tranquille
Est inconnu
Ignorent l'effet d'une tuile,
Sur un mur nu.

Je n'aurais jamais cru, moi-même,
Sans l'avoir vu,
Ce que ce spectacle suprême
A d'imprévu.

On le voit, j'avais à ma disposition toute cette variété d'amusements qui peuvent faire assassiner les heures à un homme s'ennuyant bien, et n'osant sortir de son fromage de Hollande, de crainte de s'ennuyer mieux.

M. Soupras partageait ma chambre d'hôtel. Quelquefois, le soir, M. Charles Drolet, un compatriote, venait nous voir et nous causions du pays. Quand nous étions seuls, nous passions une grande partie de nos soirées à notre croisée, et là, silencieux tous les deux, le menton appuyé sur la paume de la main, nous regardions l'immense cité s'endormir lentement, ou nous prêtions l'oreille aux chants tristes et mélancoliques d'une de ces pauvres femmes perdues qui, la mort dans l'âme, passent leurs nuits à vendre, dans un café chantant, des notes suaves et brillantes qui n'ont jamais été faites pour être exprimées par la honte et par le vice.

Régulièrement tous les soirs, vers onze heures, la même voix se faisait entendre, et il y avait tellement de larmes dans ses trilles, de sombre mélancolie dans l'expression de son jeu et de son chant que je ne pus résister à la tentation de voir moi-même cette femme que je soupçonnais avoir dû souffrir.

Elle n'était pas jolie, mais un grand air de distinction laissait penser qu'elle était tombée d'une hauteur d'où ne glissent pas ordinairement ces délaissées. Par ses quelques rides et de rares cheveux blancs, on voyait qu'elle dépassait la trentaine.

Voici ce que j'appris du capitaine de police du quartier.

Cette femme était une noble Russe, qui avait voulu braver ce qu'elle appelait les préjugés du siècle, et lutter contre les lois immuables de la morale en se laissant aller à son fatal penchant pour le théâtre. Elle s'était faite chanteuse à l'Opéra ; mais abandonnée par sa famille, et jalousée par ses propres camarades de coulisses, elle avait dû quitter le théâtre impérial de Saint-Petersburg, et venir aux Etats-Unis, où sans argent et sans amis, elle s'était vue dans l'obligation de mettre son talent à l'enchère dans un café chantant.

Lors de mon retour à New-York, je n'entendis plus cette cantatrice qui m'avait fait rêver plus d'une fois, et le même capitaine m'apprit que pendant l'hiver de 1865, elle s'était sentie prise de la poitrine. Quelque temps, de sa voix de fauvette, elle continua à disputer à la mort une bouchée de pain, mais un beau jour les notes harmonieuses se changèrent en râle, et fatiguée et brisée, elle se coucha pour mourir.

Aujourd'hui la comtesse Russe dort dans la fosse des pauvres, au cimetière d'Evergreen.

Combien d'existences qui auraient été nobles et pures, combien de femmes qui se sentaient quelque

chose de grand et de saint caché dans un des plis de leur âme, n'ont-elle pas été étiolées et fanées par l'atmosphère imprégnée de bière et de tabac de ces cafés chantants ?

Trop souvent, hélas ! une grande ville fait taire sous son joyeux bourdonnement le cri du vieux proverbe : — Pauvreté n'est pas vice.

Du reste, comment résister à la tentation, pour un être faible et frêle, lorsqu'à côté de la vertu, avec le travail sans relâche et du pain noir — quand il y en a — on fait chatoyer à ses yeux éblouis les boudoirs parfumés, l'éclat des glaces de Venise, les moëlleux Turquie, les épais Bruxelles, où viennent s'étouffer les pas lourds et chancelants du vice et du crime ? Devant ces luxes inouïs qu'il lui est facile d'avoir et de posséder, la vertu trop souvent agonise, pour voir le vice et l'abrutissement assister à ses funérailles, et bien vite les sons joyeux d'une valse bondissante, échevelée, les grandes lumières des candélabres d'or lui font oublier que ce chemin de fleurs et de parfums mène sans pitié à la fosse commune et à la salle de dissection.

New-York renferme plus de 7,500 de ces âmes brisées et déchues, le même chiffre que présente la population d'une de nos petites villes.

A côté de la prostitution, ce chancre de la civilisation, se dresse ici, fier et arrogant, avec les airs dégagés d'un véritable principicule allemand, le jeu suivi du joli cortège de péchés mignons qu'il traîne derrière lui.

Lorsque le spleen s'obstinait à venir s'installer chez nous, nous descendions dans Broadway. Bien souvent, comme cela m'est arrivé, l'étranger s'y promenant le soir se fera poliment arrêter par un individu ganté, parfumé, cravaté de blanc, portant habits noirs, la main ornée d'une jolie badine, ayant enfin tout ce qu'il faut pour être extérieurement un gentleman. Presque toujours, ce monsieur vous demande d'un air dégagé, si vous n'étiez pas passager hier ou avant-hier sur telle ou telle ligne de vapeur. Sur votre réponse négative, il se tourne vers un camarade arrêté à regarder quelque chose dans un vitrine et lui crie qu'il a perdu son pari. L'enjeu est ordinairement du bordeaux, du champagne ou du tokaï, suivant la mine que vous avez vous-même, et le monsieur vous prie instamment de vous joindre à eux pour faire sauter le bouchon, et de monter au club qui se trouve invariablement à deux pas de là.

Si vous avez le malheur de vous y laisser prendre, votre soirée vous coûtera quelques centaines de francs ; on veut vous mener dans ce qu'on appelle en termes techniques *un enfer*, et vous y *plumer* à loisir, autre terme technique.

Le soir que j'eus occasion de faire cette esquisse de mœurs, j'étais avec M. Chapleau, et nous partions pour aller visiter les Cinq-Points. Malheureusement pour ces messieurs, le coup rata, car nous déclinâmes gracieusement l'extrême honneur qu'on daignait nous faire.

Les Cinq-Points sont peut-être ce qu'il y a de plus curieux à voir dans New-York, pour un observateur.

Un statisticien américain a trouvé là, dans un seul bloc de maisons, 382 familles composées de 812 Irlandais, 218 Allemands, 186 Italiens, 189 Polonais, 12 Français, 9 Anglais, 7 Portugais, 2 Gallois, 39 Nègres, et 10 Américains. 118 pratiquaient la religion protestante ; 287 étaient Juifs et 160 Catholiques. De 614 enfants, un sur 66 allait à l'école, et sur 916 adultes 605 ne savaient ni lire ni écrire.

Placez dans un pareil endroit l'admirable description de la *Cour des Miracles* de *Notre-Dame de Paris*, et vous aurez une excellente idée des Cinq-Points. Un auteur anglais dit qu'on y voit une exposition de pauvreté sans égale, des scènes de dégradation trop immondes pour être décrites, le vice sans châtiment, la honte sans rougeur, le crime sans repentir et la mort sans espérance. Aussi les tableaux les plus terribles des *Mystères de Paris* pâlissent-ils devant ce qui se fait journellement dans ce modeste quartier, si l'on en croit les rapports de la police urbaine.

Aux Cinq-Points se termine la liste peu nombreuse des curiosités que renferme New-York.

Je ne tenais plus qu'à une seule chose, voir les ateliers d'un journal qui joue un rôle influent sur les affaires d'Amérique, et y représente dignement les intérêts de la France — le *Courrier des Etats-Unis*. Le propriétaire, M. Lassalle, me reçut le plus cordialement du monde et voulut me faire visiter le bel établissement où s'imprime cette feuille qui a

déjà plus de quarante-six ans d'existence. Son tirage est considérable, et elle compte parmi les hommes qui en ont été les collaborateurs et les rédacteurs, la plume de plus d'un charmant écrivain, de plus d'un penseur émérite. Frédéric Gaillardet, Charles de Boigne, le général baron de Trobriand, M. Pierre Chauveau, M. Masséras, M. l'Héritier et M. Léon Meunier sont venus tour à tour y jeter leurs écrits pleins de verve et d'originalité.

En ce temps-là, il était redigé par M. L'Héritier, que me présenta M. Lassalle. C'était un jeune homme rempli de sève, de force et de volonté, que la nature de ses qualités appelait à de hautes destinées littéraires. Il est mort depuis, et le temps qui emporte tout, n'a pas encore effacé l'aimable impression que m'a laissée, ce jour-là, sa causerie fine et enjouée.

Pendant les derniers jours que je passai dans la ville impériale, le hasard me mit en relations avec les officiers de la corvette française le *Phlégéton*, faisant partie de la croisière des Antilles. (1) Pendant que dura notre trop courte liaison, ces messieurs n'eurent

(1) J'extrais de mon journal le personnel du carré des officiers du *Phlégéton* :

Commandant—Le Capitaine de frégate Maudet.
Lieutenants de vaisseau—MM. Pouvreau, Guibaud.
Enseignes de vaisseau—MM. Régneault, Rivet et le comte de Fitz-James.
Chirurgiens—MM. Jacquet, Grûson.
Commissaire—M. Latapye.
Aspirants de Marine—MM. Juhel, de Trobriand, Goguet et Ternet.

qu'un plaisir, tâcher de me faire passer le temps gaiement, et Dieu sait si la chose est facile avec des officiers de la marine française ! Durant six jours, ce ne furent que dîners à bord, promenades sur l'eau, théâtre, manœuvres, et longtemps je compterai parmi mes meilleurs moments les heures que j'ai passées à fouler le pont de leur coquet vaisseau.

L'année suivante, quand, debout sur un des bastingages du transport de guerre français l'*Allier*, j'aperçus dans la rade new-yorkaise les mâts fiers et droits de cette gentille corvette, abritée par le drapeau de la France, mon cœur se prit à battre comme si j'eusse entrevu dans le lointain la silhouette vaporeuse d'un coin de la patrie. Comme l'âme de l'homme, lorsqu'elle a besoin d'affection, sait s'attacher à tout, même à une coquille de noix !

Par l'entremise d'un des officiers du bord, M. Louis Rivet, enseigne de vaisseau, je fus admis à une réception de madame la baronne de Trobriand, femme du général américain de ce nom. L'hôtel de madame la baronne se trouve situé dans la cinquième Avenue, au milieu du quartier fashionable par excellence, et dans ses salons se réunit tout ce que la société new-yorkaise compte de sommités dans les lettres, les sciences, les arts ou la politique. Parfois un modeste voyageur, un rêveur quelconque vient jeter sa mince obole parmi toute cette cohue de réparties fines ou de réflexions de penseurs ; mais toujours, par un charmant sourire sur les lèvres, par une bonne parole à la

bouche, madame la baronne sait faire croire à son monde qu'il est parfaitement chez lui, au milieu de toute cette foule d'illustrations et de célébrités.

Involontairement, en regardant, ce soir-là, la brune tête de la maîtresse de céans, encadrée par les chevelures blondes de ses deux charmantes filles, je pensais à ces sylphides que Gérard de Nerval — ce sublime fou — appelait ses Filles du jeu, et qu'il nous faisait l'une belle comme Aurélie, l'autre spirituelle et douce comme la reine de Saba.

La soirée que je passai chez madame de Trobriand fut une de mes dernières à New-York.

Le soir suivant, j'étais installé avec mes bagages au Steven's House, sur la batterie, tout près du quai d'où l'*Acmée* — le vaisseau sur lequel je partais — devait démarrer le lendemain à six heures de l'après-midi.

M. le lieutenant de vaisseau, Guibaud, du *Phlégéton*, avait voulu passer ces dernières heures avec moi, et une partie de la nuit nous causâmes de trois choses bien belles — les lettres, la France et le Canada.

Le lendemain soir, j'étais à bord de l'*Acmée*, après avoir embrassé tous les amis de la corvette et m'être chargé de leurs correspondances pour les camarades du Mexique. Quelques heures après le vaisseau virait ; les îlots de verdure qui entourent New-York disparaissaient à mes yeux les uns après les autres, et je m'endormais bercé mollement par l'Atlantique, au chant mélancolique d'un mousse marseillais qui chantait

doucement dans les haubans, les naïves paroles de la romance de Casimir Delavigne :

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.

III.

DANS LES ANTILLES.

L'*Acmée*.—Notre capitaine.—Profils et Silhouettes.—La vie à bord.—Des officiers français causant littérature canadienne.—O divine harmonie !—La fiancée du Prussien.—Le Gulf Stream.—Le sillage d'un corsaire.—Un requin qui flâne.—L'île d'Abaco.—Le phare d'Hermagoura.—Le feu Saint-Elme.—Les récifs des Tortugas.—Dans le canal de la Floride.—Un rayon de jeunesse.—La Havane.—Le théâtre Tacon.—Une volante.—Au tombeau de Christophe Colomb.—A propos d'un cigare.—Une pêche au thon.—Le Golfe du Mexique.—Terre !

Le vaisseau sur lequel je voguais n'était pas joli, tant s'en faut. C'était une vieille cuve norvégienne, aux formes lourdes et arrondies, appartenant à je ne sais déjà plus quelle maison de New-York ; mais il avait à mes yeux une précieuse réputation, celle d'être le

plus fin voilier de tous les lougres qui sillonnent le golfe du Mexique.

Comme c'était plaisir de le voir se cabrer sous ses vilaines toiles, obéissant au moindre courant d'air, et bondir comme un duvet sur les courtes lames de l'Atlantique.

Pour moi qui ai la passion de la vélocité, j'éprouvais une volupté indicible à être porté sur les eaux et à raser la face de l'abîme. Cela m'aidait, par instants, à oublier les dangereuses discussions qu'aimait à entamer avec tout le monde notre capitaine, dont le jugement se ressentait un peu du trop plein d'eau-de-vie que ses joues hydropiques accusaient avec opulence.

C'était vraiment un curieux bipède que notre capitaine. Joignant à un physique large, carré et trapu, la solide qualité d'être Ecossais, il était entêté et brutal en diable, et traitait ses passagers et son équipage comme on traite des colis ou des boîtes de vieux fer.

Pour s'exempter d'entendre prononcer son nom, Campbell, — tous les Ecossais que j'ai connus s'appelaient Scott ou Campbell, — ses matelots auraient préféré déroger aux us et coutumes de la mer, et se seraient tous embarqués un vendredi, avec une cargaison de chats à bord. (1) Arsène Houssaye l'avait

(1) J'ai vu dans les stations maritimes de l'Atlantique et de la mer des Antilles, des matelots appartenant à toutes les marines du globe, et presque partout je leur ai connu la même superstition ;—ne pas quitter le mouillage un vendredi et ne jamais tolérer de chats à bord.

Cela porte malheur, parait-il.

sans doute dans l'idée, quand il écrivait l'histoire de ce monsieur qui avait appris à pleurer, à rire et à chanter sur l'air des pièces de cent sous, et nous nous amusions à les voir tous, le premier lieutenant comme le dernier mousse, se heurter à qui mieux mieux les uns contre les autres, pour mettre la main à la manœuvre, au cabestan ou à la pompe, lorsque son commandement clair et métallique retentissait sur le pont, comme un coup de garcette.

Alors tout le monde grimpait, tournait ou faisait la chaîne, dans cette course au clocher de crainte et d'obéissance passive.

En fait de manœuvres, j'ai vu faire, sur notre modeste vaisseau marchand, des miracles de voltige et de gymnastique qui auraient fait passer de tribord à babord la chique de plus d'un loup de mer de la marine de l'Etat. Une seule chose m'étonne encore aujourd'hui, c'est que nous ayons jeté l'ancre devant la Vera-Cruz sans avoir perdu un seul homme de notre équipage, malgré la série de gros grains qui nous surprirent par le travers de Bahamas, nous enlevant nos bonnettes, nos perroquets et nos mâts de hune.

Nous comptions au carré onze passagers dont les silhouettes méritent d'être croquées, ne serait-ce que pour me rappeler les vingt-cinq jours passés nez à nez avec plusieurs d'entre eux dans l'espèce de cabine qui nous servait de sarcophage.

Depuis longtemps je suis comme madame de Girardin ; je professe une horreur extrême pour l'affreux mot *même* répété à chaque phrase de notre existence.

Toujours ici-bas on voit les mêmes figures, les mêmes idées, les mêmes habits, les mêmes dollars. L'homme n'invente plus rien depuis que son doigt s'est arrêté sur cette ligne du dictionnaire, et je ne sais si le docteur Luiz Ordaz avait eu vent de mon antipathie pour ce mot, mais il semblait s'être tout particulièrement chargé de me le rappeler. A chaque seconde, de la corne d'artimon au mât de misaine, je rencontrais sa figure de parchemin jauni, contractée par l'affreux sourire qu'Alfred de Musset met sur les lèvres du spectre qui vient la nuit voltiger sur les os décharnés de Voltaire.

Lui-même, s'il lisait le gracieux profil que je donne de sa fantastique personne — Hoffmann, en le voyant, s'en serait, coûte que coûte, emparé pour le glisser dans ses contes nocturnes — ne s'en formaliserait pas le moins du monde, car "le nom seul du patriarche de Ferney suffit pour me mettre de bonne humeur," me disait-il souvent dans les moments d'expansions anti-religieuses qu'il avait toutes les dix minutes.

Vous le voyez, je connais mon homme par cœur, et j'appelle intentionnellement à mon secours le chantre de Rolla, pour ne pas trop me brouiller avec lui, car je sais qu'il serait capable de venir chez Duvernay frères & Dansereau, tout exprès pour acheter un exemplaire de mes souvenirs, et entamer avec moi une de ses éternelles controverses philosophiques.

A côté de mon terrible ami le docteur, se promène gravement sur la dunette un Canadien de St. Jean

d'Iberville, M. Dérome, qui a conservé l'habitude que nos ancêtres appelaient pittoresquement *courir l'Amérique*, et qui, revenu du Pérou il y avait à peine six mois, s'en vient voir au Mexique de nouveaux paysages et de nouvelles étoiles.

Hélas, pierre qui roule n'a pas amassé mousse ; depuis, le bras du vieux forgeron a déserté l'enclume, les feux du fourneau se sont éteints, le marteau chôme et le père Dérome a tout juste trouvé le temps de venir mourir au pays. En novembre 1872, le député de St. Jean, M. Marchand, m'indiquait du doigt la tombe où mon camarade de traversée est venu trouver le port.

Entre l'escalier menant à la salle à manger et un petit canon de six, se berce nonchalamment dans son hamac en fil d'aloés, une créole de Guadalajara, qui s'en retourne demander à sa patrie ce que la poussière de New-York lui a fait perdre — son amant. Un officier de la marine anglaise des Indes est assis auprès d'elle, et semble réussir à la consoler ; car en débarquant, tous deux se jurèrent un amour éternel qui dura quatre jours, le temps de franchir la distance entre la Vera-Cruz et Mexico.

Non loin de là, trois Espagnols jouent au *monte* sur une futaille vide, frappant du pied et blasphêmant à chaque tour de la roue de fortune, pendant qu'un Français, ancien sous-officier confédéré, se moque poliment d'eux à leur barbe, et qu'un Strasbourgeois et un Prussien fument mélancoliquement dans leurs

longues pipes en porcelaine. t-être l'un d'eux songe-t-il au Rhin qui le sépare u camarade ? Axiôme : il faut toujours se méfier d'un Prussien mélancolique.

Jusqu'à présent il n'y a que demi-mal ; j'ai choisi un jour de calme pour vous présenter mes compagnons de voyage dont il ne vous serait pas bon de cultiver la connaissance pendant un temps de grosse mer ou de brise carabinée. C'est alors qu'il fallait voir mes Espagnols se casser la tête à inventer quelques blasphêmes ou quelques propos cyniques ; le Français faire chorus avec gros rire de fourrier ; les Allemands s'enveloppe estueusement dans un nuage de fumée, et mes autres personnages, à l'exception toutefois de l'heureux Anglais et de moi — qui ai le pied assez marin — se tordre dans les spasmes du mal de mer.

Tous ces cris, ces rires, cette odeur de tabac et ces soupirs de malades, s'échappant d'un salon à peine fait pour contenir à l'aise cinq personnes, étaient de nature à donner des crises de nerf et des syncopes à un tambour-major de la garde, et c'était plaisir de voir la bonne humeur du capitaine en ces jours-là. Ses plus douces paroles et ses sourires les plus gracieux auraient tordu des clous à dix pieds de distance.

A part ces légers désagréments auxquels doit s'attendre tout voyageur, je m'accommodais assez bien de la vie du bord, et passais mon temps à lire, couché sur la dunette, une quinzaine de volumes dont le lieutenant de vaisseau Pouvreau, du *Phlégéton*, m'avait fait cadeau, lors de mon départ.

Outre ces ouvrages qui, pour la plupart, étaient les derniers romans parus, j'avais eu la précaution d'emporter avec moi quelques bons auteurs canadiens. Bien souvent le jour, ou le soir, à la lueur bleuâtre du falot de tribord, je m'amusais à parcourir de nouveau toutes ces lignes qui m'apportaient comme un parfum de la patrie, et jamais je n'ai refermé les pages où pleure le poëte des "Morts" et de "Carillon," où chante le barde du "Rocher Noir" et du "Héros de 1760," sans me sentir courir sur les reins ce singulier frisson qu'éprouvent les personnes nerveuses dans un moment d'exaltation ou d'enthousiasme.

Penché sur l'ouverture du hublot de ma cabine, je regardais longtemps, au clair de la lune, les algues mouvantes caresser les flancs du navire, et minuit souvent me surprenait à écouter

La mer chantant toujours son hymne de souffrance, (1)

pour voir si elle ne m'apporterait pas, avec les soupirs du poëte, un écho de ceux de ma mère.

L'année suivante, quand, lors de nos veillées sur le tillac de l'*Allier*, je relisais aux officiers français qui s'éloignaient du Mexique avec moi, les plus beaux vers de MM. Crémazie et Fréchette, ils s'étonnaient tous que ces poëtes ne fussent pas encore connus en France, et ils me demandaient si au moins leurs œuvres étaient

(1) Octave Crémazie—Promenade des trois morts.

appréciées au pays ? Hélas ! pour l'un, je ne pouvais mieux leur répondre qu'en lui adressant ses propres vers :

Dans la coupe de vie, aux bords couverts de fiel,
Où vous vous abreuviez sans murmure et sans plainte,
La mort vous a laissé boire toute l'absinthe
Sans vous laisser goûter au miel.

On eût dit, en voyant plein de sombres pensées,
Votre front réfléter bien des douleurs passées,
Que jamais le bonheur ne vous avait souri !
Une douleur secrète avait brisé votre âme,
Nulle main n'a donc pu verser un pur dictame
Sur votre cœur endolori ? (1)

Tous ces hommes au teint bronzé par la gloire et par le soleil baissèrent la tête en silence. Le déchirement des obus et les cliquetis de sabres n'avaient pu empêcher le son des pièces d'or de parvenir jusqu'à eux, et tous écoutaient encore ce cri d'angoisse poussé par le poëte qui s'affaisse :

.... l'homme sur la terre
A tout ce qui fut grand semble avoir dit adieu ! (2)

La " Promenade des trois morts" excitait surtout l'admiration de mes camarades, et le chef d'escadron d'état-major, aujourd'hui le général marquis de Gallifet, qui a écrit un livre charmant intitulé : "Les bivouacs du Mexique," disait un jour qu'il était bien

(1) Octave Crémazie. Ode sur la mort de M. de Fenouillet.

(2) Octave Crémazie. La guerre d'Italie.

malheureux pour la littérature canadienne que ce poème n'eût jamais été terminé. Il ajoutait : Si pareil volume paraissait à Paris sous le voile de l'anonyme, personne n'hésiterait à l'attribuer à Théophile Gautier. Un autre officier s'amusait aussi à trouver des points de comparaison entre les esquisses de mœurs canadiennes décalquées par M. Chauveau, et celles que Georges Sand avait faites sur la Beauce et sur le Perche. (1)

A part ces temps de rêveries que je passais à causer avec mes auteurs favoris, le soir quelquefois, lorsqu'il faisait beau et que la brise n'était pas trop forte, deux passagers allemands prenaient, l'un sa guitare et l'autre son violon, un vrai stradivarius à faire pâmer d'aise Lavigueur, Damis Paul ou mon père. (2) Puis, tous deux assis sur un des bastingages, ils exécutaient à ravir les morceaux des grands maîtres allemands. Il me faisait plaisir, au sortir des chants de ma patrie, d'entendre monter vers Celui qui est toute harmonie et toute poésie, ces notes si suaves, si remplies d'espérance, de foi et d'amour, qu'ont laissées tomber de leurs doigts Beethoven,

(1) Ce serait faire contracter au pays une dette de reconnaissance, si un éditeur intelligent s'occupait à réimprimer les œuvres éparses de Crémazie et de Lenoir. Ce dernier a laissé tout un volume de poësies inédites.—"*les Occidentales.*"

(2) Le violon de mon père est un instrument qui a dégringolé de père en fils, dans ma famille, depuis bientôt cent cinquante ans. De ses fréquentes chutes, il n'a gagné que de la douceur dans le ton et dans son jeu. Dernièrement, un officier anglais en offrait une somme assez ronde en guinées. Pas n'est besoin d'ajouter que cette offrande séduisante n'empêcha pas notre vieil ami d'être fidèle au toit hospitalier.

Mozart, Schubert, Meyerbeer et Balfe. Les pensées sublimes de ces rois de l'art, rendues par deux bohêmes de l'art et accompagnées par le tremolo grave et solennel de l'Océan, valaient à elles seules toutes les aspirations possibles. L'âme enlevée sur ces purs et chastes cantiques allait se plonger dans l'inconnue, pour n'y voir et n'y entendre que le mot Dieu, dont chaque rayon éblouit, qu'il s'appelle là-haut le vrai, le bon ou le beau, ici-bas la science, les lettres, la gloire, la vertu, l'art ou l'amour.

Ces deux Allemands dont j'ai oublié les noms — d'ailleurs, quand je m'en souviendrais, à quoi cela servirait-il ? — me représentaient le véritable type des troubadours du moyen-âge, allant gaîment de castel en castel, débiter aux pages, aux damoiseaux et aux châtelaines leurs joyeux lais ou leurs navrantes ballades, sans s'occuper autrement de la vie que de la passer en aimant et en chantant. Comme le temps des châteaux gothiques n'est plus, ils cheminaient en fredonnant de pays en pays, les plaintives romances de leur nébuleuse Allemagne, n'ayant pour toute fortune que leur violon et leur guitare, tout cela enveloppé de beaucoup d'espoir en Dieu, et comme des fauvettes, ils vivaient tranquillement leur vie, en jetant aux quatre vents des cieux leurs notes tristes ou joyeuses, suivant les dispositions de leur âme.

Pourtant, l'un d'eux, le Prussien, n'avait pas toujours mené cette vie d'épave. Il s'était fait soldat, et brave soldat encore, si l'on en croyait la superbe balafre qui faisait perpétuellement sourire sa joue

gauche. A vingt-deux ans, il avait été forcé de quitter le service dans une circonstance assez singulière, que, tout en fumant sa longue pipe, il me faisait connaître un soir — ce qui signifie que je m'en vais être assez indiscret pour vous la dire, tout en vous priant de ne pas trop vous désoler, car le capitaine nous a appris au dîner que nous arriverions bientôt à la Havane.

Mon ami le Prussien s'était engagé à 18 ans dans le régiment de Wézel.

Cela, parce qu'il était né à Dusseldorf, jolie petite ville qui contient plusieurs chefs-d'œuvre de peintres célèbres, et qui en outre, à cette époque, renfermait le plus gracieux corsage du monde, lequel corsage appartenait à une Gretchen quelconque.

Gretchen avait un frère tombé à la conscription.

Or, ce frère il fallait le sauver à tout prix, et la blonde allemande fit croire au Prussien qu'elle l'aimerait un jour éperdûment. Seulement, pour conquérir cet adverbe, il fallait s'engager.

Le jour où mon ami se fit soldat, ils étaient fiancés, et trois mois après, Gretchen était marié à son. . . . capitaine, qui avait su lui faire remarquer que des épaulettes d'or chatoyaient bien mieux au soleil que des épaulettes de laine verte.

Le Prussien en fit une maladie de langueur qui lui valut plus d'un jour de cachot, grâce au capitaine, qui ne badinait pas du tout, paraît-il, sur les détails de discipline. Mais un jour que, par une faveur toute spéciale, on ne lui avait donné que deux heures

de boulet pour avoir été propriétaire, à l'inspection du matin, d'une tache sur sa tunique, il profita du moment où le capitaine prenait seul l'air du soir, pour lui causer une petite surprise, et lui dépêcher, entre la deuxième et la troisième côte, un léger coup de bayonnette.

En échange, il attrapa au vol le coup de latte d'un hulan qui se promenait par là, ce qui ne l'empêcha pas de mettre au plus vite ses jambes à son cou, et de prendre une telle passion pour ce genre d'exercice, qu'il continue sa course de par le monde, depuis déjà près de quatorze ans.

— Et Gretchen, que devint-elle ?

— Che n'en chais rien, me répondit-il flegmatiquement, en aspirant une bouffée de tabac, ce qui ne l'empêcha pas d'ajouter sous forme d'aparte philosophique — qu'ils prient le bon Dieu du roi Guillaume ou qu'ils fusillent de braves gens, les Prussiens en font partout ;

— A bart l'abour et la dentresse, dout n'est que banité !

Les heures s'écoulaient assez agréablement, comme vous le voyez. Une seule occupation prenait toutes mes journées, celle de trouver un petit coin du pont où il n'y eût pas trop de soleil. Une fois ce bonheur sous la main, les causeries arrivaient en foule. Déjà, le 17 août, nous entrions dans le *Gulf Stream*, et

bientôt des averses torrentielles et quelques calmes plats nous annoncèrent l'approche du tropique. (1)

Le 18, toute la journée, nous passâmes des balles de coton qui s'en allaient à la dérive. Notre curiosité était excitée au plus haut point, et à tout moment nous nous attendions à rencontrer le fameux croiseur confédéré, l'*Alabama*, qui écumait alors ces parages. Notre capitaine en avait des contractions de cœur et fut presque poli ce jour-là ; heureusement, la vigie de grande hune ne signala rien.

Le hardi corsaire s'était évanoui, ne laissant derrière lui que l'empreinte de son ongle, qui s'était amusé à échiffer ces blancs flocons de ouate sur lesquels plus d'un bon gros bourgeois avait basé ses rêves de fortune, le matin, en allant à la Bourse, et que ballottaient maintenant, solitaires, les vagues de l'océan.

En revanche, si nous ne fûmes pas gratifiés de la visite du terrible écumeur de mer, nous vîmes dans l'après-midi, un confrère pirate qui, pour se passer la fantaisie d'une navigation sous-marine, n'en était pas moins dangereux.

J'étais sur le tillac d'arrière, en train de me livrer à la grave occupation de regarder les irradiations du

(1) Le Gulf Stream, écrit Bouillet dans son Dictionnaire de Géographie, est un grand courant de l'Océan Atlantique qui fait suite au courant équinoxial. Il commence vers le canal des Bahamas, suit les côtes de l'Amérique du Nord jusqu'au banc de Terreneuve, et se dirige alors directement à l'est vers l'Europe, où il se perd dans le courant des tropiques. On le reconnaît à la température élevée de ses eaux, à leur couleur bleue et à leur forte salure.

soleil sur la mer, lorsque j'aperçus des petits poissons d'une forme tout à fait singulière qui, depuis quelques minutes, faisaient le tour des flancs du navire. J'en étais réduit aux conjectures sur leur classification ichthyologique, lorsque tout à coup mes yeux tombèrent sur un énorme requin précédé de quatre pilotes. Il se tenait mélancoliquement dans le remou que faisait le gouvernail, et me regardait avec ses petits yeux gris d'un air semi-sentimental et semi-familier.

Prévenir le lieutenant Welch fut pour moi l'affaire d'une seconde, et deux minutes après, un grapin couvert d'un gros morceau de lard pendait à l'arrière, comme invitation pressante au monstre de monter à bord. Mais, après l'avoir flairé un instant, et fait ruisseler gracieusement au soleil les paillettes d'argent de son ventre blanc, exactement comme un chat qui joue avec un mulot — si j'avais le temps d'être naturaliste, je classerais le requin parmi les produits de la race féline — notre nouvel ami sentit la mèche, et se cacha sous le dos d'une lame.

Plus tard, je l'ai probablement rencontré parmi les myriades de ses camarades qui font république dans la rade de la Vera-Cruz, mais il ne jugea plus à propos de renouveler connaissance avec moi. Peut-être se souvenait-il du tour inoffensif que nous voulions lui jouer !

Pour la première fois, depuis notre départ de New-York, la vigie signala terre à tribord.

Nous étions au 25 août, et la langue de brisant qui s'allongeait à trois quarts de mille de nous, s'appelait l'Ile d'Abaco, formant partie de l'archipel des Bahamas, ou des Lucayes. Située non loin de San Salvador, première terre découverte par Christophe Colomb, en Amérique, cette île est à peu près trois fois aussi longue que l'île d'Orléans, au-dessous de Québec. Elle est à 125 pieds au-dessus du niveau de l'océan, et possède un joli phare que l'on aperçoit de fort loin, en mer. Quelques bouquets d'arbres disséminés, servent à rompre la désolation et l'isolement qui semblent peser sur ses blancs récifs rongés petit à petit par le monotone baiser de la vague.

A l'une des extrémités de l'île se trouve un curieux rocher qui en est entièrement séparé, exactement de la forme et de la dimension d'une de ces tours que les officiers du génie anglais désignent sous le nom de *martello*.

Un peu plus loin, sur la terre ferme et tout près du phare, on aperçoit du pont de l'*Acmée*, une arche naturelle, dans le même genre, mais plus grande que celle de Percé. Ces éboulements s'expliquent facilement, si j'en juge d'après la formation géologique du terrain, qui est calcaire et sédimentaire.

L'île d'Abaco, vue de la mer, ressemble à un mausolée.

A une heure, cette nuit, nous passons, toutes voiles dehors, devant la lumière rêveuse du phare d'Hermagoura, autre île du groupe des Bahamas.

La phosphorescence des vagues me fit flâner très-tard sur le gaillard d'arriére, et lorsque, le matin, en montant sur le pont, j'aperçus nos perroquets entièrement rasés par un grain, je me convainquis de la bonté de mon sommeil.

On me raconta que le long de chaque poulie, au haut de chaque vergue, à l'extrémité de chaque bouthors, le feu St. Elme avait promené toute la nuit sa danse macabre, comme si l'âme du docteur Morse eut été à notre bord. Ce fut par un temps pareil que le célèbre professeur, revenant d'un voyage à la Havane, et fasciné par la valse du feu mystérieux, se frappa le front tout-à-coup, en disant :

— Si pareil phénomène électrique pouvait être contrôlé par une batterie, la parole écrite, prompte comme la pensée humaine, ferait en un instant le tour du globe.

Dieu venait de toucher cet homme de son souffle et lui avait confié le secret de la télégraphie.

Deux jours après notre avarie, nous laissions derrière nous, poussés par une tempête de vent de largue, la longue chaîne de brisants nommés par les navigateurs " las Tortugas " — le Cayenne de nos voisins — et nous quittions les eaux vertes, mais peu profondes du canal des Bahamas — on voit le fond presque partout — pour courir des bordées dans le détroit de la Floride.

Ce détroit est tout parsemé d'écueils, et nous ne nous y avancions qu'avec précaution, toujours un

quart de matelots sur le pont, se tenant prêt à manœuvrer au moindre danger.

Quant aux passagers, ils ne s'occupaient qu'à varier leur paresse.

Une moitié se livrait aux douceurs de la pêche à la ligne, prenant des poissons gros comme des saumons, que les Espagnols appelaient *baracouta,* pendant que les autres — j'étais du nombre — regardaient d'un air gourmand de dodues et bien grasses tortues de mer, passant nonchalemment endormies sur la crête des vagues, sans paraître se soucier le moins du monde des milliers de poissons volants qui se livraient, sur leurs têtes, à des études de voltige et d'aérostation.

Dans le canal de la Floride, vers cette époque de l'année, les vents sont ordinairement excellents pour la navigation du Golfe, et un midi que le second relevait le point, il répondit à un passager curieux de savoir notre position, que nous étions déjà par le travers de la Louisiane.

La Louisiane ! je n'ai jamais pu entendre prononcer ce nom sans ressentir mon cœur se serrer. C'est que, voyez-vous, la Louisiane c'est la terre des bayous, et qu'au bord de l'un d'eux, une simple croix de bois protège la tombe isolée d'un camarade d'enfance qui, l'âme martelée par l'égoïsme des autres, et se sentant aller parcelles par parcelles au contact de l'amitié menteuse des hommes, avait eu la triste pensée de se détacher de tout ce qu'il aimait.

Fils de député, employé de ministère, Médard Fortier, renonça un jour à une carrière certaine pour s'engager dans le régiment de *Z*ouaves du colonel Duryea. Blessé mortellement, lors de la prise de Port Hudson par les troupes du général Banks, il tomba bravement, frappé par un éclat d'obus à côté d'un autre compatriote, Fleury d'Eschambault, et mourut à l'hôpital de Bâton Rouge, des suites de sa douloureuse blessure.

Pauvre enfant, il s'en était allé demander à l'étranger, deux chimères, la gloire et le bonheur !

A chaque pas que l'homme — ce grand voyageur — fait dans la famille, dans la patrie ou dans l'univers, il heurte ses pieds contre un cercueil ,ou il sent voltiger sur sa joue les froides caresses du suaire qui enveloppe ses amitiés, ses amours, ses illusions.

Pour ma part, dans le cours de ce voyage, ce ne sera pas la dernière tombe sur laquelle je pleurerai, et par pitié pour ceux que j'ai aimés, le lecteur me pardonnera bien si dans le cours des pages qui vont suivre, je l'emmène encore avec moi prier au cimetière de mes affections.

La Havane approchait et déjà le capitaine nous la promettait depuis quelques jours ; mais l'île de Cuba, cette reine des Antilles, paraissait se soucier fort peu de nous, car elle fuyait sans cesse devant la proue de l'*Acmée*.

Ce ne fut que le 25 août, que ses crêtes montagneuses, semblables à celles des Laurentides vues de

Québec, eurent la complaisance de s'offrir à nos regards. Les côtes de l'île sont pittoresques avec leurs gracieuses touffes de palmiers et de cocotiers, qui s'élèvent çà et là autour des blanches haciendas des planteurs, et d'après l'apparence des falaises, elles doivent être de formation calcaire.

Vers neuf heures du matin, nous passions devant Matanzas, mais sans l'apercevoir, et nous traversions bientôt le tropique du Cancer qui se trouve entre cette dernière ville et la Havane, pour croiser toute la nuit devant le Morro, immense château fort qui défend l'entrée du port.

Du golfe du Mexique où nous sommes depuis minuit, on n'aperçoit que le phare de la ville, dont la lumière mobile se distingue à 36 milles en mer ; la lourde masse du château, et quelques habitations qui se détachent sur le talus blanchâtre des falaises, au sud de la baie.

Pour y entrer, il faut passer par un étroit goulet, flanqué de deux bastilles, le Morro et le Puntal. Lorsque ce canal est franchi, un port vaste et rempli de navires se déroule magiquement à nos yeux, encadré par les maisons bleues, jaunes, rouges ou blanches de la ville, à laquelle, certes, on ne donnerait pas sa population de deux cent mille âmes. La Havane est assise sur un terrain plat et marécageux et ne se présente que par fragments aux yeux de l'étranger.

Une fois dans la ville, on est tout étonné de ne trouver, là où on s'attendait à rencontrer le goût, l'élégance et la propreté si vantés de la race créole, que

de lourdes maisons grillées, des rues sales et boueuses, et pas un monument digne d'être mentionné, à part le théâtre Tacon qui, je dois lui rendre cette justice, est peut-être un des plus beaux édifices publics de l'Amérique, du moins c'est ce qu'assure l'auteur des "Monuments modernes du Nouveau-Monde," qui ajoute :

— "La structure, en est svelte, gracieuse, admirablement adaptée au climat. L'air y circule librement partout. La salle est éblouissante de blancheur, comme celle de la Pergola à Florence. Au lieu d'être surchargée d'ornements qui alourdissent l'effet de l'ensemble, elle n'a que de légères dorures en parfaite harmonie avec son élégante simplicité." —

En sortant du théâtre — on jouait, à quatre heures de l'après-midi, l'opéra de Balfe — la *Fille de Bohême*, je fus émerveillé par la vue des volantes qui se rendaient en foule à la promenade fashionable, le Paseo.

Posséder un jour, quand je me permettrai de devenir propriétaire, un hamac et une volante, voilà un des rêves de paresse que je caresse le plus ; et comme je ne suis pas encore égoïste, Dieu merci ! dans le cas où il viendrait à ceux qui me lisent cette légitime fantaisie, je m'en vais leur donner la description qu'un spirituel Français faisait de cette plume de colibri, de ce morceau de haschish échappé aux lèvres endormies de Monte Christo, et qui suffirait à engourdir ou à rendre nonchalant l'homme le plus actif du monde, rien que d'y rêver deux secondes.

— " Il n'y a pas d'équipage qui s'harmonise mieux que la volante avec le laisser-aller d'un climat énervant. On y est bercé comme dans un hamac, avec assez d'espace devant soi pour être plutôt couché qu'assis. Cette espèce de cabriolet ne verse jamais, ses roues, d'un diamètre énorme — six à sept pieds — étant très-séparées l'une de l'autre. Traînée d'ordinaire par un seul cheval, qui, de plus, porte sur son dos le postillon nègre (*calesero*), la volante fend l'air comme une légère nacelle, sans faire éprouver le roulis de la disgracieuse *calesa* de Lima. On y ajoute un second cheval pour les courses à la campagne. La volante est à la Havane ce que la gondole est à Venise, le caïque à Constantinople. En remplaçant ce curieux et commode véhicule par quelque innovation européenne, la Havane perdrait sa plus piquante originalité. Vive la volante ! *Far niente* des Italiens, *Keff* des Turcs, doux repos de l'âme momentanément dégagée de tous les soins terrestres, où goûte-t-on mieux cette sensation de l'horizontal que dans une volante ?"

Pendant que la plupart des passagers s'en vont au Paseo respirer la brise du soir ou entendre la musique du régiment espagnol, je profite de ce moment de solitude pour entrer à la cathédrale, et visiter le simple monument qui recouvre les restes de Christophe Colomb.

Un méchant buste qui n'a pas même le mérite de lui ressembler et les trois mauvais vers suivants :

" O restos y imagen del gran Colon !
" Mil siglos durad guardados en la urna
" Y en la remembrancia de nuestra nacion."

indiquent seuls le lieu où repose enfin celui qui a commis l'énorme crime d'avoir eu du génie dans un temps où il était fort dangereux d'en montrer.

Le vent de la haine et de la proscription semble avoir poursuivi jusqu'au-delà du cercueil les ossements du grand navigateur, et l'âme s'attriste quand le front découvert, debout devant cette modeste pierre funéraire, on se prend à rêver à tous les voyages qu'a faits depuis des siècles ce squelette desséché.

D'après un biographe de Christophe Colomb, voici la liste des pérégrinations que ses restes ont eu à subir :

— " Enterré d'abord dans le couvent de Saint-François à Valladolid, son corps fut transporté en 1513 dans le couvent de las Cuevas à Séville. Enlevé de là en 1536, il traversa la mer pour trouver un long repos dans la cathédrale de San Domingo, où il resta jusqu'en 1795. A cette époque, l'Espagne ayant cédé à la république française sa part de droits sur l'ancienne Hispaniola, les précieuses reliques furent encore déplacées et transférées à la Havane. "

A cinq heures, le lendemain soir, nous devions, de par ordre, être tous réunis à bord.

Pas un seul ne manquait à l'appel, et une heure après, nous cinglions vers la baie de Campèche, avec un vent favorable.

Nous quittions la capitale de Cuba tout inondée des rayons du soleil couchant, et je ne sais si le

pur havane que j'avais aux lèvres ce soir-là contribuait à donner des teintes roses à tout ce que je voyais, mais je n'ai jamais rien contemplé de si beau que cette lumière diaphane, noyant dans sa transparence les faubourgs de la ville, après être venue se jouer sur les murs blancs des haciendas, et finissant par mourir au loin, dans les petits villages qui couronnent les versants montagneux de l'île.

Peut-être, me dira-t-on, le cigare y était-il pour beaucoup. Mais si l'on voulait me rendre les chauds rayons que le soleil du tropique avait ce soir-là, et me permettre de humer encore, pendant cinq minutes seulement, le bout parfumé de tabac que j'ai jeté à la mer, je me sentirais des dispositions à admirer tout, même les joues d'ébène d'une dame de la cour du Monomotapa ou d'une des cousines du bon roi de Dahomey. De grâce, n'allez pas déduire de là que je veuille poser en négrophile ; j'avais tout simplement envie de vous amener à me dire :

— Eve était-elle blanche ou noire ?

Voilà un joli problème que l'on n'a pas encore eu l'idée de raisonner, et je proposerai un prix pour sa solution, le jour où je ferai un héritage.

Le reste de la traversée n'offrit rien de remarquable, à part quelques gros vents que nous ramassâmes par-ci par-là dans le golfe du Mexique, et un énorme thon de 80 livres que nous eûmes la bonne fortune de pêcher.

Le deux septembre, nous n'étions plus qu'à 40 milles de la Vera-Cruz, et nous espérions y arriver le soir

même ; mais nous comptions sans une tempête qui fit faire le tour à la rose des vents en vingt-quatre heures, et nous jeta vis-à-vis les côtes de Sisal, dans le Yucatan. Pendant trois jours nous croisâmes au fond de la baie, et ce ne fut que le cinq septembre que nous pûmes apercevoir, dans la brume du soir, les clochers et les minarets de la Vera-Cruz.

A huit heures, nous mouillions à une quinzaine d'encâblures du fort de San Juan de Ulloa, et, après avoir prêté l'oreille à un concert d'adieu que nous donnaient nos amis les Allemands, j'allai m'asseoir tout rêveur près du gouvernail, regardant les lumières de la ville s'éteindre une à une, et me demandant quelles étaient les destinées que Dieu me réservait dans cet immense empire du Mexique.

Longtemps je restai plongé dans ce tête-à-tête avec moi-même, et quand je regagnai, pour la dernière fois, la pauvre cabine où j'avais dépensé vingt-cinq jours de mon existence, le cri " Centinela alerta ! " des soldats Mexicains en faction au fort, et le sifflet de quart du contre-maître d'équipage m'annoncèrent qu'il était trois heures du matin.

Tout le monde dormait.

Je crus prudent de suivre cet exemple, et mes rêves, habitués déjà à la discipline du service, emboîtèrent le pas derrière leur caporal d'escouade.

IV.

SUR LE GRAND CHEMIN.

La Vera-Cruz.—Description du Zopilote.—Le château de San Juan de Ulloa.—M. le commandant Maréchal et M. le consul de France.—En chemin de fer.—Le roi vomito.—La Soledad.—Une diligence Mexicaine.—La trégédie du Camerone.—La tierra caliente.—Les Chiquihuites.—Un gouffre de boue.—Une nuit à Salsipuedes.—Une recette du temps de Champlain.—Cordova.—Un excès pernicieux.—Le comfort espagnol.—Effet du vide dans un porte-monnaie.—Orizava.—Le train de la garde.—Une messe militaire.—L'aumône à un amiral et le tabac d'un général.—M. Corta.—Les régiments qui rentrent.—La comédie du Cerro-Borégo.—Encore en diligence !—Les Cumbres.—Etapes.—La légende de la sensitive.—Relais à Puebla.—Les sapins du Rio Frio.—Attaque de diligence.—Les croix du chemin.—Mexico et ses lagunes.

Je me souviens d'avoir lu quelque part, dans Sterne je crois, que jamais on ne désire autant le soleil que lorsque le baromètre est à la pluie. Je puis bien

me permettre de commencer ce chapitre en empruntant l'idée du caustique Irlandais, et en assurant à mes lecteurs que jamais un touriste ne regrette autant la vieille atmosphère et l'architecture bourgeoise des pays du Nord, que lorsqu'il tombe parmi les sales rues, et qu'il respire les miasmes fétides d'une ville espagnole ou créole.

Du pont du navire qu'il vient de quitter, la Vera-Cruz lui a semblé assez gentille avec ses dômes bleus et ses minarets dorés par les jets du soleil levant.

Elle a un petit air oriental qui plaît.

Mais tout cela s'évanouit dès qu'on met le pied sur le quai de la douane, et lorsqu'échappé aux *cargadores* qui nous entourent et aux douaniers qui nous arrachent nos clefs pour ouvrir nos malles, on se prépare à admirer ce qui nous a charmés de loin, on ne trouve plus que des édifices massifs, humides et lézardés, alignés le long de ruelles toutes tapissées d'herbes et de champignons, exactement comme un jardin de botaniste ; à cette exception près, qu'un amateur de plantes les arrose avec de l'eau claire et limpide, tandis qu'ici tous ces cryptogames poussent à qui mieux mieux parmi les mares stagnantes et autour de l'égoût réglementaire qui traverse chaque rue mexicaine.

Quant à ses 16,000 habitants, ils ne se croient guère mieux que leurs maisons et leurs édifices, si j'en juge d'après l'isolement et le silence qui pèsent partout sur la ville.

A part quelques marchands affairés, ou quelques porteurs d'eau—*aguadores*—poussant flegmatiquement

leur âne devant eux, on ne rencontre guère que des forçats enchaînés deux à deux, des miliciens faisant service de gardes chiourmes auprès de ces malheureux et paraissant, soit dit entre nous, ne pas les valoir de beaucoup ; puis, des soldats égyptiens dont la tenue magnifique et l'allure martiale contraste avec l'uniforme hyperbolique de la garde nationale et témoignent assez favorablement du splendide prêt fait à la France. Informé que les troupes européennes ne pouvaient supporter longtemps les effets meurtriers du climat de la Vera-Cruz, le vice-roi d'Egypte fit offrir un de ses régiments noirs à l'empereur Napoléon III : l'offre fut acceptée, et l'on ne saurait croire tous les services que ces braves troupes ont rendus au corps d'occupation. Marchands, soldats, gardes-chiourmes et fellahs sont entremêlés de mulets, d'ânes écloppés, de mendiants et de zopilotes qui courent, braient, pleurent ou sautent dans les jambes du pauvre voyageur, à peine déshabitué du roulis de la mer, et qui voudrait déjà voir le Mexique, le climat du tropique et le type créole aux cinq cents diables, pour retourner voir sa Normandie.

De toutes les particularités que le Mexique renferme, et qui peuvent exciter plus ou moins la curiosité de l'étranger, je ne sais rien qui vaille le zopilote.

C'est un oiseau noir et dégoûtant, gros comme un dindon, appartenant au genre des rapaces, et qui pullule par tout le Mexique, mais particulièrement à

la Vera-Cruz, où il remplit les graves fonctions de cureur d'égoûts.

Ne riez pas, s'il vous plaît ; ici le zopilote est respecté à l'égal d'un magistrat.

Sa vie est sauvegardée de par la loi, et si Saint-Hubert vous faisait passer par la tête la fantaisie d'en occire un — ne serait-ce que dans le but philanthropique d'en enrichir la belle collection ornithologique de M. LeMoine ou de l'abbé Provencher — cela vous coûterait la modique somme de vingt piastres ; ce qui, répété à petites doses, pourrait bien faire passer vos goûts de naturaliste.

A le voir sautillant sur ses longues pattes noires, enfonçant son bec de vautour partout où il y a des immondices ou une saleté quelconque, s'en gorgeant avec autant d'insouciance que s'il dînait chez Brillat-Savarin, puis dirigeant son lourd vol vers une église ou une tourelle isolée, pour y digérer à loisir son copieux, sinon délicat festin, on pense involontairement à ces terribles goules dont nos grand'mères nous faisaient un si hideux portrait, quand nous étions bambins, et qui se rendaient au cimetière vers l'heure de minuit, pour y déguster à leur aise les chairs violacées du cadavre enterré de la veille.

Une douzaine de zopilotes trouveront aisément le moyen de déchiqueter et de faire disparaître le corps d'un cheval en vingt-quatre heures, et celui d'un homme en trois.

Aussi n'était-ce pas le favori du piou-piou français. Il en voyait partout : sur les armes nationales du

Mexique, (1) sur le drapeau de Maximilien, et même sur le ruban de la médaille commémorative de l'expédition, frappée par Napoléon III, et qu'un loustic baptisa un jour du nom de "décoration au Zopilote," sobriquet qui la désigna bientôt à tout le corps expéditionnaire.

Il faut en convenir, cette population crétinisée, qui semble s'identifier petit à petit avec ses affreux vautours, n'est guère propre à rassurer un homme qui n'a jamais sorti de chez lui.

Si, pour oublier cette désolation muette qui tue, on veut chercher le grand spectacle de la mer qui, au moins, sait cacher à travers le prisme de son miroir les douleurs et les sanglots qu'elle dévore sans cesse, l'œil n'a pour se reposer que des carcasses de bâtiments et des carènes démembrées, éparpillées comme des épaves sur les récifs du port, où ces navires sont venus se briser en voulant fuir les coups de fouet du terrible vent de Nord, — *el Norte* — ce simoun du littoral du Mexique. Du haut du balcon de mon

(1) D'après M. Girard qui a écrit sur le Mexique, un oracle avait annoncé aux Astèques qu'ils finiraient leur long pélerinage là où ils trouveraient un aigle sur un nopal, sortant du creux d'un rocher. Cette prédiction s'étant réalisée, ils jetèrent les fondements de leur cité dans une île du lac où l'aigle leur était apparu, donnant à la nouvelle ville le nom de Tenochtitlan—aujourd'hui Mexico—qui rappelait son origine miraculeuse.

Cette légende est représentée sur l'écusson du Mexique par un aigle perché sur l'arbre saint et tenant dans son bec un serpent. Quand l'aigle n'est pas bien exécuté, ce qui arrive assez fréquemment, il ressemble à s'y méprendre à un zopilote. Les armes mexicaines sont brodées sur le ruban en moire blanche qui soutient la médaille commémorative de l'expédition.

hôtel — *el Hotel del Commercio* — j'ai pu en compter jusqu'à trente-huit échelonnés entre l'île de Sacrificios et le château de San Juan de Ulloa.

Comme cela doit être gai, un pays qui s'annonce sous un aspect aussi attrayant !

Pour chasser de l'imagination ces longs squelettes ensablés qui crient et gémissent sous la pression du flot de la baie, on ne trouve que l'énorme masse du château, réputé imprenable jusqu'au jour où il perdit sa renommée, après quelques heures de canonnade en 1838, grâce à l'amiral Baudin et au prestige que Dieu, dans sa miséricorde, a longtemps jeté autour des plis frémissants du drapeau de la France. Situé à trois quarts de mille en mer, et bâti sur des récifs sous-marins, San Juan de Ulloa défend l'entrée du port et de la ville, et peut contenir une garnison de mille hommes. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'une prison où l'on envoie les condamnés aux travaux forcés rêver à loisir dans leurs humides cachots au grand mot de liberté.

Le seul bruit du monde qui parvienne jusqu'à eux, c'est le cliquetis de leurs chaînes ; et, pour tuer le temps, ils n'ont que les ennuis du présent, ce vague soupir que l'éternité jette à l'immensité.

Au mois de septembre, le séjour de la ville est encore mortel pour les étrangers, le *vomito* y régnant depuis mai jusqu'en octobre, et M. le commandant supérieur du district, le commandant Maréchal, pour qui j'avais une lettre de recommandation, me conseilla d'aller remettre immédiatement au consul de France,

M. Jules Doazan, les trois dépêches que j'avais pour lui, et de quitter la Vera-Cruz le soir même.

Cinq mois plus tard, le 25 février 1865, le brave commandant Maréchal se faisait tuer au combat de Tlaliscoyam, en pointant lui-même contre l'ennemi l'unique pièce dont il pouvait disposer. Au quatrième coup l'affût se cassa, le canon roula à terre, et les guérillas qui l'avaient reconnu, dirigèrent plus de quarante coups de feu sur le petit groupe où se tenait le commandant. Déjà blessé à la jambe et à la poitrine, deux balles atteignirent de nouveau M. Maréchal, qui s'affaissa lentement sur le canon qu'il ne pouvait plus défendre. Pour arracher son cadavre aux mains des Juaristes qui avaient déjà commencé à outrager cette noble dépouille, un brigadier fut obligé de jeter le corps de son chef sur la croupe de son cheval et de le traîner ainsi pendant deux heures et demie. Bientôt la chaleur devint suffocante. La bête se fatiguait : de petites taches marbrées commencèrent à paraître sur la belle et mâle figure du pauvre officier. La terre réclamait sa proie, et, loin de tout ce qui lui fut cher, France et famille, le commandant Maréchal fut enfoui sous les sables de la plaine d'Alvarado.

Sa fille a été dotée par l'impératrice Charlotte d'une somme de 25000 dollars.

Je trouvai en M. Doazan un homme aimable et poli, qui me reçut parfaitement et m'engagea fortement à suivre le conseil de M. Maréchal. A quatre

heures j'avais en poche mon billet de chemin de fer, et je quittais sans regret la Vera-Cruz, qui m'a laissé l'impression de ces sépulcres blanchis dont parle l'Ecriture-Sainte.

En route, j'eus à me féliciter d'avoir suivi les sages avis qu'on m'avait donnés ; à la Soledad, j'appris que deux officiers du génie de la Martinique, arrivés presqu'en même temps que moi, avaient succombé aux attaques de la terrible maladie.

Une partie du pays que traverse la voie ferrée — lors de mon retour, elle s'était allongée de quinze lieues — est marécageuse et couverte de plantes particulières aux terrains bourbeux et humides. C'est de ces cloaques verts et infects que s'élèvent chaque année ces miasmes délétères qui font tant de ravages sous le nom de *vomito*.

Le *vomito* est une maladie fort singulière et fort capricieuse, qui n'a pas encore été parfaitement décrite par les médecins. Presque toujours endémique, elle devient quelquefois épidémique, lorsqu'il y a agglomération d'étrangers et de troupes. Alors ses ravages sont épouvantables, si l'on doit en croire les nombreux cimetières qui enlacent la Vera-Cruz dans leurs embrassements funèbres.

Un fait très-singulier, c'est que le vomito ne s'attaque jamais au nègre, tandis que bien souvent l'Indien du pays y succombe, et qu'ennemi juré du choléra morbus, à son tour il ne touche pas à ceux qui souffrent des fièvres paludéennes.

N'est-ce pas là un fait curieux de pathogénie qui aurait mérité d'être étudié par quelques-uns des hommes compétents dont se composait la société scientifique du Mexique ? Pendant mon séjour là-bas, un chirurgien de l'armée française, M. le docteur Fuzier s'était mis à l'œuvre, et poursuivait de longues et fructueuses études sur cette intéressante question. Ce travail promettait d'être d'autant plus attrayant que ce modeste savant avait failli succomber sous les coups de l'épidémie. Aujourd'hui que sont devenus l'auteur et ses précieuses notes ?

Tout affreuses qu'elles soient, les attaques du vomito ne sont pas mortelles, quand on a soin de se faire traiter sur les lieux mêmes, et de ne pas sortir de la terre chaude, car il ne faut pas oublier que le Mexique se divise en trois zônes distinctes : la zône torride ou terre chaude, *tierra caliente :* la terre tempérée, *tierra templada*, et la zône froide, *tierra fria*. Mais malheur à celui qui a pris le germe de la maladie et l'emporte avec lui sur les hauts plateaux ! La mort l'attend là pour lui souhaiter la bienvenue, et lui offrir une hospitalité qui est loin d'être écossaise.

A Mexico, j'ai vu mon voisin de chambrée, un tout jeune homme de dix-neuf ans, fils d'un millionnaire de Cuba, poète comme on l'est à son âge, agoniser dans mes bras sous les frissons de la terrible fièvre, et mourir quatre jours après avoir quitté la Vera-Cruz, plein d'énergie, de santé et d'espérances. (1)

(1) Dans un mémoire adressé à l'Académie des sciences, M. le docteur Victor Herran, diagnostique ainsi la marche du vomito.

Le train, si l'on peut donner ce nom à la machine poussive qui tire derrière elle sept ou huit chariots où l'on ne mettrait pas même les bagages chez nous, arrive à la Soledad vers quatre heures de l'après-midi.

La Soledad est un petit village bâti en bambous, dont les marécages sont remplis de sauriens et de caïmans, et qui a légué son nom à l'histoire contemporaine avec celui du traité signé entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Mexique, le 19 février 1862, quelques jours seulement avant le commencement des hostilités.

Ici, en 1864, on quittait la voix ferrée pour prendre la diligence.

— Au mois de mai, écrit-il, le vent du nord cesse et se trouve remplacé par celui du sud ; il ramène les orages et les pluies : alors les terres se ramollissent de nouveau d'une manière progressive ; leurs particules se dilatent, et les miasmes se dégageant jusqu'à la superficie du sol, sont transportés avec la pluie au centre de la ville : contenu dans l'atmosphère, le poison est alors respiré par les habitants.

La chaleur étouffante qui se fait sentir à cette époque de l'année produit de la gêne dans la respiration, une transpiration abondante et continuelle, ainsi qu'un soif dévorante ; il résulte de tout cela un affaiblissement et une torpeur inexplicables. De là on cherche à combattre la soif par les boissons rafraîchissantes et par les fruits acidulés et sucrés qui se trouvent en abondance dans le pays ; alors les organes digestifs se trouvant affaiblis par la transpiration et noyés par des boissons rafraîchissantes, tombent dans un état de délabrement tel qu'ils ne fonctionnent presque plus.

Il résulte de cet état de choses un commencement de dyssenterie accompagnée de tranchées ; un dégagement de gaz se déclare, un mal de gorge assez prononcé se fait sentir, des aigreurs dans l'estomac ont lieu, le mal de tête, et enfin la fièvre surviennent ; dès lors le malade s'affaisse rapidement et succombe dans très peu de jours—quelquefois dans très peu d'heures—ou il entre en convalescence.

Les diligences mexicaines valent la peine qu'on en fasse une description, malgré leur lourdeur proverbiale.

Traînées ordinairement par neuf mules, elles sont admirablement fabriquées pour résister aux routes affreuses qu'elles ont à parcourir, surtout pendant la saison des pluies. Elles peuvent contenir jusqu'à douze voyageurs, et mettent, lorsque les chemins sont beaux, trois jours à franchir la distance de quatre-vingt-seize lieues qui sépare la Vera-Cruz de Mexico.

Les relais sont établis de trois lieues en trois lieues, et le pauvre voyageur dont les os sont moulus par les ornières et par les trous antédiluviens de la vieille route impériale, dont la tête est endolorie par les fréquentes accolades qu'elle distribue au front de ses voisins de face, de derrière, de droite et de gauche, soupire ardemment après le quart d'heure de répit que lui donne le cocher, lorsqu'il détèle ses jolies petites mules toutes couvertes de flocons d'écume et les flancs lacérés de coups de fouet. La tête basse, les oreilles tristement baissées, elles regagnent doucement leurs étables, pendant que les camarades viennent à leur tour prendre part au pénible labeur de la journée, et souvent le touriste se demande à quoi peut rêver la mélancolie de leur grand œil noir.

Peut-être, disent-elles que toujours gourmandées, mal traitées, mal nourries, fouettées pour un service comme pour une ruade, elles ont rendu plus de services réels au Mexique que tous ses diplomates et tous ses politiciens depuis son demi-siècle de guerres civiles.

Une partie de mes compagnons de l'*Acmée*, l'officier anglais, la créole, l'inévitable docteur et mes deux amis les Allemands, toujours avec leur guitare et leur violon, formaient, ce soir-là, le contingent de pauvres diables que la diligence devait se donner le malin plaisir de martyriser.

Depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, je me tins assez coi, dormant, tantôt d'un œil, tantôt de l'autre, solidement emboîté entre mes deux torses slaves. Mais au relais de la douzième heure, je me trouvai vaincu, et je profitai avec volupté de notre court instant de repos pour descendre un moment me dégourdir et prendre à la *tienda*, petite buvette en bambou, dont le comptoir se tient en plein vent, un verre de *tepache*, liqueur rafraîchissante composée du jus de l'agave, de l'ananas et de la canne à sucre.

Deux factionnaires français se tenaient dans la pénombre que formait l'angle du toit.

Cela me rappela l'horreur innée que j'ai pour un verre quelconque, lorsque je ne puis avoir sous la main un second verre ami pour trinquer le mien, et mes deux piou-pious acceptèrent cordialement un *bock*.

Ils appartenaient à la Légion Etrangère, et comme une politesse en attire une autre, l'un d'eux, beau parleur, se mit à me raconter la tragédie glorieuse qui s'était jouée, il y avait à peine quelques mois, dans ces lieux si tranquilles et si paisibles cette nuit.

Soixante et deux hommes appartenant à la 3me compagnie du 1er bataillon de la légion étrangère,

lancés en éclaireurs sur ce petit village—le Camérone — sous les ordres du brave capitaine Danjou et de MM. Vilain et Mandet, s'étaient trouvés attaqués inopinément par 2,000 hommes de troupes régulières et par des guérillas sous les ordres du colonel Milan, au moment même où ils venaient de faire halte pour préparer le café.

Il était sept heures du matin. Après avoir lutté bravement pendant de longues heures contre les forces nombreuses qui l'écrasaient, le capitaine Danjou s'était vu forcé de lâcher le terrain pied à pied, et de venir s'abriter dans l'hacienda qui faisait face à notre buvette.

Là, cette poignée de braves continua la lutte gigantesque qu'elle avait entreprise. Aux demandes réïtérées que Milan leur faisait de se rendre à discrétion, ils ne répondirent que par des coups de feu et par deux charges à la baïonnette.

A neuf heures le capitaine tombait percé d'une balle, au cœur ; vers deux heures le sous-lieutenant Vilain, s'affaissait le front fracassé. Par la chaleur accablante qu'il faisait, la soif, surexcitée par les âcres émanations de la poudre et les cris du combat, forçait plusieurs soldats à boire leur sang comme Beaumanoir.

Bientôt à ce soleil brûlant vint se joindre un ennemi plus terrible encore. Désespéré de cette résistance opiniâtre, Milan avait fait mettre le feu à l'hacienda.

Alors se passa l'un des faits d'armes les plus glorieux de l'histoire de France.

A la tête de sept hommes qui seuls survivaient à leur compagnie, le lieutenant porte-drapeau Mandet s'élance hors de la fournaise et fait une charge à la baïonnette sur ces 2,500 hommes, les forçant à reculer et à lui donner le temps de se retirer sous les débris d'un hangard en ruine.

Dans cette charge le lieutenant est atteint de deux coups de feu. Qu'importe ? il luttera jusqu'à la dernière cartouche.

Il est six heures du soir et, petit à petit, la fusillade cesse.

Un à un ces hommes de fer se raidissent dans les crispations de l'agonie, et lorsque Milan, étonné du profond silence qui avait succédé aux bruits du combat, fit percer à coups de baïonnettes la toiture du hangar, il n'aperçut que des cadavres, là où une demi-heure auparavant, il y avait encore un rempart de poitrines françaises.

Officiers, sous-officiers et soldats étaient tombés, comme César tombant au sénat, enveloppés dans les plis de leur drapeau déchiré, et, pour raconter les péripéties de cette glorieuse page de l'histoire militaire de la France ; il ne restait plus qu'un tambour tout criblé de blessures, oublié parmi les morts, et qui profita des ombres de la nuit pour s'échapper, et courir mettre sur sa poitrine la croix et l'épaulette qu'il avait si bien gagnées.

Cette terrible journée avait coûté à l'ennemi deux cent-quarante morts et cent soixante-seize blessés.

Les restes mortels de cette poignée de braves sont enfouis à dix pas de là, et le capitaine comme le dernier de ses soldats dorment tous en ligne de bataille, n'ayant pour indiquer le lieu de leur dernier bivouac au voyageur qui écoute, la tête nue, cette merveilleuse histoire, qu'une grande croix de bois peinte en noir surmontée d'un petit drapeau tricolore.

Une planche porte l'inscription suivante :

— ICI REPOSENT LES BRAVES DE LA TROISIÈME COMPAGNIE DU PREMIER BATAILLON DU RÉGIMENT ÉTRANGER, GLORIEUSEMENT TUÉS AU COMBAT DE CAMERONE, LE 30 AVRIL 1863. M. DANJOU, CAPITAINE ; M. MANDET, LIEUTENANT ; M. VILAIN, SOUS-LIEUTENANT.

Cette croix indiquait aux régiments qui allaient de France à Mexico, la récompense qui attendait un jour leur dévouement et leur abnégation sur cette terre lointaine.

Lorsque, tête basse, ils défilaient au commandement : Portez armes ! et aux roulements des tambours qui battaient aux champs devant ce modeste mausolée où se repose la gloire fatiguée, ils ont souvent réfléchi, sous leurs képis noircis par la poudre et par la poussière, à cette grande vérité que Salomon proclamait du haut de sa puissance :

— Vanité des vanités ! tout n'est que vanité !

Un second *bock* paya au factionnaire la leçon d'histoire contemporaine qu'il venait de me donner — de nos jours où la Bourse règne en souveraine, il n'y a plus que les prêtres et les soldats qui font de l'histoire,

— et la diligence se remit à rouler sur ses grosses roues de chêne.

Le spectacle qui nous attendait au lever du soleil était vraiment admirable.

Nous voyagions en plein cœur de la terre chaude.

Par les stores soulevés de la voiture, les senteurs embaumées des forêts de manguiers, d'acajou, de bananiers, de magnolias, de palmiers et de bois de rose nous arrivaient sur les ailes du vent. Autour de nous voltigeaient des myriades d'oiseaux-mouches, de colibris, de perruches, de perroquets, d'aras et de bec-figues effrayés par les pirouettes fantastiques des singes du bois : sur notre tête, l'azur du ciel des tropiques, et devant nous, fier et immense, se dressait le premier chaînon de la Cordillière.

Nous étions tout yeux et tout oreilles pour écouter la voix tantôt suave, tantôt stridente ou ironique de l'oiseau moqueur, pour contempler la marche nonchalante et pleine d'ivresse du paon sauvage, pour suivre les bonds gracieux de la gazelle mexicaine qui fuyait rapide comme la flèche, devant le bruit de la diligence ou le frôlement mystérieux des lianes et des vanilles dont les arabesques capricieuses étaient dérangées à tout moment par la brise qui passait. Des nuages de papillons couraient à travers tout cela, et rien de plus joli que de voir ces légers sylphes, nuancés de toutes les couleurs possibles, décrire par milliers leurs valses fantastiques, venir baiser amoureusement du bout de l'aile les fleurs du tropique qui, les jalouses, luttent de

coloris avec eux, puis tout à coup les quitter étourdiment pour aller s'abattre autour d'une mare stagnante, au milieu du chemin, s'y rafraîchir un instant et disparaître encore aux yeux du touriste stupéfié, qui croit n'avoir qu'à tendre son chapeau pour y retenir prisonniers ces petits rois de l'air.

Tous ces parfums, ces chants d'oiseaux, ces fleurs si suaves, ce soleil si pur, feraient de la terre chaude un Eden, si ces odoriférantes senteurs ne cachaient pas des poisons aussi subtils que ceux de la Borgia : si ces pétales ravissantes, blanches comme les perles que découvre le sourire d'une coquette, ne couvraient le hideux scorpion, le venin foudroyant de cet imperceptible bijou, le serpent coral ; si enfin, ce ciel serein et poétique n'emprisonnait sous sa coupole bleue, comme les dahlias mythologiques de l'Inde, des miasmes terribles et des fièvres mortelles.

Cette nature, qui donnait des rêves de feu au grand Humbolt, s'étend jusqu'aux pieds des Chiquihuites, et quand la lourde voiture a gravi les pentes escarpées de cette première artère des Andes, alors se déroule devant le touriste émerveillé un spectacle étourdissant.

Il peut admirer, à ses pieds, tout ce qui l'a étonné depuis le matin.

Une partie de la terre chaude est là dans cette vaste plaine qui, toute haletante sous les brûlantes caresses du tropique, court se baigner dans la baie de Campèche. La brise est plus tiède, et sa poitrine peut s'emplir à volonté de ses fraîches émanations ;

car bientôt la terre tempérée va venir donner une poignée de main à sa sœur, la *tierra caliente*.

Si, fatigué par la vue de toutes ces forêts vierges dont les ombres épaisses sont tranchées, ici et là, d'un rayon de soleil curieux sans doute de surprendre les mystérieuses amours du jaguar ou les haineuses délibérations du conseil de guerre des *guérilleros*, il cherche quelque chose pour ne plus rêver à cette chatoyante poésie, il n'a qu'à promener ses regards sur les ravins et les abîmes qui l'entourent, pour tomber dans le réalisme de l'existence. Il y verra des canons de bronze de 32, abandonnés sur la route depuis fort longtemps, et des centaines de cloches décrochées des beffrois de leurs monastères et de leurs couvents par la main patriotique de Juarez, et que l'intervention n'a pas eu le temps de rendre à leurs vieux murs tout étonnés de n'y plus entendre la voix argentine de l'*Angelus*.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, nous étions au temps des pluies.

Or, l'imprévu entre pour beaucoup dans les charmes de cette saison, et une singulière surprise nous attendait de l'autre côté du versant des Chiquihuites.

Jusqu'ici les chemins avaient été passables ; tout à coup nos mules nous précipitèrent dans un abîme de boue, long de quatre bonnes lieues, d'où nous eûmes toutes les peines du monde à nous dégager sains et saufs. Faire la description exacte de ce gouffre mouvant serait chercher à ne pas voir le lecteur ajouter foi à mon récit, et je préfère en laisser peser la

responsabilité sur un extrait de l'*Estaffette*, journal français publié à Mexico :

— " La distance entre Cordova et Orizava est à peine de cinq lieues : eh ! bien, il y a des voyageurs qui ont mis deux jours à faire ce trajet. Les diligences ont cessé leur service entre les deux villes, et les touristes sont forcés de faire ces cinq lieues à cheval, et cela non sans danger. Il est arrivé très-souvent que des animaux ont péri dans ces lacs de boue, et il a fallu en retirer les voyageurs, sur le point de se noyer, à l'aide du *lazo*. Il importe, pour parcourir cet espace de cinq lieues, d'avoir reçu l'absolution et d'être en état de grâce. " —

Parlez-moi d'un tableau qui frise le terrible comme cela, mais seulement quand je suis chez moi, les deux pieds chaudement appuyés sur les chenets de ma grille, et l'épine dorsale bien emmaillottée dans un bon fauteuil, comme l'est la vôtre en ce moment, cher lecteur.

En diligence, c'est différent.

Au lieu d'admirer ces choses-là, elles nous font venir à la bouche les jurons les plus expressifs. Je me rappelle avoir prononcé dans les Chiquihuites mon premier mot d'Espagnol ; c'était : *caramba !* et je suis encore à me demander comment nous avons pu nous tirer de là.

A tout prendre, cependant, nous n'étions pas les plus malheureux.

A côté de nous pataugeaient à qui mieux mieux, le fusil sur l'épaule, le sac au dos, Béranger aux lèvres,

des zéphirs de la colonne du commandant d'Ornano, lancés à la poursuite d'une bande de guérillas.

Leurs chansons et leurs joyeux lazzis nous remirent la gaîté au ventre, et quand la diligence les eut tous laissés derrière elle, j'étais loin de me douter que plus tard je serais attaché à ce même bataillon, et que je ferais mes premières armes sous les ordres de son brave commandant.

La saison des pluies commence en mai et finit en octobre, au Mexique. Pendant tout ce temps, les chemins sont transformés en lacs de boue, et il est presque impossible aux troupes d'effectuer aucune expédition.

On peut se faire une idée des épreuves qui attendent le malheureux soldat, lorsqu'il est obligé de se mettre en route par un temps pareil, rien qu'en lisant le fragment suivant d'une lettre que m'écrivait un lieutenant du train de la garde impériale, M. Jean Girard, décoré et plus tard capitaine au 1er régiment du train des équipages militaires. Il est mort depuis — à l'âge de 45 ans — à Lille, le 25 décembre 1870, des suites d'une blessure reçue dans un des combats livrés aux Prussiens par le corps d'armée du général Bourbaki.

Cette dépêche, en date de Cordova, le 26 Septembre 1864, disait :

" Pour venir à Cordova, où nous ne sommes arrivés qu'hier vers les trois heures de l'après-midi, nous avons été forcés de quitter la route impériale à environ une lieue d'Orizava, et de nous engager dans un sentier

étroit, escarpé, semé de trous et recouvert de trente à quarante centimètres de boue noire et visqueuse. Ajoutez à ces légers inconvénients six rivières qui le coupaient à points donnés, profondes de cinquante à soixante centimètres, et que nos hommes ont dû traverser, sac au dos, et luttant à l'envi avec nos mules pour dégager nos fourgons qui s'embourbaient. Aussi, il fallait voir l'état affreux dans lequel ils sont arrivés à l'étape : mouillés de la tête aux pieds par la pluie battante qui tombait, et tout enduits de vase, ils faisaient peur à voir. L'idée que nous allons cingler bientôt vers la France nous fait oublier tous ces déboires, et l'air de la mer chassera loin de nous la pensée de cet infect pays, que Dante sans doute ne connaissait pas, car il y aurait placé son purgatoire, à coup sur ! "

A mesure que nous avancions, les chemins devenaient de plus en plus impraticables, et la nuit arrivait avec de larges gouttes de pluie. Bientôt le cocher nous annonça qu'il ne pouvait plus guider ses mules, et, moitié de gré, moitié de force, il fallut nous résigner à passer cette nuit d'orage dans le méchant petit bourg où nous étions — Salsipuedes, — nom expressif qui, en français, veut dire :

— Saute si tu peux !

Après un frugal souper composé de *frijoles*, espèce de bouillie aux haricots, délicieuse au goût, et de *tortillas*, mince galette de maïs trop sèche pour être savoureuse, nous nous installâmes de notre mieux sur les banquettes de la voiture, passant une fort mauvaise

nuit à rêver aux bandits qui, deux heures après notre départ de la Soledad, étaient venus y enlever des mules pour une valeur de 35,000 francs.

Depuis des siècles, rien n'a bougé dans ce malheureux pays, si ce n'est sa végétation tropicale. Brigandage et cuisine sont demeurés stationnaires, et la scène de la confection des *tortillas* s'est passée ce soir là, sous mes yeux, telle que la vit Samuel de Champlain en 1599.

— " Les Indiens, écrivait-il alors, se servent d'une espèce de bled qu'ils nomment mammaix — maïs — qui est de la grosseur d'un pois, jaune et rouge, et quand ils le veulent manger, ils prennent une pierre cavée comme un mortier, et une autre ronde en forme de pilon, et après que le dit bled a trempé une heure, ils le meulent et réduisent en farine en la dite pierre, puis le pétrissent et le font cuire en cette manière. Ils ont une platine de fer ou de pierre qu'ils font chauffer sur le feu, et comme elle est bien chaude, ils prennent leur pâte, et l'étendent dessus assez tenue, comme tourteaux, et l'ayant fait ainsi cuire, le mangent tout chaud, car il ne vaut rien froid ni gardé." —

Cet antique plat reparut au déjeûner, et immédiatement après l'avoir expédié, nous nous remettions en route pour Cordova, petite ville située à trois lieues de là, grande comme Sorel, mal bâtie et malpropre à l'excès, mais ne faisant paraître que véniels ces gros péchés, grâce à l'arôme de son café noir qui surpasse en saveur le Moka d'Arabie, considéré jusqu'à ce jour par les gourmets comme le premier café du monde.

Cinq lieues séparent Cordova d'Orizava.

Nous les franchîmes à dos de mulet, et bientôt nous étions installés à l'hôtel des diligences de cette ville.

Le trajet m'avait fatigué horriblement.

Après avoir dîné, je me mis au lit, et pendant la nuit je faillis *tortiller de l'œil indéfiniment*, comme disent les troupiers, dans leur langage énergique. Pendant dix jours, je fus forcé de garder le lit, et je ne pus me remettre à flot que grâce aux soins du docteur de l'hôpital militaire, M. Bedel, et de M. Lucien Biart, alors modeste pharmacien, aujourd'hui brillant écrivain de la *Revue des Deux Mondes*. (1) Encore, me défendirent-ils de quitter Orizava avant de prendre une dizaine de jours de répit pour me reposer entièrement.

Pendant que j'étais en train d'être malade, mes compagnons de voyage continuèrent leur route vers la capitale de l'empire, où, plus tard, je retrouvai l'officier anglais, oublieux de sa créole, distribuant des *tracts* de la Société biblique de Londres, mes deux Allemands faisant de la photographie, et l'infatigable docteur Ordaz toujours engagé dans ses interminables controverses.

---

(1) M. Lucien Biart a écrit des livres charmants, remplis de vérité, sur le Mexique—et principalement sur sa ville de prédilection, la gracieuse Orizava.—Parmi ses meilleurs ouvrages, je citerai : " Les clientes du docteur Bernagius, " " La terre chaude, " " La terre tempérée, " " Le bizco, " " Benito Vasquez, " " Pile et face, " " Laborde & Cie., " etc., etc., et un livre ravissant, destiné spécialement à l'enfance : " Les promenades d'un jeune naturaliste au Mexique."

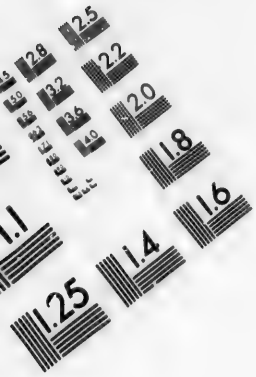
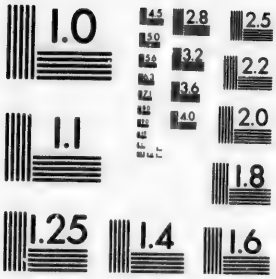
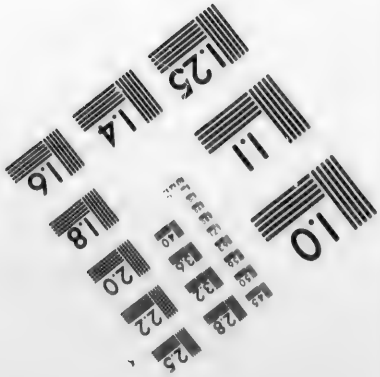


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Les premiers moments que je passai à Orizava ne furent guère agréables et récréatifs.

Pour me distraire des crises nerveuses que me valait la maladie occasionnée par le changement de climat, je n'avais que les charmes d'une promenade dans mon appartement, tout resplendissant du luxe espagnol. Transportez-vous dans une chambre immense, vaste comme une salle d'armes de château, avec un parquet en terre cuite, et deux grandes fenêtres grillées. Pour ameublement, placez-y quatre lits en fer, un méchant lavabo tout vermoulu, un cadre noir où se trouve affiché le règlement de l'hôtel, quelques chaises en bois de fer de la pesanteur d'une voiture de roulage et après vingt-quatre heures de tête-à-tête avec ce musée, venez me donner des nouvelles de vos dispositions joviales.

Lorsque je m'ennuyais trop à contempler les splendeurs de mon boudoir, j'avais l'agréable distraction de m'escrimer six heures sur douze, contre l'essaim par trop sociable de puces et de moustiques qui se disputait mes pauvres mollets, avec un acharnement tout à fait indigne d'animaux que le crayon de Granville a immortalisés.

Pourtant, petit à petit mes forces revenaient, mais, hélas ! en proportion inverse mes fonds s'en allaient avec une rapidité effrayante.

Il en coûte cher de tomber malade loin des siens, et, pour comble de malheur, je suis propriétaire d'un porte-monnaie qui ressemble à s'y méprendre à celui

de certain poëte célèbre, toujours désolé de ses nombreuses infidélités :

De même que pour mettre une armée en déroute,
Il ne faut qu'un poltron qui lui montre la route,
De même dans ma bourse il ne faut qu'un écu
Qui tourne les talons, et le reste est perdu !
Tout ce que je possède a quelque ressemblance
Aux moutons de Panurge : au premier qui commence,
Voilà Panurge à sec et son troupeau tondu.
Hélas ! le premier pas se fait sans qu'on y pense !
Ma poche est comme une île escarpée et sans bords :
On n'y saurait entrer quand on est en dehors.
Au moindre fil cassé, l'écheveau se dévide ;
Entraînement funeste et d'autant plus perfide
Que j'eus de tous les temps la sainte horreur du vide,
Et qu'après le combat je rêve à tous mes morts !

Heureusement que Dieu pense de temps à autre aux misères qui forment notre ombre derrière nous, et ce fut lui, sans doute, qui souffla dans l'oreille du marquis de Montholon — prévenu de ma maladie par dépêche télégraphique — un léger soupçon du vide désastreux qui se faisait au dedans de mon escarcelle.

Quelques jours après l'envoi de mes dépêches, je recevais, par la bienveillante entremise de M. d'Ornamo, ses remercîments, accompagnés d'une traite sur le commandant supérieur.

Délivré de la lourde responsabilité que faisait peser sur moi l'attention continuelle qu'il me fallait donner à la conservation de ces dépêches, j'eus le loisir, pendant quelques jours, de visiter Orizava et ses environs.

C'est une ville considérable, encaissée dans les montagnes, — ce qui en rend le séjour excessivement désagréable pendant la saison des pluies, — et entourée de jardins magnifiques dont les plantes tropicales nous rappellent involontairement les ravissantes descriptions que Méry nous fait de certains paysages de l'Inde et de Ceylan.

Elle est malheureusement, comme toutes ses sœurs du Mexique, d'une malpropreté révoltante.

En fait de monuments, la ville ne possède rien de très-remarquable, si ce n'est le beau et vaste couvent de la Concordia, transformé en hôpital militaire et ruiné plus tard par un tremblement de terre. En revanche, elle a son fameux pic, le volcan d'Orizava, haut de 5,295 mètres, — soit 15,885 pieds — et dont la crête éternellement couverte de neige se distingue facilement à trente lieues en mer.

En 1860, un Anglais excentrique en tenta l'ascension et réussit à aller planter le drapeau du léopard sur la crête du cratère. Pendant mon séjour, un officier français voulut donner un camarade de faction à l'*Union Jack*, et grimpa mettre à ses côtés l'oriflamme tricolore, sans vouloir, je le suppose bien, faire allusion au volcan éteint où l'Angleterre et la France ont planté la hampe de leurs couleurs.

A Orizava, je liai connaissance avec les officiers d'un escadron du train de la garde impériale, qui n'attendait plus que le passage d'un convoi pour rentrer en France. Ces messieurs furent d'une politesse charmante, me priant d'assister à leur mess

pendant toute la durée de mon séjour, et me donnant sur le pays de précieux renseignements que plus tard j'eus occasion de mettre en pratique. (1)

Ici, je vis pour la première fois l'imposante cérémonie d'une messe militaire.

L'aumônier de la garnison officiait dans la modeste cathédrale de la ville, aidé dans son saint ministère par deux zouaves en grande tenue. Sac au dos, ils répondaient avec ferveur aux paroles du sacrifice, pendant que l'escadron du train de la garde était formé en haie et présentait les armes à l'heure solennelle de l'élévation, faite au milieu du roulement des tambours et de la fanfare des clairons sonnant aux champs.

L'impression que laissent ces fronts basanés inclinés devant la majesté du Dieu des armées, est grande et sublime comme le sacrifice auquel ils assistent, et l'on sort de l'église ayant au cœur ces battements que devait éprouver le grand pontife des Hébreux, quand il pénétrait dans le sanctuaire de l'arche sainte.

A la porte, un curieux spectacle nous attendait.

Au moment où les officiers, deux par deux, sortaient de la nef, un vieillard tout sale, le bras et la

(1) Les officiers de cet escadron étaient MM. les capitaines Fourguemin et Billet, les lieutenants Girard et Auberteau, le sous-lieutenant Joly et le vétérinaire Baillif. Je leur donnai des lettres pour les officiers du *Phlégéton*. A Mexico, je rencontrai trois autres officiers du même escadron, MM. les lieutenants Masclet, Minot et Sémidéï.

jambe amputés, se mit à leur tendre la seule main qui lui restait et presque tous y déposèrent une pièce blanche. Quand notre tour arriva, un officier, M. Girard, qui était avec moi, me pria de considérer attentivement la figure de ce mendiant, et lorsque nous fûmes sur le terre-plein de l'église, il me raconta quelque chose qui laisse bien loin derrière elles les histoires extraordinaires d'Edgar Poe.

Ce vieillard n'était autre — vous perdriez votre temps à vouloir le deviner — qu'un amiral qui avait assisté à la défense de San Juan de Ulloa contre Baudin ! Le même coup de canon avait emporté son bras, sa jambe, son drapeau et son prestige de brave marin, ne lui laissant pour toute fortune que la pitié moqueuse de ses compatriotes et la commisération courtoise de ceux contre qui il s'était battu.

Au Mexique, cela n'a rien de bien extraordinaire. Les rues de la capitale sont pavées d'invalides mutilés par les éclats des cent et une révolutions qui sont venues, depuis un demi-siècle s'abattre sur leur malheureuse patrie comme un ouragan de mitraille, et tous se voient réduits à mendier un morceau de pain, que tantôt leur donne un parti et que tantôt l'autre leur refuse.

Sous l'empire, Maximilien pourvoyait aux besoins les plus pressants de ces invalides, et la plupart de ceux qui avaient des droits réels à la retraite, étaient pensionnés sur sa cassette particulière.

En allant prendre un vermouth au café de San Pedro, nous eûmes occasion de contempler un autre exemple

du triste état où peut descendre une nation qui a perdu toute idée de ce qui est grand.

Nous achetâmes des cigares dans un misérable bureau de tabac tenu par un général de brigade ! Ils nous furent vendus par l'auguste personnage lui-même — jeune homme de trente-cinq ans — et à force d'obséquiosités, il finit par nous faire oublier notre menue monnaie sur le comptoir !

Décidément, la fin de cette journée devait être une comédie d'un bout à l'autre.

A peine avais-je mis le pied sur les larges marches en pierre grise de l'escalier de mon hôtel, que j'entendis le bruit d'une escarmouche assez vive engagée entre le propriétaire et un monsieur, qni disparaissait littéralement sous une avalanche de portemanteaux.

Ce monsieur voulait avoir une chambre à lui seul, et le propriétaire, peu confiant dans la mine renfrognée de son chapeau crotté et de son habit déchiré, se refusait obstinément à lui rendre ce service, à moins d'être payé d'avance, ce qui paraissait ne plaire que médiocrement au nouvel arrivé.

Après une demi-heure de pourparlers, la figure du propriétaire devint tout à coup humble et polie : la chaleur de la lutte disparut pour faire place à un air de soumission modeste, et je regagnais mon logement tout intrigué de ce changement à vue, lorsque je me croisai avec M. de la Tour du Pin de Chambly, sous-lieutenant aux chasseurs d'Afrique, qui se sauvait à toutes jambes en pouffant de rire.

Je l'arrêtai par le bord de son spencer, et le mystère me fut expliqué, à la grande hilarité de deux locataires venus se mêler à notre groupe.

En gesticulant trop vivement, le monsieur aux portemanteaux avait laissé entrevoir aux yeux ébahis de son interlocuteur, la boutonnière d'un deuxième habit, lequel habit était enjolivé de la rosette d'officier de la légion d'honneur. Cela fit réfléchir fortement l'hôtelier, et il eut raison de le faire ; car il découvrait, le lendemain matin, que son hôte était M. Corta, sénateur français, détaché temporairement comme ministre des finances au Mexique, et rappelé en France.

On a beau dire, faire, écrire ou penser, l'habit fera toujours le moine en ce siècle de tailleurs.

Vers cette époque — au mois de septembre 1864 — Orizava avait une garnison de plus de mille hommes, composée en grande partie de soldats congédiés et de convalescents qui retournaient en France, tous joyeux d'aller humer un peu l'air natal.

Parmi les nombreux officiers qui allaient s'embarquer à la Vera-Cruz, se trouvait le neveu d'un homme qui a laissé de beaux et purs souvenirs au Canada, M. de Puisbusque, sous-lieutenant aux chasseurs de Vincennes. Cet officier avait commencé sa carrière comme simple *troubade*, et il s'informa avec un vif intérêt de tout ce qui concernait cette jeune France, restée si profondément empreinte dans la mémoire de son parent.

Un autre officier, M. le baron de Briche, lieutenant-colonel aux tirailleurs algériens, me témoigna aussi beaucoup d'intérêt, et me donna plusieurs lettres de recommandation auprès des officiers supérieurs de la légion étrangère, alors en garnison à Puebla.

Le docteur m'avait enfin permis de quitter la ville vers la fin de septembre ; mais je ne voulus pas profiter de la permission avant d'avoir visité un lieu célèbre dans l'histoire militaire du Mexique, le Cerro-Borrego.

Donc, un beau matin, MM. Royet, capitaine au 74me de ligne, Fourcoual, sous-lieutenant au 62me, le docteur Desnoyers de Liniers, aide-major au 1er Zouaves, le capitaine du génie d'Ombres et mon humble individualité, étions tous les six occupés à grimper les flancs escarpés de cette montagne, qui se trouve à quelques arpents de la ville.

Là, le docteur se mit à nous raconter avec sa verve de zouave — il avait servi comme tel en Crimée — la jolie comédie qui s'était déroulée sur cette colline : ce qui ne nous empêcha pas, tout en l'écoutant, de faire honneur à notre déjeûner, composé d'un superbe buisson d'écrevisses sur lequel le capitaine d'Ombres avait déployé tous ses talents culinaires.

Les troupes françaises, repoussées devant le fort de *Guadalupe* à Puebla par le nombre et le hazard, étaient venues se replier sur les réserves qui se trouvaient à Orizava.

Les vivres commencèrent à manquer, et pour comble de malheur, un corps d'observation vint se

placer sur cette montagne, et appuyé par l'armée de Zaragossa qui s'avançait, menaçait de bombarder la ville. La position était des plus critiques ; mais un soir, par un temps sombre et nuageux, un capitaine promu de la veille, M. Dietrie et l'un de ses collègues, M. Leclère, se dévouant avec leurs compagnies, la 2me et la 3me du 1er bataillon du 99me de ligne, vinrent demander au général de Lorencez la permission d'essayer de déloger l'importun.

Le genéral en chef, comme ces officiers de fortune, eut confiance en la bonne étoile de la France, et quelques heures après, cent quarante soldats se traînaient sur le ventre et rampaient silencieusement sur le bord de l'abîme.

Puis soudain, Dietrie s'improvise maréchal de France.

— A moi les zouaves ! crie-t-il ; à moi les chasseurs ! à moi la légion ! Les chasseurs au centre ! les zouaves à gauche ! les fusiliers marins à droite ! A la bayonnette, mes enfants !

Les deux compagnies se précipitent sur l'ennemi qui dormait sur les deux oreilles, et mettent vingt minutes à culbuter quatre mille hommes. Ivres de terreur ils allaient se briser la tête dans le gouffre ouvert sous leurs pieds, croyant que toute l'armée Française était à leurs trousses. Ce fait d'armes inouï rendit la sécurité à la ville, tua trois cents hommes, un général, trois colonels et deux lieutenants-colonels à l'ennemi, lui fit perdre trois

obusiers de montagne, un drapeau, trois fanions et deux cents prisonniers, valut à son auteur le grade mérité de commandant, ainsi que la rosette d'officier de la légion d'honneur, et augmenta la liste des traits d'héroïsme dont l'histoire de cette expédition est parsemée.

Rentré en France quelque temps après, la fortune a depuis prodigué ses sourires les plus roses à M. Diétrie, et dernièrement le héros du Borrego prenait part à la brillante expédition algérienne de l'Oued-Guir, en qualité de colonel de zouaves.

Le 30 septembre, après un repos de vingt-deux jours, je me remettais sur la sellette de la diligence de Mexico, et bientôt au pied des Cumbres nous escaladions la terre tempérée.

A part les magnifiques paysages de ces montagnes, la route de Puebla et de Mexico offre peu de curiosités. Bordé presque des deux côtés par de longues files de cactus, de poivriers et d'aloës, le chemin ne traverse que des villages insignifiants tels que Tecamalucan, où le chef de bataillon du 99e de ligne, M. Lefèvre, à la tête de quatre cents hommes enleva 1,000 prisonniers et deux drapeaux à l'ennemi, Aculcingo, Puente-Colorado, la Canada, vaste plaine où l'armée française campa pendant quelque temps, Palmar avec son unique rue toute bordée de palissades, en cactus hauts de quinze pieds et taillés en cierge pascal, Tecamachalco, Chalchicomula, Acacingo, et enfin Amozoc, célèbre par la fabrication de ses magnifiques éperons.

En voilà au moins des noms harmonieux ! et à les entendre prononcer par mes camarades de route, six gros Anglais qui, si j'en crois la longue discussion métallurgique qu'ils eurent ensemble, devaient appartenir à quelque riche compagnie minière, je m'endormis profondément, rêvant aux convolvulus bleus et aux petites sensitives blanches que j'avais entrevues poindre curieusement entre les haies de la route, et pensant à cette naïve croyance des Indiens de l'Hymalaya, qui se figuraient que l'açoka — la sensitive — ne fleurissait que lorsqu'elle était touchée par le pied ou par le visage d'une jeune vierge .

La diligence n'arrive que vers minuit à Puebla.

Là, on accorde quatre heures de repos au voyageur exténué, puis la lourde machine se remet à rouler de plus belle, ne donnant pas même le temps à sa victime d'examiner les traces du long siége que la ville eut à subir, au commencement de l'expédition.

Pendant la matinée, on passe non loin des deux célèbres montagnes, le Popocatepetl et la Dame-Blanche ; puis on laisse derrière soi, les bourgs du Rio Prieto, de Tesmelucan, et de San Martin pour aller dîner à l'excellente posada du Rio Frio, lieu célèbre sur une route célèbre par les brigandages et les crimes qui s'y commettent tous les jours.

C'est à cette hôtellerie, au fond du ravin de Juanes, que la mission belge, sous les ordres du général Foury, fut attaquée le 4 mars 1866, par une bande d'assassins. Dans ce lâche guet-à-pens M. le baron

d'Huart, officier d'artillerie et aide-de-camp de S. A. R. le comte de Flandres, fut tué raide par une balle qui vint le frapper au milieu du front.

Revenus de cette surprise, le général Foury et le major Haltueis, — celui-ci blessé, — dégaînèrent et sautèrent en bas de la diligence ; mais devant ces deux hommes de cœur, les vingt bandits tournèrent les talons et s'enfuirent.

Quant à moi, je n'eus pas même la bonne fortune de m'entendre dire par quelqu'un :

Les brigands t'ont-ils arrêté
Sur le chemin tant redouté
De Terracine ?
Les as-tu vus dans les roseaux
Où le buffle aux larges naseaux
Dort et rumine ?

Hélas ! hélas ! tu n'as rien vu !
Oh !—comme on dit—temps dépourvu
De poésie !
Ces grands chemins sûrs nuit et jour
Sont ennuyeux comme un amour
Sans jalousie !

Les brigands se reposaient : c'était un samedi — le samedi étant consacré à la Sainte Vierge, le Mexicain ne vole pas ce jour là — et pour toute émotion, je n'eus que les frissons que font éprouver la température élevée des montagnes du Rio Frio, et la vue de leurs grands sapins verts, beaux arbres — dignes d'appartenir

à une forêt du Canada ou de la Norvége, — qui auraient pu faire répéter à Byron ses deux vers favoris :

> Quand je vois aux sapins cet air de cimetière,
> Cela ressemble à mes amis.

Une chose qui frappe l'étranger, c'est la multitude de croix plantées de côté et d'autre sur les bords du chemin ; elles sont entourées de petites roches. L'usage du pays veut qu'on en place une ainsi partout où quelqu'un a été exécuté ou assassiné. Le passant fait un acte de pieuse dévotion s'il y jete une pierre en murmurant un *De profundis*.

Tous les chemins du Mexique sont ornés de ces curieux échantillons de la sûreté publique.

On pille ici, on vole là, on tue partout, et si quelqu'un demeure étonné de tous ces crimes et de toutes ces horreurs, c'est bien certainement le pauvre voyageur qui passe d'une ville à l'autre sans se voir arrêté au moins deux ou trois fois. Pendant mon séjour au pays, ces petites émotions n'arrivaient plus aussi souvent, car l'empereur faisait protéger les voies publiques par de nombreuses brigades de gendarmerie.

En passant par San Martin, j'avais acheté à un marchand de bric-à-brac un roman de Gustave Aymard — l'*Eclaireur* — et j'étais à le feuilleter pendant que la voiture descendait à fond de train les pentes rapides de Buenavista, lorsque mes yeux distraits tombèrent sur Mexico, qui, comme une

paresseuse créole, se préparait à s'endormir dans l'alcôve à demi-fermée par le rideau de saules que lui forment ses trois lagunes.

Champlain, qui se connaissait en site de ville — à preuve c'est qu'il a fondé Québec — écrivait, il y a deux cent soixante-quinze ans :

— " Tous les contentements que j'avais eus à la vue des choses si agréables de la route, n'étaient que peu de chose au regard de celui que je reçus lorsque je vis cette belle ville de Mechique, que je ne croyais pas si superbement bâtie de beaux temples, pallais et belles maisons. " —

Je fus pour le moins aussi agréablement frappé que Samuel de Champlain, et pendant que nous franchissions les fortifications provisoires qui ferment l'entrée de la ville et sa garita, je n'eus que le temps de lire ces deux phrases de Gustave Aymard, sur lesquelles j'étais tombé par un curieux hasard :

— L'étranger qui arrive à Mexico au coucher du soleil, par la chaussée de l'Est, une des quatre grandes voies qui conduisent à la cité Aztèque, et qui seule aujourd'hui reste isolée au milieu des eaux du lac de Tezcuco sur lequel elle est construite, éprouve, à la vue de cette ville, une émotion étrange dont il ne peut se rendre compte. L'architecture des édifices, les maisons peintes de couleurs claires, les coupoles sans nombre des églises et des couvents qui couvrent, pour ainsi dire, la capitale tout entière de leurs vastes parasols jaunes, bleus ou rouges, dorés par les derniers

rayons du soleil à son déclin ; la brise tiède et parfumée du soir, qui arrive comme en se jouant à travers les branches touffues des arbres, tout concourt à donner à Mexico un air tout à fait mauresque qui étonne et séduit à la fois. " —

Cette description de l'ancienne capitale de Maximilien ne manque pas de vérité, et ma curiosité était excitée au plus haut point par ce début de l'émouvant feuilletoniste, lorsque nos mules, toutes frémissantes d'impatience, entrèrent au galop dans la vaste cour de l'hôtel Iturbide.

Les claquements formidables du fouet satisfait de notre cocher nous annoncèrent que nous étions arrivés sains et saufs dans cette ville de fée, que notre naïve imagination de moutard nous représentait toute bâtie d'or, avec des pavés de saphirs et d'émeraudes.

V.

LES RUINES D'UN PASSÉ.

Le numéro 59.—Pourquoi trois lits ?—Où mène une cuisse de poulet.—Les Toltèques et les Aztèques.—Noë au Mexique. —La femme serpent.—Théotl.—La croix et le baptême.— La pierre du sacrifice.—La légende de l'homme blanc.— Une fête à l'âme du monde.—De hauts barons cannibales. —Nouvelle édition des lois de Dracon.—Les médecins d'Europe d'après un chroniqueur.—Deux fragments de poésie mexicaine.—Une feuille de nos forêts.—Autrefois, aujourd'hui.—Un tremblement de terre.—Mes camarades de chambrée.—Lamennais et nos ombres.—Minuit !

Rien n'égale la sensation de bien-être que l'on éprouve lorsque l'on quitte une diligence mexicaine, pour mettre le pied dans une chambre bien proprette, où l'on peut secouer la poussière de la route dans un

grand bassin d'eau fraîche, étirer ses membres engourdis, chausser une paire de bonnes pantouffles et fermer l'œil à volonté.

C'était la réflexion que je me faisais, en poussant derrière moi la porte vitrée du numéro 59, jolie chambrette de l'*Hôtel Iturbide*.

Trois lits bien blancs, deux causeuses en velours cramoisi, un buffet et un secrétaire s'y trouvaient.

A la vue de toutes ces bonnes choses, les fatigues de la route, la causerie assommante de mes compagnons de voyage, les sauts fantastiques de la voiture s'envolèrent comme par enchantement, pour ne me laisser croire qu'au légitime repos si laborieusement gagné, et, pour ne pas être dérangé, je sonnai le garçon et lui dis de monter mon souper du restaurant.

Pendant son absence, une chose m'intrigua :

— Pourquoi trois lits dans ma chambre, au lieu d'un ?

Cet excès de luxe m'effrayait, et je me représentais déjà mes camarades de chambrée, fumant comme des volcans, buvant comme des cachalots et causant comme une vieille femme qui s'amuse avec son perroquet. Quatre ou cinq pipes culottées à la façon des lèvres d'une Abyssinienne, gisaient à côté de deux verres vides de punch, et restaient là comme témoins muets de la justesse de mes prévisions.

Néanmoins, une chose me rassurait à demi.

Si je pouvais me fier aux excellents ouvrages sur l'histoire ancienne du pays, que je voyais éparpillés

sur *notre* secrétaire, mes deux futurs amis ne devaient pas avoir peur de l'étude.

Il était déjà huit heures du soir, et tout en grignottant une cuisse de poulet froid, je me mis à feuilleter un des neuf in-folios de l'œuvre rare et fort recherchée par les bibliophiles, que Lord Kingsborough a écrite sur "*Les antiquités du Mexique,*" publication princière dans laquelle le noble pair d'Angleterre a englouti toute son immense fortune.

A mesure que les planches magnifiques où sont venus se décalquer les débris de ce que furent jadis les cités populeuses de Cholula, de Ténochtitlan, de Mitla, de Palenqué, de Tlascala, etc., s'échappaient de mes doigts distraits, pour faire place à d'autres monuments et à d'autres ruines, le passé, grand et mystérieux, du sol que je foulais maintenant, secouait la poussière des siècles qui s'était affaissée sur lui, et ramenant sur son frileux squelette les lambeaux de son suaire, se dressait devant moi comme le spectre d'Hamlet, ou mieux encore — puisque j'étais à souper — comme la statue du commandeur.

Petit à petit les inquiétantes préoccupations que m'avaient données les trois lits de mon nouvel intérieur, disparurent derrière un des tronçons de colonne, sur lequel s'appuyait le coude rongé de l'apparition.

Le tibia de mon gallinacée tomba dans mon assiette sans que je m'en aperçusse, et, le front appuyé sur mes deux mains, je me mis à faire ce que Volney faisait

sur les ruines de Palmyre : j'essayai de reconstruire pour un instant tout ce passé ténébreux qui était descendu dans l'oubli, en emportant avec lui jusqu'aux traditions les plus simples des peuples qui l'avaient illustré.

Alors les questions les plus extraordinaires tourbillonnèrent dans ma pensée.

Comment expliquer cette migration mystérieuse des Toltèques qui arriva au Mexique vers le septième siècle, fit disparaître devant elle toutes les tribus qui l'habitent, comme les moissons de l'Orient disparaissent devant les courses périodiques des terribles sauterelles du désert, et apporta avec elle des sciences et des arts inconnus jusque-là dans les riches montagnes de l'Anahuac — nom sous lequel était désigné l'empire aztèque — l'architecture, la mécanique, l'agriculture et presque la civilisation ?

Pourquoi, lorsqu'on s'est habitué à admirer les mœurs douces et polies de cette nation, la voit-on disparaître avec tant de mystère, après quatre siècles de domination, sans presque laisser de trace derrière elle ?

A quelle origine faire remonter ces fières tribus de Chichimèques, d'Alcohuas et d'Aztèques, (1) qui sor-

(1) Le premier volume des *Archives de la commission scientifique du Mexique*, qui m'a été transmis par la bienveillante entremise du général Doutrelaine, contient un article signé par le baron Gros, dans lequel il prouve l'impropriété du mot Aztèque, appliqué par la plupart des historiens aux tribus de l'Anahuac.

tent tout à coup des vastes et mornes solitudes du nord, s'installent avec leurs habitudes rudes et austères, avec leurs traditions semblables à celles du peuple de Dieu, sur les foyers encore fumants de la race toltèque et y fondent un puissant empire ?

Lorsque le savant veut percer les mystères de ce passé perdu, il ne se trouve plus en face que des plus singulières hypothèses, des conclusions les plus contradictoires.

En vain croit-il mettre le doigt sur la solution du problême proposé, en retrouvant tout entière, dès ses premières investigations, la tradition primitive du déluge tel que le rapporte Moïse, avec Tezpi — le Noé mexicain — sauvant sa femme et ses enfants dans une grande barque remplie d'animaux et de graines de toutes sortes, puis lâchant, au bout de quelques jours de navigation, un vautour qui oublie sa mission sur les cadavres des géants noyés, et ne quittant son arche que lorsque le colibri, plus fidèle à son message d'amour, est venu lui rapporter un peu de verdure.

En vain reconnaît-il son ancêtre Eve cachée sous les traits charmants de la femme serpent, la déesse Cihuacohuatl, qualifiée dans les rites sacrés de la religion aztèque du titre de " notre Dame et notre Mère ; la première déesse qui ait mis au monde un enfant ; qui ait légué aux femmes les douleurs de l'enfantement comme un tribut de la mort, et par qui le mal est entré dans le monde."

En vain se découvre-t-il devant la sereine majesté du Dieu mexicain Theotl — presque le *Théos* des Grecs — ce Dieu que le grand-prêtre appelait dans ses prières : "le dieu qui donne la vie, présent partout, qui connaît toutes les pensées et dispense tous les biens ; sans lui l'homme n'est rien ; dieu invisible, incorporel, seul Dieu d'une perfection parfaite et d'une égale pureté ; sous ses ailes, l'homme trouve un sûr abri et le repos."

En vain s'étonne-t-il de voir mêlé à toutes ces légendes de l'ancien Testament, le saint emblême de notre Foi, la Croix sculptée en bas-relief sur les murs des temples de Palenqué. (1)

En vain retrouve-t-il, lors de la conquête, une de nos plus pures croyances, le Baptême, ne s'administrant, parmi les peuplades de ces lointaines contrées, qu'après une touchante invocation à la déesse Cihuacohuatl "pour que le péché introduit parmi nous dès le commencement du monde, ne s'attache pas à cet enfant, mais que lavé, au contraire, par ces eaux, le nouveau-né puisse vivre et recevoir une nouvelle naissance !"

Toutes ces pieuses traditions, tous ces saints souvenirs d'une foi plus pure, viennent se heurter,

(1) M. le docteur Douglass, de la Canardière—près Québec,—possède dans son riche musée d'antiquités scophtes et égyptiennes, de fort bonnes décalques en carton-pierre des bas-reliefs de Palenqué. Beaucoup d'archéologues se sont complus à trouver plusieurs liens d'affinité entre ces débris de l'ancienne civilisation yucatèque et ce qui nous reste des monuments de la Haute Egypte. M. Douglass est d'une opinion contraire.

se briser et disparaître devant les rites affreux d'une abominable idolâtrie, qui se pratiquait par un million de prêtres dans les quarante mille temples de l'empire mexicain.

Alors ces pages poétiques qu'on dirait détachées de la Bible, ce Dieu d'une perfection si rapprochée de celle qui est décrite par Saint Jean dans une de ses plus belles pages, cette sainte institution du baptême, cette croix plantée sur une région inconnue par les mains basanées de quelques modestes apôtres du Christ, s'effacent devant les yeux terrifiés du penseur, qui n'entend plus que les cris sinistres des victimes humaines, que l'on offre de tous côtés à des dieux de pierre, et qui essaie rapidement de chasser tout cet horrible cauchemar de poitrines ouvertes, de cœurs sanglants et de mains pontificales fouillant ces chairs toutes palpitantes, pour en faire suinter le sang goutte à goutte sur la formidable pierre des sacrifices.

J'ai vu cette pierre dans la collection d'antiquités mexicaines conservée au musée de Mexico. Lors de la dédicace du grand temple de Huitzilopochtli en 1486, soixante-dix mille captifs y furent immolés. D'après un chroniqueur, ils étaient rangés par file, et leur procession occupait près de deux milles d'étendue. Un voyageur qui a parcouru le Mexique en 1854, M. Just Girard, dit que le chiffre des victimes annuellement immolées dans ces contrées était vraiment incroyable. A peine trouve-t-on un historien

qui l'évalue à plus de vingt mille, et plusieurs portent ce nombre à cinquante mille.

J'ai apporté avec moi les fragments d'une idole de Huitzilopochtli trouvés au fond d'un *téocali* indien — tombeau — au milieu des ruines d'une ancienne ville aztèque, découverte à quelques kilomètres d'Acatlan, état d'Oajaca, par deux officiers de la colonne dont faisait partie mon bataillon. Ces fragments, ainsi que quelques débris de poteries zapotèques sont aujourd'hui dans le musée de l'Université Laval.

Comme à côté des plus beaux feuillets des annales d'Athénes, de Carthage, de Jérusalem, ou de Rome, l'historien ou le chroniqueur, en voulant pénétrer trop avant dans les brouillards qui enveloppent le passé du Mexique, trouve toujours le beau appuyé sur l'horrible, l'idéal accouplé au réalisme le plus hideux et le plus repoussant.

Regardez-le compulser les volumineuses relations des premiers missionnaires espagnols.

Le voilà qui s'arrête avec bonheur sur la figure douce et paisible du dieu de l'air, de Quetzalcoatl, — l'homme blanc — qui, défendant tout sacrifice sanglant, ne voulait offrir à la divinité que les prémices des fleurs et des moissons, se bouchait les oreilles quand on lui parlait de la guerre, occupait ses loisirs à règler le calendrier mexicain, ordonnait les jeûnes et les prières, exhortait les hommes à la concorde. Il disparut soudainement, lorsqu'il crut sa mission de paix accomplie pour aller du côté où "le soleil se lève."

Déjà le penseur commence à se croire au milieu d'une terre promise. Tout lui sourit ; ce ciel pur, cette atmosphère embaumée de senteurs balsamiques, cette religion presque hébraïque ; mais hélas ! il va bientôt voir son beau rêve s'évanouir.

Voici les Aztèques qui arrivent avec leurs fêtes de sang, et, pour en donner une faible idée au lecteur curieux, je lui cite textuellement un passage de l'ouvrage de M. Girard, dans lequel il décrit les solennités qui accompagnaient la fête de l'*Ame du monde :*

— " Ce Dieu était représenté sous les traits d'un beau jeune homme. Une année avant sa fête — l'année mexicaine se composait de dix-huit mois — on choisissait pour remplir le rôle de cette divinité un captif d'une beauté parfaite. Les prêtres lui apprenaient à jouer son rôle avec la grâce et la dignité convenables. On le couvrait de vêtements magnifiques ; on lui prodiguait l'encens et les fleurs dont les Aztèques n'étaient pas moins amateurs que les Mexicains d'aujourd'hui. Lorsqu'il sortait, il était accompagné d'une multitude de serviteurs, et s'il s'arrêtait dans les rues, la foule se prosternait devant lui, pour lui rendre hommage comme au représentant de la bonne divinité. Quatre jeunes et belles filles, portant les noms des principales déesses, étaient choisies pour être ses épouses. Ses jours s'écoulaient dans la mollesse, dans les festins que lui offraient les principaux nobles, empressés à lui rendre les honneurs dus à un dieu.

Mais le jour fatal arrivait ; le terme de ses courtes splendeurs était proche. On le dépouillait de ses

riches vêtements ; il disait adieu à ses belles épouses ; une des barques royales le transportait au-delà du lac dans un temple construit sur ses bords à quatre kilomètres environ de la ville. Tous les habitants de la capitale accouraient alors pour assister au dénouement de la tragédie. A mesure que la procession gravissait les flancs de la pyramide, le pauvre captif déchirait ses guirlandes de fleurs, et brisait les instruments de musique qui avaient charmé les heures de sa trompeuse félicité. Six prêtres l'attendaient au haut de l'édifice. Ils saisissaient la victime et l'étendaient sur la pierre du sacrifice, bloc de jaspe, convexe dans sa partie supérieure. Cinq prêtres tenaient la tête et les membres du patient, tandis que le sixième, couvert d'un manteau rouge, emblême de son sanglant ministère, ouvrait la poitrine de la victime avec un couteau aigu d'*istely* — obsidienne — substance volcanique presque aussi dure que l'acier, et plongeant la main dans la plaie, il en retirait le cœur palpitant, le présentait au soleil, objet d'adoration dans tout l'Anahuac, et le jetait aux pieds de la divinité à qui le temple était consacré. La triste histoire du prisonnier était offerte en exemple, par les prêtres, comme le type de la destinée humaine, brillante à son début, mais trop souvent terminée dans la douleur et l'infortune. " —

Encore, si le drame sanglant se terminait sur l'horrible pierre, on pourrait lui donner peut-être pour excuse les rites inflexibles d'un culte diabolique ; mais le cœur se soulève à le dire, le soir, ces pauvres membres tout déchirés étaient apprêtés de la manière la

plus délicate possible, et servis sur des tables fastueuses, toutes chargées de poteries chatoyantes, encombrées de breuvages délicieux et entourées de l'élite de la noblesse du royaume, de cette noblesse qui avait reçu une éducation rafinée dans les solitudes du temple. (1)

Puis, au sortir de ces orgies et de ces dîners d'apparat, tous ces graves magistrats, ces illustres sénateurs gorgés de chair humaine, allaient au tribunal punir de mort le meurtre, faire lapider les adultères, rendre esclaves les voleurs, condamner à la peine capitale l'homme qui reculait les bornes de la propriété de son voisin, qui altérait les mesures établies ou qui ne pouvait pas rendre compte des biens de son pupille. Les généraux et les guerriers s'enfermaient dans leurs casernes pour étudier leur tactique, s'y préparant à conquérir bravement un des trois ordres de chevalerie (2) institués par leurs empereurs, ou allaient visiter dans les hôpitaux leurs camarades ou leurs soldats blessés, traités aux frais de l'Etat par des médecins spéciaux, "beaucoup plus honnêtes que ceux de l'Europe — dit naïvement un chroniqueur espagnol, Torquemada, — car ils ne retardent jamais la guérison pour augmenter les honoraires." Les femmes, la lévre

(1) Les jeunes gens appartenant aux familles qui s'étaient illustrées à la guerre, étaient élevés par les prêtres qui leur donnaient une éducation à part. Quant aux guerriers qui se distinguaient le plus, à l'ennemi, ils recevaient en récompense des territoires à titre de fiefs.

(2) D'après M. Girard, le dernier des Moctézuma avait institué trois ordres militaires : celui des princes, des aigles et des tigres. Les Seigneurs décorés de l'un de ces ordres en portaient à la guerre les insignes sur leurs armures.

encore toute vermeille du sang de la victime, oubliaient l'horrible festin pour se livrer au merveilleux travail des mosaïques en plumes d'oiseaux, et les enfants, encore barbouillés de sauces et de bonbons, allaient, en rechignant, apprendre par cœur quelques-unes des poésies du roi malheureux, Nazahualcoyolt, dont les poèmes se ressentent un peu de cette grandeur sauvage qui règne dans les chants d'Ossian ou sur les *Hellas* scandinaves, tempérées, jusqu'à un certain point, par la verve épicurienne d'Horace.

Puisque le mot poésie est venu se glisser si à propos sous ma plume, qu'on me permette de citer ici deux fragments des œuvres du royal poète.

La philosophie légère et pétillante de l'un, et la grave mélancolie du second, contribueront peut-être à nous faire oublier toute cette odeur de chairs rôties et de sang torréfié :

— "Bannis les soucis, s'écrie le barde mexicain ; si le plaisir a des bornes, la plus triste vie aura aussi une fin. Tresse donc ta guirlande de fleurs et chante les louanges du Dieu tout-puissant : la gloire de ce monde se fane vite. Réjouis-toi dans la verte fraîcheur de ton printemps : le souvenir de ces jours t'arrachera d'inutiles soupirs. Lorsque le sceptre passera dans d'autres mains, on verra tes serviteurs errer, désolés dans les cours de ton palais. Toute la pompe de tes victoires et de tes triomphes ne vivra plus que dans leurs souvenirs . . . . Le bien que tu as fait sera toujours un titre d'honneur. Les grandeurs de cette vie, ses

gloires et ses richesses ne te sont que prêtées ; sa substance est une ombre illusoire, et les choses d'aujourd'hui changeront demain. Cueille donc les plus belles fleurs de ton jardin pour en couronner ton front, et saisis les joies du présent avant qu'elles ne périssent. " —

Le second fragment roule sur les vanités des choses de ce monde. On y reconnaît la touche grave, rêveuse et mélancolique qui caractérise presque toutes les poésies et les ballades des peuplades du Nord :

— " Toutes les choses de ce monde ont un terme rapide. Au milieu de leurs splendeurs, la vie les abandonne ; elles tombent en poussière. Ce vaste univers n'est qu'un sépulcre où tout ce qui s'agite à la surface sera bientôt enseveli. Les rivières, les torrents, les ruisseaux se précipitent vers leur destinée commune. Aucun ne remonte à sa source fortunée ; tous courent se perdre dans le sein profond de l'Océan. Ce qui était hier n'est plus aujourd'hui. Ce qui est aujourd'hui ne sera plus demain. Les cimetières sont pleins de la vile poussière de corps autrefois animés par des âmes vivantes, qui occupaient des trônes, présidaient des conseils, dirigeaient des armées, subjuguaient des provinces, se faisaient adorer comme des dieux enflés par les chimères du luxe, de la puissance, de l'empire.

Si je vous demandais où sont les os du puissant Achalchicihtlanextzin, premier chef des anciens Toltèques, et ceux de Necaxetmitl, le pieux adorateur des

dieux ; si je vous demandais où est la beauté incomparable de la glorieuse impératrice Xiuhtzal . . . . Toutes ces gloires se sont éteintes comme la terrible flamme du cratère du Popocatepetl, sans laisser d'autres traces de leur existence qu'une page dans les chroniques ; comme les bouquets de fleurs qui passent de mains en mains, qui se fanent et qui finissent par disparaître du monde."

— " Les grands, les sages, les vaillants, les beaux hélas ! où sont-ils ? Ils sont mêlés à la terre. Le même sort nous attend, et ceux qui viendront après nous. " —

Ne dirait-on pas une lamentation tombée des lèvres de Jérémie pleurant et priant sur la cendre, au lieu d'un chant composé peut-être au sortir d'une de ces sinistres orgies, qui laissent bien loin derrière elles tout ce que le sensualisme et le cynisme romains ont pu inventer ? (1)

(1) Je retrouve une curieuse analogie d'idées entre les derniers vers de Nazahualcoyolt et le passage suivant du poème latin de dom Giacomo Bendetti intitulé : " Cur mundus militat sub vana gloria ? " Ce poème a été écrit en 1300 par ce moine qui—c'est un auteur protestant du " Macmillan's Magazine" qui l'avoue—a été sauvé de l'oubli par la création du " Stabat mater " cette hymne immortelle de la douleur, que la chrétienté répète depuis cinq cents ans, les larmes aux yeux.

— Qui dira, écrit le pieux franciscain, où est Salomon, avec toute sa gloire ; et Samson, qui fuyait l'ennemi ; et le bel Absalon, avec ses longs cheveux et ses vêtements magnifiques ? Qu'est devenu César, qui était un grand général, et l'homme opulent qui se délectait dans les festins ? Où trouverez-vous Tullius Cicéron à la langue dorée, et Aristoteles, unique par l'intelligence ? N'appelez pas vôtres les choses de ce monde,

Pourtant, il ne faut pas trop se hâter de venir poser un stigmate sur le front de cette civilisation, d'après les simples données que la science moderne a su découvrir jusqu'à présent.

Son dernier mot n'a pas été dit.

Les travaux de la commission scientifique du Mexique, fondée par Napoléon III sur les mêmes bases que le fameux Institut d'Egypte, n'ont pas été tous publiés, (1) et je serais étonné de voir se confirmer

---

car le monde vous enlèvera bientôt ce qu'il vous a donné ! Elevez votre cœur vers Dieu ; laissez-le reposer dans l'éther. Heureux celui qui méprise le monde et qui le hait. "

Etrange communion de mysticisme et de soif de l'éternité entre cet empereur d'un royaume caché derrière l'immensité des mers, et l'humble religieux du couvent de la ville étrusque de Todi.

(1) Son président, M. le colonel du génie Doutrelaine, a travaillé sans relâche à atteindre le but que se proposait la Société, en recueillant toutes les informations possibles et quelques jours avant mon départ pour le Canada, j'avais le plaisir de recevoir de lui la missive suivante, beaucoup trop flatteuse pour mes humbles notes de voyage.—Promu depuis au grade de général de division, le général Louis Toussaint Simon Doutrelaine s'est vu dans la triste nécessité de présider la commission chargée de la délimitation des frontières franco-allemandes. Sa lettre contient des détails assez piquants sur la commission de Mexico :

" *Commission scientifique, littéraire et artistique du Mexique.*

" MEXICO, CE 22 JUIN 1865.

" Mon cher Capitaine,

" J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier, et dans laquelle vous avez bien voulu m'offrir pour la commission scientifique de Mexi , un exemplaire du livre que vous comptez publier à la suite de vos explorations en Amérique.

le jugement défavorable de l'histoire — malheureusement trop vrai jusqu'à présent — contre une nation qui aimait les sciences, les arts, la peinture, la musique, les fleurs et la poésie.

Qui sait ? Peut-être ces travaux ajouteront-ils une nouvelle page à l'histoire du Canada ; car on prétend avoir trouvé au fond du Yucatan, une tribu entière d'Algonquins.

Quelle mystérieuse et sombre bourrasque d'automne aurait pu arracher et emporter sur ses ailes, si loin des bords du Saint-Laurent, cette feuille morte de nos

---

" Je ne puis qu'accepter avec reconnaissance votre offre obligeante, et vous en remercier à l'avance au nom de la commission. —

" Toutefois, si vous me permettiez de disposer de cet exemplaire, j'en ferais un meilleur usage, je crois, en l'adressant à notre ministre de l'instruction publique, président de la commission du Mexique à Paris. Cette commission, composée d'hommes plus savants, plus curieux et plus laborieux que la généralité des membres de la commission scientifique de Mexico, appréciera mieux votre travail.—Je crois en outre que ce travail serait mieux placé dans la bibliothèque de la Société mexicaine de géographie et de statistique que dans celle de la commission scientifique, où je n'ai jamais vu un seul de ses membres consulter un seul livre .....

" J'espère que votre santé n'aura pas à souffrir du long trajet que vous avez à faire pour regagner le Canada, et je vous souhaite de tout mon cœur un bon voyage et un heureux retour dans vos foyers.

" Recevez, je vous prie, mon cher capitaine, la nouvelle assurance de mes meilleurs sentiments.

" Le Colonel du Génie,

" DOUTRELAINE.

" Monsieur
" Faucher de St. Maurice, capitaine,
" Hôtel Iturbide. "

forêts ? Aujourd'hui sera-t-il assez fort pour expliquer cette difficile énigme que lui pose autrefois ?

Autrefois, aujourd'hui ! Le chantre des *Contemplations,* ce puits béant où "ceux qui se penchent retrouvent leur propre image dans cette eau profonde et triste, qui s'est lentement amassé là, au fond d'une âme," avait bien raison de s'écrier, dans un de ces moments où "la vie filtre goutte à goutte à travers les événements et les souffrances du cœur : "

Un abîme vous sépare, le tombeau !

Paul Féval écrivait qu'une moitié de la vie se passait à désirer et l'autre moitié à regretter.

Ceci est très-vrai, mais un autre philosophe plus grand que lui — l'expérience — a buriné sur toutes choses que la vie ne se composait que du souvenir et de l'imprévu.

J'aime mieux cette définition, malgré toute la poésie que peut avoir celle du romancier.

Depuis fort longtemps j'avais oublié et mon souper, et mon assiette, et ma cuisse de poulet, pour prêter une oreille attentive à ce merveilleux et terrible conte de Perrault, que me murmurait la voix du passé.

Les fatigues du voyage avaient disparu devant le récit fantastique de l'apparition, et quand elle regagna tristement les ruines poudreuses où elle devait se rendormir, j'écoutais encore l'écho de ce timbre sarcastique et cassé, qui répétait sans cesse, en s'affaiblissant de plus en plus :

— Qu'est-ce donc que le passé, si ce n'est les ruines du présent ? Qu'est-ce donc que le présent, si ce n'est les ruines de l'avenir ? —

Tout ne doit que surgir, flotter et disparaître,
Jusqu'à ce que la nuit ferme, à son tour, ses yeux ,
Car, un jour il faudra que l'étoile aussi tombe.
L'étoile voit neiger les âmes dans la tombe :
L'âme verra neiger les astres dans les cieux.

J'étais tout absorbé sous la pression de ces douloureuses pensées, lorsque, tout à coup, je fus tiré de ma profonde rêverie par un long roulement semblable à celui d'un tonnerre lointain. Puis les murs, les trois lits, les causeuses, le buffet et le secrétaire se mirent à danser, à qui mieux mieux, une danse macabre, qui me fait dresser les cheveux sur la tête rien que d'y penser.

C'était l'imprévu qui se présentait sous la forme du fameux tremblement de terre du 2 octobre 1864, dont la durée fut d'une minute et trois secondes, — le temps de ruiner une partie de Puebla et de détruire un grand nombre de villages — et comme j'étais en train de chercher le bouton de la porte pour m'esquiver, mes deux compagnons de chambre m'arrivèrent comme deux boulets rayés dans les jambes, et s'installèrent tout essoufflés sur leurs lits respectifs.

Je les laissai reprendre haleine avant de faire plus ample connaissance, et quand ils m'eurent expliqué tout à leur aise les horribles dégâts qui venaient de se

faire, l'un d'eux, M. de Massey-Evans, (1) s'approchant de la table, où étaient déposées les vieilles pipes qui m'avaient effrayé en entrant, jeta par hasard les yeux sur le poème du roi indien, encore ouvert à l'endroit où se trouvait le dernier fragment que j'ai cité plus haut, et devinant peut-être quelles avaient été mes dernières pensées, prit silencieusement sur un des rayons de la petite bibliothèque un ouvrage de Lamennais, le feuilleta pendant quelques instants, et m'indiqua du doigt l'incontestable vérité suivante :

— Il y a six mille ans que les hommes passent, comme des ombres, devant l'homme ! —

Profonde pensée que l'on retrouve partout, sur les débris des empires, comme sur les débris du cœur, sur les ruines du passé comme sur la poussière sous laquelle va s'ensevelir le moment présent !

Tout n'est donc qu'illusion, fumée diaphane, ombre vaine ici-bas ?

La mère meurt pour faire vivre l'enfant ; l'enfant grandit et attend patiemment le moment de mourir en s'habituant à voir mourir les autres. Les fleurs se fanent, les pierres des tombeaux s'égrènent, les

(1) James Loather de Massey-Evans, cousin du célèbre général criméen de Lacy Evans, fit avec distinction les campagnes de l'Inde et du Punjaub en qualité de capitaine au 47e de ligne. Il s'est retiré du service en emportant avec lui l'estime de ses chefs et du regretté Sir Colin Campbell — Lord Clyde — en particulier. Il s'occupe aujourd'hui d'architecture à Mexico, où il exerce une hospitalité, toute de cœur, envers les compatriotes qui vont le visiter.

Mon autre compagnon était M. John Corriston, ingénieur de l'empire.

sanctuaires deviennent des casernes, les palais des auberges, et l'homme s'en va d'ici-bas, sans même pouvoir se dire que le suaire qui l'enveloppe va lui rester.

Tous tombent ; l'un au bout d'une course insensée,
L'autre à son premier pas ; l'homme sur sa pensée,
La mère sur son nid ;
Et le porteur de sceptre et le joueur de flûte
S'en vont ; et rien ne dure ; et le père qui lutte
Suit l'aïeul qui bénit.

Comme me le répète souvent ma spirituelle et brune voisine — spirituelle, brune et voisine, trois choses qui vont admirablement ensemble — mes idées tournaient à tout ce qu'il y a de plus bleu.

Il était tard.

Minuit allait sonner, et mes camarades, peu soucieux des tremblements de terre, s'étaient mis à ronfler paisiblement tout en me laissant le soin d'éteindre la bougie.

C'est ce que je fis au plus tôt, pour couper court au spleen qui me gagnait, et je m'enveloppai soigneusement dans mon moustiquaire, me répétant tout bas un fragment de Xavier de Maistre, bribe que ma mémoire avait sauvée, je ne sais trop comment, de ses fréquents naufrages au collége, pendant que le beffroi du *Sagrario* de la cathédrale râlait lentement comme des soupirs d'agonisant, ses douze sanglots funèbres.

— " O minuit . . . . heure terrible ! . . . je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspire

toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que si je venais à mourir, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour ! Comment ? je mourrai ! moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrais mourir ! J'ai quelque peine à le croire ; car, enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel ! On voit cela tous les jours ; on les voit passer, on s'y accoutume ; mais mourir soi-même ! mourir en personne : c'est un peu fort ! et vous, lecteurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias, apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-même."

— Personne ne songe qu'il doit mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effraierait plus que nous." —

VI.

Mexico.

Vénise et Mexico.—Des bouts d'ailes de colibris.—Un grand enfant.—A piè y a caballó.—Le type créole.—L'Alaméda et le Paséo.—La télégraphie de l'éventail.—Sur un tapis vert.—Une arène à la Néron.—Le jour des morts.—La semaine sainte.—Mosaïque politique.—L'indien Meztitos.—Le marquis de Montholon.—Le meilleur écusson.—Mon ami Delport.—La Minéria.—Une page des mille et une nuits.—Une étable de cavalerie.—La cathédrale et le Sagrario.—Le zodiaque.—Pour les collectionneurs.—Un musée sous une remise.—Ce qu'on peut avoir pour cinquante piastres.—Une idée.—Enigmes sur énigmes.—La langue Maya.—La main rouge.—La bande noire.—Eaux-fortes et culs de lampe.—L'aspic de Cléopâtre.—Des croquis de romans.—Un homme de bien.—La vie du moine.—Une dernière épave.—Un éclat de rire.—Un gendre présidentiel.—Madame de Léon.—Anecdote sur la présidence de M. Juarez.—Pauvre Charlotte !—Le calvaire.—Loin du cadavre.—Tacubaya.—Agustine de Iturbide.—Le parc de Chapultepec.—L'arbre de la nuit triste.—Notre-Dame de Guadeloupe.—Examen.—Une lettre de service.—Sur la route des grands hommes.

La plupart des voyageurs et des touristes qui ont visité Mexico n'ont pu s'empêcher de comparer cette grande paresseuse du tropique à l'éternelle fiancée de l'Adriatique, à Venise, sa sœur aînée en nonchalance.

Quant à moi, je puis assurer qu'elle ne ressemble

pas du tout à la cité des doges, et cela avec d'autant plus d'aplomb que je n'ai entrevu le dôme de Saint-Marc se dessiner, que sous les chauds reflets de mon imagination qui — l'indiscrète — regardait peut-être,

Les belles amoureuses
Glisser toutes peureuses
Vers le pont du Soupir
Attendre dans la brume
L'amour et le froid rhume
Qui font tous deux mourir.

Que voulez-vous, mon bon lecteur, nous vivons dans un temps où ceux qui n'ont rien vu font plus de bruit que les Saint-Thomas qui sont allés toucher la vérité et s'en convaincre par eux-mêmes.

Ne voit-on pas tous les jours des gens, qui passent pour hommes sensés, venir nous faire avaler les sornettes les plus impossibles ? des savants nous prouver presqu'aussi clairement que notre professeur de mathématiques nous démontrait la solution de l'effrayant problème — le pont aux ânes — que le Christ est un homme comme vous et moi ? des diplomates gantés beurre-frais, musqués à la violette et portant en brochette tous les ordres de la terre, déclamer, de leurs petites voix de roués, que Rome ne sera plus à l'avenir qu'un chef-lieu de l'Italie ?

César de sa pourpre est tombé
Dans un petit manteau d'abbé,
Sa veuve expire.

Pourquoi n'essaierai-je pas d'être aussi malin qu'eux en affirmant que Venise — sans l'avoir jamais vue — est loin de ressembler à Mexico ?

Qu'on dise ce que l'on voudra, "la pauvre vieille du Lido" ne doit pas voir voltiger ses légères et pimpantes gondoles sur des canaux aussi verts et aussi stagnants que ceux d'ici. Ses grands palais s'écrouleraient, rien qu'à essayer de dissimuler sous leurs nobles pierres, l'immense éclat de rire que leur donnerait l'aspect des vieilles masures espagnoles, bordant les rues et les impasses de la ville impériale, et, à coup sûr, Georges Sand, Byron, Alfred de Musset et tant d'autres n'y perdraient plus leur cœur "sur le chemin, sous un pavé, au fond d'un verre," car ils courraient risque de s'y asphyxier, ou tout au moins de s'y salir, ce qui ne vaudrait guère mieux pour des poëtes habitués à n'aller qu'au Almack's Hall, ou au faubourg Saint-Germain.

C'était probablement ce dont se souciait fort peu la foule de petits pieds bien mignons et de longues et coûteuses mantilles d'Espagne (1) qui effleuraient et balayaient les rues de Mexico, le lendemain matin de mon arrivée.

Ces bouts d'ailes de colibris pataugeaient sur d'horribles trottoirs — c'était plaisir à voir — en quête des dégats du tremblement de terre, se signant dévotement aussitôt qu'une pierre tombée ou un débris quelconque frappait leurs regards, pour oublier

(1) Au Mexique, mainte riche senora porte des mantilles qui valent deux ou trois mille piastres, et plus.

un peu plus loin, derrière l'éventail, leur puérile terreur sous l'œillade d'un beau cavalier en costume national, faisant résonner hautement ses incroyables éperons, et se donnant les airs dégagés de cet hidalgo de la vieille romance, qu'un lieutenant de la légion étrangère, M. Tamisey, nous chantait régulièrement tous les matins, quand nous étions en expédition dans la sierra :

A part la reine Isabelle
Qui m'a fait mettre en prison,
Je ne connais point de belle
Dont mon cœur n'ait eu raison.

Toute cette foule riante, parfumée et noyée dans un rayon de soleil d'octobre, passait sur la Plaza Mayor, oubliant insensiblement l'épouvantable danger auquel elle avait échappé, et donnant une fois de plus raison à l'inconcevable légèreté de l'homme, qui — le grand enfant — s'amuse, devant un frôlement de soie quelconque ou devant le bruissement métallique d'une pièce d'or, jusqu'à perdre le souvenir des larmes et des sanglots qu'il a versés la veille.

De tout temps, le costume national du Mexique a servi de thème à l'imagination descriptive de ceux qui se sont occupés de ce pays.

Romans, nouvelles, récits de voyage, lettres particulières, il a trouvé moyen de s'installer partout, et j'avais presque l'intention d'être original en lui fermant ma porte au nez, si un mien ami, qui a la

fantaisie d'avoir toujours des habits bien confectionnés, doublés de bonnes et grasses notes de tailleur, ne m'eût assuré que ce serait là une lacune irréparable dans ces croquis esquissés à heures perdues.

Pour satisfaire à cette fantaisie, je débute donc par la culotte, ordinairement en cuir, ouverte sur les côtés, au moyen d'aiguillettes en or ou en argent, — quelquefois de véritables doublons espagnols — et parsemée ainsi d'un système de ventilation on ne peut plus tentant et ingénieux.

Au-dessus du pantalon, vient tout naturellement le gilet, veste courte, brodée en fils métalliques précieux et bouffant légèrement sur la poitrine, de manière à laisser entrevoir une fine chemise de batiste.

Une large ceinture en soie sert de trait-d'union entre ce dernier vêtement et les *inexpressibles*.

Le tout a pour sommet un *sombrero*, immense chapeau en laine brune ou blanche de vigogne, orné d'une toquille et d'arabesques ou de fleurs or et argent ; pour base, des *botas vacqueras*, produits de cordonnerie, chamarrés de dessins décalqués par des formes en bois.

Ceci compose le costume du Mexicain à pied, en y ajoutant, bien entendu, un bipède quelconque.

A cheval, il faut lui passer de longues guêtres en poils d'ours ou de jaguar, destinées à protéger ses *calzonillas* contre la pluie et la poussière. D'épouvantables éperons, damasquinés, sortent, en faisant un tapage d'enfer, de dessous ces fourrures ; et sur le

côté gauche de la selle bat son fidèle *machete*, longue épée très-étroite, au fourreau de cuir, et portant le plus souvent, incrustée sur sa lame, la fière devise Tolédane, devenue une amère dérision au Mexique :

Non me saques sin razon,
Non me embaines sin honor !

Ne me tire pas sans raison, ne me rengaîne pas sans honneur !

De l'habit à l'homme, il y a une transition naturelle, et j'en profite.

On a beaucoup écrit et causé sur le type créole ; les uns le donnent comme un modèle de beauté parfaite, les autres le citent comme le suprême du goût et de l'élégance. Tous ces romanciers et ces feuilletonnistes ont été plus heureux que moi ; car pendant les quatorze mois que j'ai eus à ma disposition pour l'étudier, je ne lui ai rien découvert de toutes ces bonnes qualités.

Les hommes ont tous un peu des fourberies de Scapin, mélangées d'orgueil espagnol et de cupidité indienne ; le tout enjolivé d'une pointe de stylet italien.

Quant aux femmes, sans manquer à la galanterie, je puis murmurer tout bas à l'oreille de ma lectrice que bien souvent leurs merveilleuses mantilles, leurs robes en point d'Alençon, cachent un jupon blanc qui a des tendances au gris perle. Puis, je ne sais si l'on doit en accuser leurs baignoires, ou un séjour actif et prolongé dans le même linge, comme

écrirait Louis Teste, ou bien encore les rayons torrides du ciel tropical ; mais à vingt ans elles perdent la fraîcheur de leur teint, et quelques années plus tard, elles deviennent propriétaires d'un visage qui, dans nos climats du nord, poserait à merveille sur un buste de quarante ans.

Pourtant ces choses ne sont que de minces détails, comme disait notre colonel.

Elles savent si bien dissimuler leurs rides précoces derrière leurs éventails de Chine ! elles ont des cheveux si noirs et si soyeux ; puis, elles font sourire si gracieusement leurs lèvres, quand elles se rendent le matin à l'Alaméda — vaste promenade ombragée d'arbres — pour y écouter la musique des régiments ; le soir au Paseo, pour s'y faire admirer dans leurs somptueux et légers équipages, par les officiers et les piétons qui vont s'y reposer des fatigues de la journée !

Il faut voir alors le rôle important que joue l'éventail dans la vie de ces nonchalantes sylphides, et il n'y a qu'un œil exercé et prompt pour comprendre et saisir au vol, " ces conversations mystérieuses qui se croisent de toutes parts, sans que les lèvres s'entrouvrent."

Aussi n'y a-t-il que certains privilégiés, quelques savants dans cet art plus difficile à déchiffrer que les hiéroglyphes de Champollion, parmi toute cette mosaïque d'officiers sans troupe, de généraux sans armée — je parle des Mexicains — d'ambassadeurs sans lettres de créance, de présidents déchus qui

foulent distraitement sous leurs bottes vernies ou trouées les feuilles mortes des longues allées de l'Alaméda, ou qui passent, en rêvant à leur gloire envolée, devant la statue équestre de Charles IV, sur le Paseo.

Comme tous ces bourbiers marécageux qui enfouissent, sous le noir poli de leur vase infecte, des gouffres sans fond, le Mexicain, sous sa démarche endormie et nonchalante, cache des passions et des vices terribles, qui se développent chez lui avec la rapidité de la végétation de la zône sous laquelle il vit.

Quand il ne passe pas son temps à faire des révolutions — pronunciamentos — et à essayer d'obtenir une position élevée, à force de bousculer les autres et de se hisser sur les cadavres qu'il couche devant lui, il tâche de devenir riche par tous les moyens possibles, afin de satisfaire son terrible penchant pour le jeu.

Il faut alors le voir jeter tout son avoir sur une seule carte à la roulette ou au monté, et doubler ou perdre, avec une indifférence suprême, la fortune qu'il a mis tant d'années à s'amasser.

Pendant les fêtes de Tlalpam, petite ville située à cinq lieues de Mexico, j'ai vu un fermier — *ranchero* perdre au monté, sur une seule carte, la jolie somme de $15,000 ? Cela ne l'empêcha pas de continuer à rouler entre ses doigts la fine cigarette de maïs qu'il était en train de se faire, lorsque le croupier lui annonça cette excentricité de la roue de fortune.

Tous les officiers français passés par Mexico ont dû souvent rencontrer dans la rue fashionable de la ville — la calle de los Plateros — à l'heure où l'on va au café prendre l'absinthe du soir et faire sa partie de piquet, un petit vieillard tout courbé, marchant avec peine sur son bâton d'épine. Tous ont dû jeter une aumône dans cette main suppliante qui se tendait silencieusement vers eux, mais aucun n'a sans doute songé à se faire raconter le roman incroyable de ce mendiant, jadis un des millionnaires de la cité impériale, et qui, après avoir perdu tout son trésor dans une seule nuit, joua contre sa navrante pauvreté, son fringant équipage piaffant à la porte, les livrées de son cocher et de ses deux chasseurs, et, — la fortune continuant à lui être défavorable, — sa montre, son anneau d'or, puis sa garde-robe !

Des faits terribles comme celui que je cite font bien vite juger du moral d'un peuple, surtout quand ces récits peuvent se multiplier à l'infini.

Du reste, en donnant au Mexique les gouttes de son sang volcanique, l'Espagne lui a légué aussi ses vices, qui se ressentent un peu des âpres et brûlantes caresses du vent de ses Pyrénées.

Le Mexicain — à quelques nobles exceptions près — est aussi vindicatif, rancunier et fanatique que l'Espagnol, moins honnête et moins énergique que lui.

Je suis sévère, mais j'ai le droit de l'être.

Pendant mon séjour dans son pays, je l'ai vu peu souvent à nos côtés comme allié fidèle, presque tout le temps derrière la toile de nos tentes, ou mieux

encore, aux coins de ses sombres ruelles comme lâche assassin, rarement devant la gueule de nos canons comme franc et loyal ennemi.

Ses goûts dégradés et sanglants se manifestent jusqu'au milieu de ses amusements les plus frivoles et les plus inoffensifs.

A Mexico, les combats de coqs font courir toute la ville. On bat des mains et l'on se lance des bouquets quand ces pauvres bêtes sont parvenues à se déchiqueter avec les longs éperons de fer qu'on leur a mis aux pattes, et le président Santa-Anna lui-même aurait quitté son fauteuil de dictateur, plutôt que de manquer à un spectacle aussi entraînant.

Chaque dimanche, il y a combat de taureaux au Paseo de Bucareli, et jamais je ne me rappelle avoir entendu pareils cris de joie, et avoir ouï de plus frénétiques applaudissements, que le jour où je vis la victime ne se faire tuer qu'après avoir éventré deux chevaux, tué raide un toréador, cassé le bras à un des picadores et désarçonné trois cavaliers qui caracolaient dans l'arène.

Franchement, on se serait cru au Colysée, tant les oreilles nous bourdonnaient sous les battements de mains de ces chétifs imitateurs de Caligula, d'Héliogabale et de Néron.

Mais je n'ai pas tout dit.

— " Sur le vaste territoire mexicain on aperçoit de distance en distance, écrit M. de Barrès, au bord des routes et des sentiers, de petites fermes mal cultivées, mal tenues, abandonnées à la bonne ou à la mauvaise

chance des saisons. Çà et là, un champ de maïs, une prairie aride dans les temps de sécheresse, touffue de mauvaises herbes à l'époque des pluies, quelques bœufs broussaillant autour des haies et regardant d'un œil morne, passer les voyageurs. Si vous pénétrez dans cette demeure vous vous sentirez glacé par le vide et l'aspect sordide du lieu : de meubles point ; une ou deux nattes sur les briques, quelques escabeaux graissseux ; sur le mur de la salle un trophée énorme de plats de toutes couleurs, de jarres et de petits pots de formes grotesques, modelés en chiens, en canards, en tarasques ; en face une image de la Vierge sous verre ; mais si vous pénétrez dans l'appartement intime, vous y découvrirez des selles plaquées d'argent, des harnais, des éperons, des armes, deux ou trois zarapes de prix, une guitare, et presque toujours une belle fille affairée à la besogne du ménage et au soin des enfants. C'est la femme, ou plus souvent encore la maîtresse de l'homme de l'endroit. Mais le secret de cette mystérieuse existence est dans l'arrière-cour ; deux ou trois chevaux dressés à toute la voltige des grandes routes, irréprochablement bouchonnées, attendent l'heure du repas ou de l'expédition. Il est évident que le propriétaire de cette ferme ne compte pas sur le revenu des champs et qu'il a d'autres ressources que celles de l'agriculture."

" Ce fermier là est presque toujours un voleur de grand chemin, joueur de coqs et de *monté*, d'ailleurs fréquentant à ses époques de loisir les courses de taureaux, les foires et les *fandangas*.

" Dans presque tous les villages du plateau mexicain, on voit chevaucher sur la grande place des cavaliers brodés sur toutes les coutures du pantalon à grelots et de la veste de cuir, le sabre croisé sous les courroies de la selle et le lazo en croupe. Ils vont d'une traverse à l'autre, s'enquièrent des arrivages et des départs, interrogent les venants d'un air protecteur, s'informent du mouvement des grandes routes, des colis acheminés, de l'état des barnancas — ravins qui se transforment en torrent lors de la saison des pluies — tout cela très-naturellement comme à la Bourse. — Ces centaures-là sont des chevaliers de la nuit ; ce soir, ils seront des brigands, demain on en fera des généraux.

" Un de ces généraux au service de l'état de Guanajuato, *devait* simplement *dix-neuf* morts avant son entrée en campagne. Il s'en défendait légèrement et en tirait une certaine gloire, comme Lauzun qui souriait en avouant que ce n'étaient pas six millions de francs, mais cinq millions seulement qu'il devait à ses fournisseurs de Paris." —

J'ai dit, quelque part dans ce volume, que l'homme n'était qu'une antithèse, et je serais bien tenté de répéter encore ici cette vérité que beaucoup prendront pour un paradoxe, en voyant un peuple qui pousse le respect des choses vivantes jusqu'à baiser la main d'un prêtre passant dans la rue, et l'oubli de ceux qui ne sont plus jusqu'à danser et valser le soir de la commémoration des Morts.

Je ne suis pas bigot ; mais Dieu et ma mère m'ont donné la touchante habitude de me souvenir et de prier pour ceux qui m'ont aimé, et que la mort a fauchés devant mes pas. Je m'évertue en vain à comprendre comment il se peut que chez un peuple catholique, on choisisse le soir du deux novembre pour donner un bal qui se renouvelle chaque année. Mon imagination ne peut se faire à toutes les poses plastiques et voluptueuses que la habanera ou le bolero font prendre à ces tailles de guêpes ; à prêter l'oreille au bruit de cette multitude de pieds chinois, enfouis sous leurs microscopiques mules de satin blanc, battant la mesure au son de la joyeuse ritournelle, pendant que je sais ma mère, mes sœurs et ma famille priant au cimetière, sur des tombes où dorment plus d'une joie du cœur, plus d'un souvenir d'enfance.

Mon âme de chrétien éprouve les mêmes serrements, les mêmes crispations, lorsqu'elle voit, pendant la semaine-sainte, ces longues files d'hommes et de femmes, habillés tout de noir, faisant queue aux portes des églises et roulant entre leurs doigts gantés, qui un rosaire précieux, qui un chapelet en pierreries, pendant qu'ils chuchottent, rient et babillent entre eux, tout comme s'ils se rendaient à l'opéra, ou s'ils étaient masqués pour un bal du carnaval.

Involontairement, je rêve alors à nos grandes et sévères cathédrales du Nord, où tout se passe avec tant de recueillement et de décence, et je me demande

en vain comment il se peut faire qu'un peuple comme celui-là soit essentiellement religieux.

Lorsque j'ai bien réfléchi à cette grave question, je ne trouve de sortie au labyrinthe où je me suis fourré, qu'en m'appuyant sur la légèreté incroyable de la race créole, ou mieux encore, puisqu'il faut le dire, sur l'état de démoralisation où l'ont plongée son oisiveté, son manque d'instruction, et surtout l'épouvantable anarchie où elle a été tenue pendant plus d'un demi siècle, par ses innombrables pronunciamentos.

Depuis 1835 jusqu'en 1864, le Mexique a vu passer sur son sol tourmenté soixante-et-trois vice-rois, deux empereurs, treize dictateurs, trente-et-un présidents ! Toutes les nuances possibles sont venues se fixer un instant, pour disparaître aussitôt, sur la peau ridée et flétrie de ce gigantesque caméléon qui finira de mort subite. De 1535 à 1821, le pays a été vice-royauté espagnole : de 1821 à 1822, indépendant ; de 1822 à 1823, empire ; de 1823 à 1824, gouvernement provisoire ; de 1824 à 1837, république fédérative ; de 1837 à 1841, république centrale ; de 1841 à 1844, dictature absolue ; de 1844 à 1846, république centrale ; de 1846 à 1853, république fédérative ; de 1853 à 1860, dictature ; de 1860 à 1862, république simple ; de 1862 à 1864, gouvernement provisoire, puis, empire de nouveau jusqu'en 1866, et maintenant, anarchie absolue, jusqu'au jour où les Etats-Unis voudront bien se l'annexer.

A tout prendre, la race indienne qui se traîne et languit auprès de la population créole a peut-être quelque chose de plus franc et de plus accusé dans son caractère.

Si, à force de lui faire comprendre son infériorité et de lui inculquer l'oubli de ses nobles traditions, le gouvernement des vice-rois espagnols a réussi à l'abâtardir et à la rendre paresseuse, joueuse et insouciante, elle ne s'en est pas moins conservée douce, affectueuse et naïve comme autrefois.

Ce ne sont plus, il est vrai, ces fières tribus indiennes que l'on est habitué à voir traverser encore furtivement les clairières de nos forêts, et le voyageur perdrait son temps à chercher le dernier rejeton de l'aristocratique lignée aztèque parmi tous ces *Meztitos* qui passent nonchalamment devant les ruines de leur race — *las viegas piedras*, les vieilles pierres, comme ils les appellent, — sans même se demander ce qu'elles étaient autrefois, "avec cette dignité des sauvages que rien n'étonne, qui prennent les accidents de leur existence comme nous prenons les caprices du sommeil. Ces gens là, je le veux bien, disait Paul de Molènes, sont inférieurs aux habitants des villes ; mais on ne peut nier qu'ils ne participent à cette splendeur mystérieuse que Dieu donne aux arbres, aux plantes, à tout ce qui vit sous le regard du ciel."

La civilisation n'a pas réussi à extirper une de leurs meilleures qualités, et une fois leur amitié

donnée, les Indiens ne la retirent pas à la légère. A preuve le fidèle Tomas Mejia et le brave Ramon Mendez tombés à côté de l'empereur.

En me laissant aller tranquillement à la dérive sur le flot brillant où se coudoyaient vivement caballeros élégants et brunes senoritas, je me trouvai bientôt dans la rue de Vergara, en face du modeste hôtel de la légation de France.

Le factionnaire m'ayant affirmé que c'était heure de réception pour M. le marquis de Montholon, un laquais sans livrée m'introduisit dans le grand salon de l'ambassade. Une minute après je causais avec le ministre plénipotentiaire, qui me remerciait de nouveau de lui avoir remis les dépêches dont M. le baron Gauldrée-Boileau m'avait fait l'honneur de me charger, me promettant de voir bientôt le général Bazaine, au sujet de ma lettre de service.

M. le marquis de Montholon porte fièrement l'aristocratie de son blason sur sa belle tête militaire, ornée de cheveux grisonnants. Quelques rides prématurées, une haute taille légèrement voûtée, annoncent que la réflexion et l'expérience sont venues bien vite s'asseoir à côté d'une vie dont le premier chaînon de déception a été rivé au pied du lit de l'illustre mourant de Sainte-Hélène. A sa démarche inquiète et toujours pressée, on sent l'homme qui a appris, pendant un long séjour aux Etats-Unis, toute la vérité du proverbe de la Bourse yankee :

— *Time is money !*

Quant à ses qualités d'homme d'état, il n'appartient pas à ma plume de touriste de les apprécier. Mes louanges — si j'en faisais — ressembleraient trop à de la reconnaissance mal déguisée.

Rien de plus piquant et de plus curieux pour un observateur que de voir les rues de Mexico telles qu'elles étaient au mois d'octobre 1864.

Toute l'Europe était venue y déverser son trop plein d'aventuriers, de modestes cadets de familles, d'écrivains incompris, d'officiers démissionnaires.

Le pavé était littéralement foulé de nobles allemands, de négociants anglais, d'enfants perdus de Paris, de réfugiés polonais et hongrois, de toutes espèces de héros en quête d'un roman, d'une aventure, d'une position sociale, d'une épaulette, d'un riche mariage, d'une humble place de courtisan, que sais-je enfin ? d'une mie de pain échappée à la table impériale de Maximilien.

Bien souvent le soir, en me promenant sous les arcades de la place, avec un vieux trappeur californien, M. Delport, je m'amusais à écouter les réflexions que le rude chasseur faisait sur toute cette cohue de pauvres barons, de tristes comtes, de maigres marquis, passant en fumant joyeusement leurs *puros de la costa*, oubliant devant l'espérance rose du lendemain, le piètre dîner de la veille, et usant les coudes de leurs habits rapés à faire antichambre chez un ministre quelconque. Il finissait toujours ses tirades pleines de sel et d'originalité, par

comparer la ville de Mexico au triste tableau que San-Francisco offrait en 1849, et il m'assurait que la copie n'était pas mauvaise.

Tant que la terre sera terre, tant que l'homme sera homme, plus d'un vieux blason, plus d'une merlette d'argent, plus d'un épervier d'or verront leur noblesse sans tache se ternir sous le nuage de boue et de poussière que soulève derrière elle cette grande despote qui mène sous sa férule le monde entier, la terrible question du pain et du beurre. Plus d'un noble fils des croisés, plus d'un gentilhomme de vieille roche descendront encore, en se voilant la face de leurs deux mains, du piédestal où sont montés leurs ancêtres, pour venir s'agenouiller devant la pièce de cent sous, et reconnaître en fin de compte que le meilleur écusson possible est celui qui est porté hautement, sans donner à rougir, par un peuple comme le nôtre : sur champ de sable deux épis de blé en sautoir, une charrue et une faulx pour support.

Mais me voilà faisant de la haute philosophie, et pourtant, Dieu sait, si mon ami Delport était plus fort que moi, sur ce terrain là.

Ancien capitaine d'armes à bord de la frêgate française l'*Océan*, Denis-Charles-Edouard Delport possédait un de ces caractères trempés d'acier, devant lesquels tout obstacle ploie et se brise. Passons de suite à l'exemple. Ennuyé de la vie de chercheur d'or, et voulant goûter un peu la vie du Mexique, il s'était embarqué sur un vaisseau faisant voile pour

San Blas, état de Jalisco. Là sans ressource, il s'adjoignit un ami, M. Gosselin, avocat normand, ainsi qu'un autre camarade dont le nom m'échappe, et en leur compagnie, parcourut à cheval les 300 lieues qui séparent ce port de Mexico. Or, vers cette époque, en 1850, si mes notes de voyage ne me trompent pas, les routes étaient encore moins sûres qu'elles ne le sont aujourd'hui, et ce chemin-là surtout pullulait de voleurs, de bandits et d'assassins. Ils arrivèrent tous trois à la capitale, sans avoir même brûlé une cartouche !

Mexico, malgré son air de jeunesse qui s'en va, renferme peu de monuments dignes d'attirer l'attention.

Le collége des mines est d'une architecture assez pure, mais trop massive pour le terrain mouvant sur lequel il s'élève ; et quant aux maisons particulières, leurs grilles et leurs peintures bariolées d'après le goût espagnol, suffisent pour leur donner un faux air de prison peu invitant. Quelques-unes, néanmoins, font exception, entre autres celle de la riche comtesse del Valle de Orizava, toute bâtie en faïence qui imite assez la porcelaine du Japon, et le fastueux palais de M. Francisco Schiafino de Salinas, dans la rue del Indio Triste, qui a coûté une somme fabuleuse.

Lorsqu'on y pénètre, on rêve involontairement à l'un des contes les plus fantastiques des *Mille et une Nuits*, — Aladin ou la lampe merveilleuse.

On oublie alors devant ces statues en marbre de Carrare, ces vases antiques, ces tentures de Damas et d'Ispahan, ces tableaux des grands maîtres, ces chinoiseries qui défient l'imagination la plus capricieuse, devant tout ce luxe asiatique que M. Schiafino a conservé en souvenir de ses longs voyages en Orient, l'inquiétante population de puces qui habite la masse informe du palais impérial.

Son vaste parallélogramme, bon tout au plus à faire de magnifiques écuries de cavalerie, n'offre à l'admirateur du beau que des murs blanchis à la chaux, de l'épaisseur d'une fortification permanente, assez forts pour résister, en cas de *pronunciamentos*, aux canons de l'hôtel-de-ville, leur jaloux voisin. Dans ce vaste carré sont entassés pêle-mêle bureaux de ministère, départements des postes, casernes de la garde et logements de Leurs Majestés et de la cour.

La cathédrale si vantée de Mexico n'a pas du tout l'air d'un édifice qui a coûté deux millions et demi de piastres.

— " Appartenant, dit M. Girard, à ce style qui suivit de près celui de la Renaissance, lorsqu'on abandonna la légèreté et la grace du style ogival ou mauresque pour une sorte de régularité assez lourde et monotone, son aspect ne manque pas cependant d'être assez imposant. Elle est élevée sur l'emplacement de l'ancien temple ou *téocali* mexicain : deux tours carrées placées aux deux extrémités, servent de clochers ; entre elles s'élève un fronton. L'intérieur

de cet édifice est plus remarquable par ses richesses métalliques que par le goût des ornements dont il est décoré ; la balustrade qui entoure le maître-autel est d'argent massif. (1) Les statues de la Vierge et des saints sont ou d'argent ou recouvertes d'or et ornées de pierres précieuses. Mais on ne saurait dire ici que l'œuvre surpasse la matière. Le parquet, comme dans toutes les autres églises, est en planches, et il n'y a ni chaises ni bancs ; les hommes se tiennent debout, et les femmes, même les plus riches et les plus élégantes, sont à genoux ou accroupies sur leurs talons.

— " Le Sagrario est une petite église qui, suivant l'usage espagnol, accompagne la cathédrale ; là se célèbrent les offices de la paroisse, les baptêmes, les mariages et les enterrements. Le Sagrario, d'une construction plus récente que la cathédrale, appartient au genre nommé en Espagne *churrigueresque*, du nom de Churriguerra, l'architecte, qui le mit le premier en usage. Ce style est remarquable par la bizarrerie de ses ornements ; mais le génie mexicain a outré encore le goût de l'architecte espagnol." —

Sur le côté droit de la cathédrale est encastrée cette fameuse pierre du zodiaque, découverte par un curieux hasard, en 1790, au milieu de la grande place,

(1) Cette balustrade a été enlevée dans un jour de pénurie, par un des derniers présidents de la république mexicaine. L'argent a été remplacé par du bois de fer laminé de plaques de cuivre galvanisées d'après le procédé Ruolz ! Cela a été trouvé très-naturel là-bas. Les obusiers de la révolution faisaient un si infernal tapage que les plaintes du pontife et du sanctuaire n'ont pu trouver le plus léger écho, même à l'étranger.

où elle était enfouie depuis des siècles. Elle ne contient plus que la moitié du calendrier aztèque — neuf mois. L'autre moitié dort tranquillement sur le rond point de la Plaza, attendant qu'une main amie des sciences et de l'histoire vienne épousseter l'oubli et la poussière qui en rongent les mystérieuses ciselures.

L'anarchie et l'ambition mal guidées sont encore les malheureuses causes de cet impardonnable indifférence affichée par les Mexicains pour tout ce qui touche à leur passé.

Les antiquités les plus rares et les plus curieuses du pays sont presque toutes exilées dans les bibliothèques d'Europe, ou dans les collections particulières.

J'ai eu occasson de visiter deux de ces collections, l'une à Mexico, appartenant à M. le colonel d'artillerie, Luidgi Constantini, ancien gouverneur de l'école militaire de Chapultepec, et l'autre — une des plus belles qu'il m'ait été permis d'étudier — à don José Manuel Cardosso, avocat de Puebla.

Pendant que j'étais en garnison à Mexico, un marchand de bric-à-brac, M. Boban, offrait en vente un nombre considérable d'idoles aztèques trouvées autour de la ville. Il demandait 15,000 francs de sa collection, et lors de mon départ Sir J. Campbell Scarlett, ambassadeur anglais auprès de Maximilien, se proposait d'en négocier l'achat au nom de son gouvernement.

Le cabinet du colonel Constantini renfermait, entre autres curiosités de l'époque aztèque, des petites

tortues en obsidienne, d'un travail exquis et d'une valeur énorme aux yeux d'un antiquaire. N'est-il pas singulier que la tortue, qui était un objet d'adoration parmi les tribus de l'Anahuac, ait aussi joué un grand rôle dans la mythologie des tribus indiennes de l'Amérique du Nord ? M. l'abbé Maureault, dans son excellente *Histoire des Abénakis*, dit que les Sokokis conservaient précieusement dans leurs wigwams de petites tortues en pierre. Les Aztèques avaient aussi cette coutume.

Moins digne de curiosité que ces collections, et moins bien classifié le musée national de Mexico présente à peine quelqu'objet qui mérite d'être remarqué.

Ce n'est qu'un pêle-mêle d'idoles jetées sous une espèce de vieille remise, quelques bribes d'un commencement de collection minéralogique, une demie douzaine de quadrupèdes et d'oiseaux rongés par les mites, enfin toute autre chose que l'on voudra, excepté des raretés.

Pourtant les matériaux ne manquent pas.

Tous les jours, le voyageur rencontre au Mexique des vieux temples, des tombeaux, des villes entières — on vient d'en découvrir une dernièrement — que l'on dirait abandonnées d'hier par leurs anciens habitants.

Mais ces antiquités une fois trouvées, il faut le classifier, les transporter précieusement d'un bout à l'autre d'un département, écrire leur histoire, nommer un curateur pour en avoir bien soin, et cela

est fort ennuyant pour des hommes habitués à ne marcher qu'au pas accéléré de leurs viles passions, et qu'à écouter la voix enrouée de leurs canons sexagénaires.

Ce triste état d'engourdissement et de torpeur semble s'être appesanti sur toute la partie de notre continent qui renferme les données les plus précieuses pour l'avancement des sciences archéologiques.

Il règne en souverain depuis les confins du Texas jusqu'au fond de l'Amérique centrale, et preuve à peine croyable, en 1841, le célèbre voyageur américain, John L. Stephens, achetait pour la somme de cinquante piastres la ville entière de Copan, dans le Honduras, avec ses ruines grandioses, ses sculptures et ses magnifiques bas-reliefs !

Bien que depuis l'apparition de l'ouvrage de Lord Kingsborough, qui n'est réellement qu'une pâle copie des travaux du capitaine Dupaix, — ordonnés en 1805, 1806 et 1807, pour la recherche des antiquités, notamment celles de Mitla et de Palenqué, et publiés à Paris en 1834-35, — l'attention du monde savant, en France et en Angleterre, ait été attirée sur cette maladie chronique d'apathie, l'abandon et l'oubli n'en continuent pas moins à trôner sur tous ces débris d'un passé perdu. Pourtant, une expédition scientifique protégée par les autorités militaires et politiques du pays, et pourvue de tout le matériel requis en pareil cas, trouverait, depuis les frontières de la Sonora jusqu'à l'extrémité des solitudes du Guatemala, un

vaste champ ouvert devant elle pour réunir et collationner bien des pages éparpillées de l'histoire des populations primitives de ces contrées.

J'ai souvent entendu dire à mes confrères de la société de géographie et de statistiques de Mexico, que les bords du Rio Gila, en Sonora, fourmillaient de ruines curieuses et inexplorées.

On en rencontre disséminées çà et là sur les rives du Rio Chaco dans le nouveau Mexique, sur celles du Rio Moqui dans le Durango, dans le Chihuahua entre les villages de Llanos et de Galéana, et à la Quemada dans le Zacatécas.

Plus il se dirige vers le sud, plus le pied du voyageur se heurte contre ces témoins muets d'une antiqne civilisation.

Ils pullulent dans les départements du Michoacan, de Mexico, de Puebla, de la Vera-Cruz, d'Oajaca, et seulement dans le Yucatan, Stephens a exploré quarante-quatre villes, dont les ruines sont encore debout et luttent silencieusement contre la végétation tropicale et contre les intempéries des saisons qui les rongent et les dissèquent lentement. (1)

Bien que toutes ces villes aient un cachet d'architecture qui les fait ressembler les unes aux autres,

(1) L'ouvrage de M. Stephens est très-minutieux dans ses nombreuses descriptions ; mais ses réflexions anti-catholiques le déparent. Je préfère aussi à ses planches, dessinées au crayon ou prises au daguerréotype, les belles photographies sur les mêmes sujets, que M. Charnay a éditées à Paris, il y a quelques années.

chacune cache, au dire de ceux qui les ont vues, des énigmes inexplicables pour la science.

Quirigua, dans le Honduras, contient de hautes colonnes massives qui ont un faux air des dolmens et des menhirs de Bretagne : Palenqué, à part sa fameuse croix, est couverte (1) d'hiéroglyphes indéchiffrables ; Uxmal a de ravissantes mosaïques ; Maxcanù dérobe sous ses murs croulants un curieux labyrinthe.

Les ruines de Nohcacab renferment des sculptures mortuaires très-intéressantes : celles de Kobah avec leurs merveilleuses boiseries et les débris de leur arc de triomphe, ne seraient pas déplacées à côté des restes de l'Egypte et de la Grèce ; Zayi, vue de loin, peut être prise pour un pâté de manufactures anglaises : Sacbey est traversée par les fragments d'une ancienne route royale, en pierres blanches polies ; Chichen-Itza recèle, au milieu de ses murailles bien conservées, un ancien gymnase et des peintures à fresques très-curieuses : Aké semble avoir été construite par les descendants de la race cyclopéenne, et l'île de Cozumel, sur les côtes du Yucatan, berce, au bruit de ses flots, le cadavre refroidi de Tuloom, morte dans un site enchanteur, et dont les restes intacts offrent aux yeux du voyageur qui arrive par la voie de mer, l'aspect singulier d'une

(1) Cette croix, dont la révélation a fait tant de bruit, se trouve placée sur la tablette de l'arrière mur de la *Casa de piedras*, numéro deux.

suite de châteaux forts, style moyen-âge, égarée sous ces lointains climats. (1)

Ces innombrables trésors d'antiquités, qu'un gouvernement énergique et éclairé pourrait arracher à leur muette léthargie, dorment tranquillement au fond de leurs forêts ou de leurs ravins, et ne sont entrevus que de dix ans en dix ans, par quelque touriste égaré et perdu, juste assez souvent pour faire mentir la fameuse phrase de M. Ernest Renan :

— " On n'a pas un seul exemple d'une peuplade sauvage qui se soit élevée à la civilisation. "

Si longue que ma digression puisse paraître au lecteur, je ne l'en détache pas moins de mon carnet de voyage pour l'insérer ici, parce que cette page pourrait bien toucher, par quelque côté ignoré, à certains feuillets obscurs de notre histoire.

Leibnitz n'écrivait-il pas au P. Verjus " que rien ne servait davantage à juger des connexions des peuples que les langues ? "

Or, dans mon précédent chapitre, je faisais allusion à la découverte d'une tribu algonquine dans le Yucatan, et voilà qu'un linguiste distingué, M. Hervas, écrit que la langue *maya*, parlée encore aujourd'hui par les Indiens de cette péninsule, et jadis par les fondateurs d'une grande partie de ces villes, offre beaucoup d'analogie avec l'algonquin et certains mots de la langue finnoise. Par contre, un autre

(1) Exceptée Quirigua, toutes ces villes appartiennent à Yucatan.

dialecte, *l'othomite*, encore en usage dans le Michoacan, ressemblerait au chinois !

L'esprit d'aventures et de voyages qui prédominait si fortement dans le caractère de nos hordes algonquines ne planerait-il pas sur tous ces mystères ?

Une bande immigrante plus hardie que les autres ne se serait-elle pas avancée d'étapes en étapes, jusqu'au jour où elle se serait greffée à une colonie chinoise venue en sens contraire, et ne lui aurait-elle pas imposé son joug, pendant que l'autre lui donnait sa civilisation ?

Toutes ces conjectures sont des opinions personnelles que je n'ai ni les moyens ni la liberté de mener à bonne fin ; mais peut-être un jour, quand la paix sera revenue habiter ce pays de mystérieuse poésie, quelque grave savant, du haut de sa chaire, fera-t-il pencher la balance en faveur de mes utopies. (1)

Avant de toucher à un autre genre de désolation qui commence aussi à se répandre sur cette malheureuse contrée, je ne puis m'empêcher de citer une

(1) En attendant, je ne puis que regretter amèrement de m'être départi d'un vocabulaire de la langue *maya*, que j'avais découvert au fond d'un village aztèque. J'aurais éprouvé beaucoup de satisfaction à le voir entre les mains du savant auteur des belles *Etudes philologiques sur quelques langues sauvages de l'Amérique*, qui probablement s'en serait servi comme point de comparaison pour quelques-uns de ses nouveaux ouvrages. Néanmoins, pour l'amateur curieux, je tiens à sa disposition les dictionnaires de deux dialectes indiens, encore en usage au Mexique : le *metlaltzingo* et *l'opate*.

particularité qui mérite d'être un sujet d'étude pour nos archéologues canadiens.

Sur toutes les ruines du Mexique et du Yucatan, les voyageurs ont retrouvé l'empreinte d'une main rouge, "el mano colorado," imprimée sur chaque mur et sur presque tous les bas-reliefs.

D'après M. Schoolcraft, qui a longtemps vécu avec les Peaux-Rouges, et a écrit quelques ouvrages d'indianologie, assez défectueux du reste, chez les tribus de l'Amérique du Nord et particulièrement *chez celles qui parlent l'algonquin*, l'emblême de cette main entraînerait l'idée d'une supplication à la divinité. Souvent il l'a retrouvée dans ses courses au lac Supérieur, et même, assure-t-il, les Indiens des Montagnes-Rocheuses l'emploient pour marquer leurs fourrures et leurs armes. En pénétrant bien au fond de cette tradition et en s'en rendant parfaitement compte, cette main ne tiendrait-elle pas entre ses doigts les cordons du sombre voile qui a dérobé jusqu'à présent toutes ces cités ensevelies dans le silence de la mort et de la destruction ?

Si l'on se contentait encore de n'être apathique que pour tout ce qui touche à une époque embrouillée, il n'y aurait là que demi-mal ; mais plus que partout ailleurs, depuis la présidence de Juarez, la bande noire a semé ses épouvantables ravages sur toute l'étendue du Mexique.

Tout a dû disparaître — c'est bien là le mot — sous la truelle économiste de ces parvenus, de ces

usuriers, de ces prêteurs à la petite semaine qui, du moment où ils peuvent mettre le grapin sur une église, un couvent, ou un monument public, ne palpent plus dans les colonnades que de la pierre de taille ; grattent les fresques des murs pour voir si les matériaux qu'elles recouvrent peuvent valoir un bon prix ; passent au creuset les tabernacles sacrés afin d'en extraire la dorure ; jettent à terre, brisent et démolissent tout ce qu'ils ont devant eux, pour remplacer ces pierres sépulcrales, qui recouvrent peut-être une page de l'histoire de leur pays, par un amas de chaux, de bois de construction et de lave à bâtir.

La plupart de ces vieux cloîtres et de ces anciens couvents renferment une foule de curieuses peintures et de singulières inscriptions, qui auraient mérité d'être l'objet d'un livre spécial, si quelque membre de la commission scientifique du Mexique avait voulu s'en charger. J'en avais recueilli et fait copier un grand nombre, mais lorsque je fus fait prisonnier près de Saltillo, la petite malle renfermant ces notes et le fruit des quelques recherches que me permettait de faire mon service fut prise par l'ennemi, sans que j'aie jamais pu savoir ce qu'elle était devenue.

Par un heureux hasard, j'avais laissé au fond de ma cantine, sous ma tente, mon album d'autographes et mes belles eaux-fortes, chefs-d'œuvre de Philippe Galle, de Gill Sadeler, de Jean-Baptiste Urints, de Wiérix et de Stradan. Entre ses feuillets s'était écarté l'échantillon suivant que j'ai pu sauver

du naufrage. Il était peint sur une guirlande soutenue par deux chérubins, et ornait le plafond de la cellule où j'étais logé, lors de mon second séjour à Mexico, dans le couvent des Franciscains de Santa-Clara :

Salva > tor < mori > ens < repara > vit < sangui > ne < vita > m.
Pecca viv genere crimi morte

Le sauveur en mourant réhabilita la vie par son sang,
Le pêcheur en vivant régénéra la mort par le crime.

Je me rappelle aussi, au retour de l'expédition d'Oajaca, avoir vu sur le maître-autel du couvent démantelé d'Yanhuitlan, un crâne poli comme s'il eût été d'ivoire, et portant écrits sur le front les mots espagnols suivants :

Io soy
Jésus Pédro Sandoval ;
un Ave Maria y un Padre Nuestro,
por Dios, hermanos !

Je suis Jésus Pierre Sandoval ; un *Ave Maria* et un *Pater Noster*, pour l'amour de Dieu, mon frère !

Je n'ai jamais pu concevoir quelque chose de plus nâvrant que les grands orbes muets de ce mort m'envisageant fixement, pendant que sa tête dénudée au contact de la tombe implorait tristement mes prières.

Un peu plus loin, dans le corridor qui conduisait à une sacristie, ouverte à tous les vents, au fond d'une immense armoire en bois de cèdre, sous un amas de vieilles paperasses, gisait un ancien manuscrit,

couvert de toiles d'araignée. Il va sans dire que le délaissé ne mit pas grand temps à prendre le chemin de mes *alfarjas*, ces deux sacs, fidèles compagnons de la selle mexicaine, qui se prêtent si bien aux caprices d'un officier en campagne, et cachent discrètement sous leur peau de jaguar, poulets truffés, plomb de chasse, absinthe de Pernod, purs havanes, et souvent comme dans le cas présent vieux manuscrits jaunis, aux lettres fines et serrées, relevées ça et là par d'exquises vignettes et de jolis culs de lampe (1)

Il fait peine de voir ces vieilles églises pleines de pieux souvenirs, ces majestueux couvents remplis de choses précieuses pour l'art, s'affaisser et mourir lentement sous la pioche du démolisseur ; de contempler, comme je l'ai fait plus d'une fois, ces crânes blanchis,

(1) Ce manuscrit intitulé : " *Magni Hippocratis coaca præsagia opus plane divinum et veræ medicinæ tanquam thesaurus,*" appartient aujourd'hui à l'honorable M. Chauveau. La première partie : " Magni Hippocratis coaca præsagia " est tirée des ouvrages de Jacques Houllier, fameux médecin d'Etampes, qui écrivit plusieurs œuvres médicales, très-renommées alors — 1558 — et perdues pour la plupart aujourd'hui. Quant aux " Prognostica " et aux " Aphorismi " qui se trouvent à suivre les " Præsagia, " dom Joannes Josephus Bermudez de Castro, le laborieux Franciscain qui a consacré ses heures de silence et de loisir à copier ces travaux, indique lui-même la source où il a puisé. " Hippocratis prognastica " ont été tirés des documents laissés par Jean Bravo, célèbre médecin de Salamanque, né à Piedra-Hita en 1588 et dont les rares ouvrages avaient acquis une réputation colossale vers la fin du XVIème siècle. " Hippocratis magni aphorismi " sortent des lettres de Luc Tozzi, napolitain qui jouissait d'une grande renommée de science médicale vers 1640.

Le tout a été patiemment copié par ce bon moine, désireux de faire sa quote-part et d'enrichir ainsi la bibliothèque de son couvent.

ces tibias, ces ossements de moines et de religieuses que l'on force à se lever et à s'en aller dormir dans un cimetière quelconque loin des stalles que la mort leur avait assignées. Tous ces débris de crucifix, ces fragments de sanctuaires, ces tessons de vitrines peintes font mal à l'âme et au cœur, et l'on se sauve bien vite et bien loin, en se bouchant les oreilles, pour ne pas entendre le bruit sec et sarcastique du marteau de l'homme fossoyeur. Chacun de ses coups serait capable d'enfoncer sur votre front la couronne d'épines du doute, et avec elle le mépris des hommes et d'une société qui ne sait plus rien respecter, pas même les tombeaux et les choses saintes.

Pendant quelque temps, ces profanations et ces sacriléges spéculations ont cessé petit à petit, sous le sage gouvernement de Maximilien. Mais il lui a été impossible d'effacer tout le mal qui avait déjà été fait ? Comment réunir et rassurer, pendant le court règne que la Providence lui avait départi, tous ces pauvres missionnaires, toutes ces pauvres religieuses que la baïonnette de la révolution avait refoulés loin devant elle ?

Comment a-t-il pu trouver le temps de donner libre cours à ses idées libérales, à ses projets de fusionner les partis, à ses rêves de liberté et de progrès au milieu de cet entourage mexicain où s'étaient glissés cauteleusement des gens dont le seul mérite avait été d'avoir les jarrets d'acier d'un saltimbanque, et qui dissimulaient adroitement, sous leurs cravates blanches, sous leurs

habits de ville, le sang coagulé de leurs compatriotes. Marquez, Lopez, Ramirez, tous ces hommes contre qui la vindicte publique n'avait osé s'élever, ont fait plus de tort que de bien à la noble cause qu'ils souillaient de leur présence. C'étaient des serpents que la faveur impériale réchauffait dans son sein. Plus tard, quand l'aigle français, appelé ailleurs, eut repris son vol interrompu, ils ont joué, auprès de la monarchie mexicaine, le rôle de l'aspic de Cléopâtre.

Mais, Dieu me pardonne, moi qui ai pris la peine d'écrire ces souvenirs de manière à prouver au lecteur que je ne m'occupais jamais des affaires des autres, ou de politique, ce qui est synonyme, me voilà surpris en flagrant délit de confectionner un paragraphe ressemblant à s'y méprendre, à l'éditorial d'un journal ! Je change donc d'encrier, quoiqu'il m'en coûte de ne pas compter, devant ceux qui me lisent, le nombre de cadavres de femmes et d'enfants sur lesquels se sont empreintes les bottes à l'écuyère de certain brave général de division, ambassadeur pendant quelque temps auprès de la Sublime Porte ; de soulever la voile dégoûtant d'infamies qui pèse sur la vie tout entière d'un des plus hauts personnages du palais et de narrer l'ignoble mariage d'un gros financier, ambassadeur, lui aussi, et ministre plénipotentiaire.

Ces choses auraient une teinte romanesque tout à fait charmante, mais je ne me sens aucune inclination pour le genre.

L'oubli doit veiller à la tête de certains livres, comme à la porte de certains cœurs.

Autrement, c'en serait asssez pour faire prendre en horreur une société capable de tolérer des abominations qui auraient fait rougir Sodome et Gomorrhe. C'est un mal que de laisser errer sa pensée sur ces abîmes du crime et de la dégradation ; car l'âme se laisse insensiblement emporter par le roulis du doute, si elle ne rencontre sur son chemin quelque chose qui puisse la sauver et l'engager à ne plus se souvenir. Pour cela, il suffit toujours du serrement d'une main amie, de la vue d'un homme de bien. Je profite donc du moment où l'une de ces figures bénies passe à mes côtés, pour faire halte et en crayonner rapidement le portrait.

Maximilien, par sa taille haute, svelte et bien découplée aurait passé volontiers pour un bel homme, parmi un corps d'officiers de la cavalerie autrichienne, où tous les hommes sont beaux. Dans la limpidité de son œil bleu venaient se refléter cette bonté et cette clémence ineffables qui ont marqué tout son règne — les condamnés à mort étaient presque tous commués — et sa figure pleine d'expression et d'intelligence était encadrée par de longs et soyeux favoris blonds.

L'instruction de l'empereur était bonne et solide.

Archéologue très-érudit et naturaliste distingué, c'était lui qui écrivait à son médecin en allant s'interner dans cette ville de Quérétaro qui devait le voir fusiller :

— " Périr l'épée à la main, c'est le sort possible, mais il n'y a point de honte ! Comme je regrette que

les sciences de la paix ne puissent pas fleurir à côté de Mars ! Quelles belles choses vous auriez trouvées sur toute la route de Mexico ! Ainsi, dans ce bois de Calpulapam j'ai vu, pendant que les balles sifflaient autour de nous, de superbes papillons voltiger ça et là, tout tranquillement. Ici, à Quérétaro, nous avons découvert une nouvelle espèce de punaise (*simex domesticus Queretari*) qui paraît avoir des mandibules doubles et qui étonne tout le monde. Si j'avais pu emporter des flacons, j'en aurais, malgré la préoccupation de la guerre, conservé quelques-unes pour vous les montrer. " —

L'empereur était aussi d'une jolie force sur les sciences exactes.

Lorsqu'il était officier de marine, il passait pour un des meilleurs navigateurs de l'Europe : je tiens cela de la bouche d'un homme qui s'y entendait, le célèbre commodore Maury.

Suivant l'habitude des militaires autrichiens, qui, presque tous parlent deux ou trois langues vivantes, il en parlait sept avec une facilité et une éloquence presqu'incroyable, et, pour ma part, je lui ai entendu prononcer un anglais que bien certainement n'aurait pas désavoué un élégant de Hyde-Park.

Nature de poète et d'artiste, doublée des vertus énergiques et chevaleresques du soldat, Maximilien ne restait pas inactif au milieu des rares loisirs que lui laissaient ses travaux administratifs et la régie des affaires.

Il faisait des vers, ou écrivait ses mémoires, et plus d'une page remplie d'exquise délicatesse, et du plus fin esprit d'observation se trouve ainsi disséminée parmi ses œuvres posthumes.

L'une d'elles m'a frappé par sa poésie mélancolique et religieuse, et je ne puis résister au plaisir de vous la traduire ici, non sans vous dire que le prince avait alors dix-huit ans, et faisait pour son instruction un tour en Grèce et en Asie-Mineure. La journée s'était passée à courir vallées et montagnes pour atteindre un couvent situé près d'Athènes, et après avoir décrit cette longue course faite en compagnie de la reine — *la Basilissa* — de Grèce et de son état-major, Maximilien rentré tard au palais, chuchotte à sa plume les réflexions suivantes : (1)

— " Ces paysages et cette longue chevauchée m'ont involontairement rappelé la vie de plus d'un moine. Comme nous, il quitte le foyer domestique où les heures bénies de son enfance se sont écoulées au milieu des fleurs et des parfums du jardin parternel. Il va seul de par le monde qui lui semble être une vallée large, riche et verdoyante, bouclée à l'horizon par une mystérieuse chaîne de montagnes.

Il va gaiement en avant ; la route est moëlleuse et les toits hospitaliers se pressent de chaque côté du chemin. Pourtant il a bien garde de s'y arrêter : les

(1) On the wing, by Maximilian, late emperor of Mexico. — London, Saunders, Otley & Co., 7, (late 66) Brook Street, W. 1868.

montagnes, l'horizon l'attirent. Il veut escalader ces pics bleuâtres qui se perdent dans les vapeurs du lointain.

Déjà, il touche à leur base.

— Le plus difficile est fait, murmure-t-il, car maintenant mes yeux embrassent les deux extrémités de la route.

Mais, helas ! il a compté sans la fatigue ! Le pied peut glisser et les précipices sont si profonds et si discrets !

Le voilà qui repart.

Il marche droit devant lui : la vallée se rétrécit ; la plaine monte, les rochers commencent à sortir leurs angles de terre, et tout cela n'est pas encore le danger, car son pied se pose toujours en avant, grignottant bravement l'espace.

Le soleil est sur le bord de l'horizon ; ses rayons inondent le couchant, pendant que le sentier devient de plus en plus difficile, et que l'œil fixe pour un instant, puis pour plus longtemps le précipice sombre, car les premières sensations du vide font toujours plaisir.

Un village n'est pas loin, et le vent du soir lui apporte les cris de joie des habitants qui s'empressent de venir souhaiter la bienvenue au voyageur. Son orgueuil est flatté ; il tressaille, mais qu'est-ce que cette vétille ? N'est-ce pas une autre gloire qu'il lui faut ? Ne doit-il pas escalader les chaînes à pic de là-bas ? N'a-t-il pas été créé pour voir les régions hantées seulement par les aiglons, et par leurs pères les aigles ?

Alors l'aberration humaine s'en mêle, et le danger semble décroître à mesure qu'il songe à la distance qui le sépare de la chaumière paternelle.

Il marche ; le défilé devient gorge, les pentes se dressent et se raidissent, mais il s'arc-boute et grimpe toujours.

Enfin il va toucher au but, et pour la première fois il sent les morsures de la fatigue. Le vertige penche sa tête sur l'abîme ; en proie au désespoir, il se heurte et se débat contre la solitude, et pendant tout ce temps le danger l'enlace, et la mort se couche et rampe sous chacun de ses pas.

Néanmoins le sentier monte toujours inexorable devant lui ; il frange maintenant le précipice et le malheureux n'a plus pour appuyer son pied endolori que la dernière aiguille du rocher.

Le désert immense, sauvage, implacable l'enveloppe ; autour de lui la végétation est morte ou se meurt, et abandonné de tous, il reste debout au milieu d'un océan de pierres grises.

Seul ! il est bien seul maintenant ! son courage a déserté, il sent la folie toucher son cerveau, et il entend venir la mort qui accourt lui tenir compagnie. Mais oh ! Providence ! en se retournant, sur le versant de la crète, il avise, par un dernier effort, un mur et une porte close perdus dans le brouillard. Chancelant, il fait quelques pas, et tombe exténué sur le seuil mystérieux.

Sa tête a frappé la dalle de pierre ; un bruit de pas a retenti, la porte grince sur ses gonds, et le voyageur mourant se sent porter doucement le long des corridors d'un monastère.

Sous la fenêtre de sa cellule, la vigne grimpe en festons ombreux ; la chapelle invite son âme aux voluptés de la prière et du repentir, et de vrais amis lui donnent le baiser de paix et cette tranquillité de la terre, pâle reflet de celle que promettent solennellement les cieux à ceux qui sont restés ou qui sont redevenus " humbles de cœur. " —

Lorsqu'il fermait son journal, mettait sous clef ses herbiers et ses collections d'archéologie ou d'histoire naturelle, et que les soins de l'état ne le réclamaient pas, l'empereur se livrait à sa passion favorite :

Il bouquinait.

Peu à peu, grâce à son tact exquis et à force de patientes recherches, il était parvenu à se former ainsi une des plus riches bibliothèques de l'univers.

Là, dans son château de Chapultepec, séjour favori des lettres et des beaux-arts, au milieu des tableaux précieux de l'école espagnole et des instruments de musique de son ami d'enfance le comte de Bombelles, se coudoyaient pêle-mêle les splendides éditions des Aldes, des Estienne, des Elzevir, les heures de Notre-Dame aux merveilleuses enluminures, une foule de manuscrits introuvables sur l'histoire d'Amérique, et les *incunables* de la typographie américaine, six

volumes gothiques imprimés de 1543 à 1547, restés totalement inconnus aux bibliophiles.

Sept mille volumes, consacrés exclusivement à son Mexique bien-aimé, y avaient été réunis à grands frais, et les rayons en bois de fer de la bibliothèque ployaient surchargés, qui sous les livres de la littérature française, anglaise, espagnole, qui sous les travaux de l'économie politique, la théologie, l'éducation, l'histoire ecclésiastique, le droit, la géographie, les sciences exactes et physiques, la philosophie, les histoires d'Afrique, d'Asie et d'Amérique.

Dans sa soif de savoir, l'empereur s'abreuvait à toutes sources.

Notre pays assistait à ce rendez-vous universel, et sous les yeux du visiteur, toujours bien reçu dans cette partie de l'*alcazar*, défilaient les "Voyages de Cartier aux terres Neufves du Canada," "la Nouvelle découverte d'un très-grand pays situé entre le Nouveau Mexique et la mer glaciale par L. Hennepin," les ouvrages du baron de la Hontan, l'histoire de la Nouvelle France, par Lescarbot, l'histoire du Canada et le grand voyage au pays des Hurons, situé en Amérique, vers la mer douce, ès derniers confins de la Nouvelle France dite Canada," par Gabriel Sagard Théodat.

Le royal bibliophile ne dédaignait pas les éditions canadiennes.

Dans le catalogue dressé par ses soins et sous ses yeux, figuraient la relation du P. Bressani, éditée par le P. Martin et imprimée par Lovell,

de Montréal, les biographies de madame d'Youville et de mademoiselle Mance, ainsi que les Relations des Jésuites. Ce dernier travail, classé sous le numéro d'ordre 1982, était ainsi consigné dans le guide de la bibliothèque.

" Relations des Jésuites, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle France, ouvrage publié sous les auspices du gouvernement canadien, 3 vols., Québec, chez A. Côté, 1858, très-grand in-8, à 2 colonnes, demi-reliure maroquin vert, non rayée, tête dorée."

Puis venaient les remarques du bibliothécaire. " Exemplaire magnifique de cette collection importante, devenue rare. C'est une réimpression de la collection in-8, 48 vols., imprimée à Paris au commencement du XVIIme siècle et devenue introuvable."

Après la catastrophe de Quérétaro, ces trésors d'érudition, déposés entre les mains d'un fidèle ami de l'auguste martyr, don Jose Maria Andrade, furent précipitamment arrachés des palais, emballés furtivement dans plus de 200 caisses, chargés à dos de mulets et conduits hors de Mexico. Ça et là, on eut bien quelques coups de fusil à tirer à travers ravins et gorges sauvages contre les pillards et la guerilla, mais tout arriva heureusement, après un mois d'incroyables pérégrinations à la Vera-Cruz, et de là en Europe.

Cette précieuse bibliothèque, joyeuse amie de l'empereur, lorsque brillaient les beaux jours de

jadis, colorés par les teintes roses de l'avenir, devenues teintes de sang le 19 juin 1867 — plus tard, sa seule et sincère confidente, lorsque sonnèrent les heures du mensonge et de la trahison, s'est dispersée le 18 janvier 1869, dans la salle des ventes de Leipzic.

Avec l'adjudication du dernier volume, sombrait la dernière épave du naufrage mexicain.

Ame droite et confiante, le rêve de l'empereur, raconte M. Charles d'Héricault, un de ceux qui ont entassé des matériaux précieux pour servir à l'histoire de cet homme aussi savant que modeste, était de s'entendre avec les libéraux, de réunir en congrès les députés choisis par le peuple et d'obéir au pouvoir qui sortirait fort et vénérable de la volonté de la nation assemblée.

Après notre départ, des démarches furent tentées auprès de Juarez et de son cabinet, pour les amener à consulter le vote populaire. Elles demeurèrent sans réponse. Qu'est-ce que le mot patrie pour ces gens-là ?

En politique, Maximilien s'était peint lui-même au complet, dans cette franche allocution qu'il prononçait à l'occasion de la mort de son beau-père le roi Léopold de Belgique :

— " Quant à moi, messieurs, vous avez été témoins de mes travaux. Laissant de côté les vaines théories qui ne conduisent qu'à l'anarchie, j'ai consacré mes veilles à l'organisation de l'administration publique, au développement des éléments de prospérité et de

richesse du pays, et à la solution des grandes questions qui le préoccupaient.

" Dans cette tâche ardue, j'ai su résister à l'impatience des uns et au découragement des autres, parce que les plaies ouvertes par cinquante années de guerre civile ne se cicatrisent pas en un jour. Mais ferme dans la conscience de ma foi, je marche droit à mon but, avec une infatigable persévérance. Les forces pourront m'abandonner ; le courage jamais.

" J'ai respecté la liberté de la presse, lorsqu'elle n'a pas dégénéré en licence, en même temps que j'ai fait respecter l'autorité de la loi. Bien aveugle qui ne voit pas qu'une autorité forte est la dernière ancre de salut pour notre patrie !

" Vous avez pu observer le calme que je garde au milieu des calomnies qui se sont élevées contre nous à l'étranger. En avant, messieurs ! les calomnies passeront et nos œuvres resteront.

" Fort de l'appui de ma conscience et de la rectitude de mes intentions, je contemple tranquillement l'avenir. Le Mexique a mis son honneur entre mes mains ; qu'il sache qu'entre mes mains, son honneur ne périra pas ! "

Ces paroles n'ont pas été de vains mots pour celui qui écrivait un jour les vers suivants :

He lived in order to die
He died in order to live. (1)

(1) Voir parmi les pièces justificatives qui sont à la fin du second volume " de Québec à Mexico,"—celle qui est intitulée, —*Pensées de Maximilien.*

Pourtant, une ombre venait se poser à côté des beaux effets de lumière que l'on remarquait dans ce doux portrait, aujourd'hui mutilé.

En Europe, cette ombre aurait été une qualité ; au Mexique elle devenait un crime, car elle menait Maximilien au suicide politique. L'empereur, habitué à croire en tout ce qui l'entourait, quand il était sur le pont de sa frégate, au milieu de toutes ces loyales figures de matelots, et plus tard encore, quand, gouverneur de la Lombardie, il voyait à ses pieds un peuple opprimé, tout étonné de rencontrer un Autrichien bon, juste et compatissant, aurait dû laisser à son château de Miramar cette belle et franche confiance, qui ne pouvait que lui nuire et le faire tourner en ridicule par son Mexique gangréné.

Je me souviendrai toujours de l'immense éclat de rire qui retentit un beau matin, d'un bout à l'autre de la capitale, lorsqu'on apprit que l'empereur, parti pour faire une exploration scientifique du côté de Pachuca, avait eu ses chemises en batiste fine, son cheval tout harnaché, son nécessaire de voyage et ses armes enlevés par un de ses aides-de-camp favoris ! Et quelques jours après, quand la rumeur indiscrète eut fait circuler que Sa Majesté venait d'avoir sa montre escamotée en pleine cathédrale, au milieu de son brillant état-major, les lazzis se remirent à pleuvoir sur le malheureux palais impérial. Chacun se souvenait qui d'une anecdote, qui d'un tour de passe-passe opéré sous ses yeux ; mais rien ne pouvait égaler les deux chefs-d'œuvre sus-mentionnés, si ce n'est

pourtant quelque chose de très-véridique, arrivé du temps de M. Juarez.

Présidant un soir le conseil des ministres, l'ex-roi démocratique s'aperçoit que la sonnette d'argent venait d'être enlevée. Voulant épargner à ses conseillers la rougeur de la honte, il se contenta de souffler brusquement les deux candélabres en vermeil qui éclairaient le cabinet des délibérations, donnant cinq minutes au coupable pour remettre furtivement sur la table ce qui appartenait à César. Le délai expiré, le président frotta une allumette chimique pour allumer les bougies . . . mais les chandeliers avaient disparu à leur tour, sans qu'on ait jamais pu savoir quel honorable portefeuille ils étaient allés éclairer.

Si les tribulations de l'honnête président avaient pu s'arrêter là, tout aurait été couleur de rose pour lui, dans la moins rose des républiques ; mais en ces temps là, il y avait à Mexico un aventurier espagnol ou cubain de naissance, grand parleur de son métier et poëte d'albums par occasion.

" Associé à une maison de commerce américaine, écrivait bien confidentiellement M. de Barrès à l'un de ces amis qui sont l'indiscrétion même, il était venu au Mexique, attiré par l'eau troublé des révolutions, et dans l'espoir d'y faire un bon coup de filet. Il avait pour lui le ton haut et tranchant, l'art de trouver une rime au premier mot donné, et de danser galamment la *havanera*, danse perfide où les jeunes

cœurs se laissent prendre, on ne sait comment, aux mailles des balancés et des entrelacements voluptueux.

" Une jeune fille d'assez bonne mine et d'une très-haute position, à cette époque, ne retira pas le doigt assez vite lorsqu'elle le sentit pressé pour la première fois ; après le petit doigt vint la main, et comme l'amour est une espèce de machine cylindrique, où une fois l'ongle engagé, tout passe et fait le tour, elle fût pincée au cœur et avoua sa préférence. Le fiancé devenu député, mena l'affaire bon train, fit sa demande, et l'on célébra à Mexico le mariage de Mademoiselle Juarez avec M. Santa-Cilia.

" Lors de la fuite du président, devant les troupes de l'intervention, le gendre suivit le beau-père et s'établit à San Luis ; c'était le fait d'un honnête garçon.

" Comment arrive-t-il que les nouvelles amoureuses qui n'ont à leur service ni télégraphes, ni avisos à vapeur, ni courriers extraordinaires, franchissent si rapidement l'espace et volent d'un bout du monde à l'autre ? Expliquera qui voudra cette mystérieuse vélocité du scandale, mais le fait est certain, dès qu'on a prôné quelque part les bans d'un infidèle, les vents s'empressent de saisir la nouvelle au sortir de l'Eglise, et vous la transportent, tout d'une haleine, aux oreilles de la femme délaissée.

" Que pensa Madame Santa-Cilia, la première et véritable femme du gendre présidentiel lorsqu'elle apprit, à Malaga ou ailleurs, que son mari convolait à de pareilles noces et la reniait, elle et ses enfants ?

" Elle protesta sans doute, et menaça. Le danger devenait pressant. La bigamie n'est pas une raillerie ; sans compter les orages et les vengeances de deux femmes trompées et bien disposées à vous indiquer l'article du code pénal qui vous prend l'homme au collet et l'envoie aux galères. Dans cette circonstance critique, le député-poëte prit le parti le plus sage ; il fit ses malles, prétexta une affaire importante aux Etats-Unis, et déguerpit. Dans sa précipitation, il oublia de laisser à sa femme l'écrin qui lui appartenait, sa cassette et sa bourse ; partir sans garder un souvenir du beau-père eût été le comble de l'ingratitude ; il lui emporta donc autant de pièces d'or qu'il put, frappées au millésime de sa présidence, en guise de portraits de famille." —

Voici le pendant de ce croquis de mœurs, et puisque j'ai eu l'indiscrétion de vous montrer la lettre de M. de Barrès, je ne vois pas pourquoi je ne vous la donnerais pas tout entière. Certes, mon ami a trop d'esprit pour se formaliser de ces choses.

" M. Porfirio Garcia de Leon était un homme à bonnes fortunes. Il eut d'abord la chance d'échapper au gibet, ensuite de passer de galérien colonel de la police armée sous Comonfort, puis, la fortune soufflant toujours et M. Doblado aidant, d'être fait général de cavalerie. Il eut encore la bonne fortune de faire la conquête des bonnes grâces du général Prim, à la Soledad, et ayant été coupé à la joue d'un coup de tranchet, dans une rixe de mauvais lieu, de

passer pour balafré. (1) La cathédrale de Morelia fut pour lui une mine de perles et de diamants, mais son étoile lui réservait sur la route de Guadalajara à Colima, ses plus insignes faveurs.

" Il y rencontra dans une auberge une femme de bon usage encore, mûre, blanche et dodue. C'était une aventurière, sans doute ; mais pour qui a la peau noire et le bagne pour point de départ, il y aurait de la pruderie à demander trop de vertu à une blonde, avenante et grassouillette.

" Lequel des deux enleva l'autre ? On ne sait. Ils arrivèrent à Mexico, se marièrent et y vécurent en grand état de maison. Ce fut une lune de miel toute dorée et princièrement écoulée. Madame la générale eut laquais et beaux équipages ; elle soupait de vol-au-vents truffés d'émeraudes, eût pu boire du champagne aux perles fondues comme Cléopâtre, et prélassait ses charmes sur des meubles étoffés de beau drap d'or et d'argent taillé dans des chasubles d'évêques, volées ici et là.

" Vraiment, on faisait chère lie. Cette Danaé se baignait en pluie d'or ; elle avait pour écrin les pierres précieuses de Notre-Dame de Morelia, et vivait enchâssée de diamants, d'amour et d'impertinence. Ce couple étincelant et fidèle partit aussi

(1) C'est une manie du peuple mexicain de se balafrer ainsi le visage sous le plus léger prétexte. Ces blessures faites à l'improviste déshonorent celui qui les reçoit, et le médecin qui découvrirait le moyen d'effacer ces cicatrices gagnerait une fortune au Mexique.—LUCIEN BIART.

avec la cour de Juarez et porta San Luis ses diamants et l'exemple de ses vertus.

" Il faut que le climat de San Luis soit bien dissolvant pour avoir fondu un si bel amour conjugal et séparé deux cœurs que rien ne devait désunir.

" Un soir, la blonde vint à réfléchir à l'instabilité des choses humaines, à la vanité des hommes, et à la fragilité de l'existence d'un général de cavalerie.

" La philosophie est une mauvaise conseillère — femme qui doute est femme perdue. Elle trouva son époux bien brun, bien maussade et certainement trop jaloux pour être enduré.

" Tout en s'entretenant elle-même de ces plaintes, ses mains pliaient la valise, recueillaient bijoux, argent et pierres précieuses, non comme valeurs — fi donc ! — mais comme gages encore chers d'un amour déçu. Quand le paquet fut assez rond, l'épouse enfla sa crinoline, prit le vent et fit voile vers des régions meilleures. On ne sait ce qu'elle est devenue, et depuis ce temps le sentimental et brun général de cavalerie est dans l'abomination de la désolation d'avoir ainsi perdu une mauvaise femme et de très-bons diamants. "

Ces scènes de cour d'assises se passaient dans l'entourage de Juarez, et depuis des années ces histoires étaient connues par tout le Mexique. Tout le monde en a ri, et personne n'a songé à en contester la vérité.

C'étaient des gens de cette trempe — peut-être les mêmes — qui plus tard s'arrogèrent le droit de juger

le noble, le chevaleresque, le grand empereur, qui avait cru que le courage, l'énergie, l'abnégation, pourraient un jour effacer le sceau de réprobation qui pesait sur le front de ce pays maudit ; de celui qui le 19 juin 1867, tombait sous la balle de ces voleurs de grand chemin, de ces héros du guet-apens et du carrefour.

A force de vouloir porter une main sacrilège sur sa couronne impériale, bénie par le Souverain Pontife, ces lâches ont réussi, sans s'en douter, à la surmonter de la couronne du martyre, et Dieu merci, Maximilien est entré le front haut et le pas ferme, dans ce sanglant et sombre couloir, par où Charles I, Marie Stuart, Louis XVI le roi Murat, et bien d'autres hélas, encore, porteront leurs noms à l'histoire et à la renommée des siècles.

En mourant, ses dernières paroles, fidèle reflet des dernières années de sa vie, ont été un poignant cri d'angoisse et de suprême amour pour sa : " *Pauvre Charlotte !* "

Combien ce dernier soupir de sa violente agonie, écrivait un auteur qui ne l'aimait pas, le rédacteur du *New York Herald*, dépeint admirablement le caractère viril et généreux de l'empereur tombé ! En tête-à-tête avec des bourreaux sans pitié comme sans remords, n'attendant plus que le fatal commandement : " En joue !" toute idée de sa grandeur déchue et des épouvantables trahisons qui avaient présidé à sa chûte, s'enfuirent, pour ne faire place qu'au souvenir béni de la délicate affection qui était venue se

greffer à sa vie, à sa destinée, à ses rêves d'ambition et à son bonheur envolé — sa "*pauvre Charlotte !*" Comme devant un homme qui se noie, et qui revoit dans la seconde qui s'en va, se dérouler jusqu'aux événements les plus imperceptibles de sa vie passée, la douce souvenance de sa jeune, de sa belle, de sa sainte compagne est venue se poser sur les lèvres de Maximilien mourant : "*Pauvre Charlotte !*" Les courtes journées de tranquillité passées avec elle dans son oublieuse capitale, les monceaux de bouquets dont elle avait été couverte par son peuple menteur, ses charités inconnues, sa piété si catholique, et la grâce irrésistible avec laquelle elle savait faire toute chose, tous ces attraits qui le rattachaient au passé, étaient accourus se pencher sur sa fosse entr'ouverte. Derrière eux se coudoyaient les sombres certitudes que les nobles efforts qu'elle avait tentés par de là les mers, pour sauver l'empire croulant n'avaient réussi qu'à la clouer sur le chevet de la folie et ce long cri d'angoisse vint alors s'étouffer dans la gorge de l'empereur : "*Pauvre Charlotte !*"

Jamais l'histoire des temps ne rappellera quelque chose de plus poignant, de plus navrant, quelque chose qui puisse mieux caractériser les sentiments de pitié et d'affection, que ces deux mots si simples, mais si empreints de véritable amour et de saint dévouement : "*Pauvre Charlotte !*" Ils éclipseront à eux seuls tout ce que sa trop courte carrière a renfermé d'héroïsme, et jamais discours quelqu'éloquent qu'il puisse être, n'atteindra le sublime accent de

tendresse et de résignation caché sous ces paroles mourantes de l'Empereur : " *Pauvre Charlotte !* "

Cette femme, que Dieu avait semée sur leur route pour faire rejaillir sur le sol tourmenté de leur malheureuse patrie un peu de cette sereine et céleste tranquillité qui était venue s'asseoir avec elle au coin de son foyer domestique ; cette princesse qui restera comme un des plus purs portraits d'héroïne que le dix-neuvième siècle lèguera à l'histoire, ces braves tueurs de femmes et d'enfants l'ont rendue folle de terreur, folle de désespoir, à force de lui jeter à la figure leurs hurlements de vengeance et d'anarchie !

— Alfred de Musset avait donc raison lorsqu'il laissait échapper ce sanglot :

O mon siècle ! est-il vrai que ce qu'on te voit faire
Se soit vu de tout temps ? O fleuve impétueux,
Tu portes à la mer des cadavres hideux :
Ils flottent en silence—et cette vieille terre
Qui voit l'humanité vivre et mourir ainsi,
Autour de son soleil tournant dans son orbite,
Vers son père immortel n'en monte pas plus vite,
Pour tâcher de l'atteindre et de s'en plaindre à lui !

Qui pourra redire les trahisons, les amertumes, les bassesses, dont on n'a cessé pendant dix mois d'abreuver ces malheureuses têtes couronnées, trop nobles pour reculer devant les sourdes menées de la révolution et du brigandage, trop bonnes pour recourir aux mesures sévères nécessitées par tous ces repris de bagne qui les entouraient, trop fières pour mendier les secours de l'Europe occupée ailleurs ?

Rien n'a manqué à leur calvaire ; rien, depuis la France, cette fille de Pierre, qui est venue y renier l'œuvre qu'elle avait prêchée et qu'elle avait scellée de ses sueurs et de son sang : depuis les Etats-Unis qui ont joué jusqu'au bout l'infernal rôle de pharisiens et d'hypocrites, fournissant des armes, un régiment et de l'artillerie aux sicaires, faisant décacheter dans le *Post-Office de New-York* les dépêches privées de l'empereur, et lui télégraphiant dès le commencement du siége de Quérétaro la mort supposée de l'impératrice, pour le décourager et en finir plus vite, jusqu'à l'infâme trahison de Judas caché sous le nom de Lopez, jusqu'à la moquerie d'un semblant de tribunal, jusqu'à la fourberie d'un Juarez qui, nouveau Ponce-Pilate, n'osant prendre sur lui la responsabilité du sang versé, et se lavant tranquillement les mains au-dessus des restes défigurés de sa royale victime, rejette sur le front abâtardi du peuple mexicain, les gouttelettes du sang, que Dieu lui a permis de faire jaillir, afin que son pays et sa race fussent éternellement marqués d'un stigmate de honte et d'opprobre.

La balle qui a frappé le cœur de l'empereur Maximilien a tué la nation mexicaine.

Son cadavre putréfié gît maintenant par le 32° 13 latitude, et de longtemps, les peuples qui sentent encore battre en eux quelque chose de noble, passeront bien loin de cet épouvantable charnier, de crainte de respirer les infects miasmes d'anarchie, de démagogie et de meurtre qui s'en élèvent de toutes parts.

Dévoré et déchiqueté par les chacals de la discorde, par les impitoyables vautours de l'immoralité et de la crapule, son squelette sera encore quelque temps l'effroi des honnêtes gens et des âmes sensibles, mais petit à petit le vent du ciel dispersera l'immonde poussière ; la paix, la civilisation et le respect des dons de Dieu reviendront peu à peu sur ce sol de malédiction.

La terrible, l'inexorable loi de l'expiation sera venue alors se briser sur la tombe de l'Empereur martyr.

Son sang aura fait descendre sur la terre qui l'a bu la rosée de la sainte miséricorde, et l'histoire fermant pour jamais les sombres annales qu'elle a consacrées au Mexique, inscrira sur le premier feuillet de son œuvre sanglante, cet impitoyable axiôme qu'elle burine en face de chaque récit de révolution : — Quos vult perdere Deus dementat prius.

Dieu aveugle toujours ceux qu'il veut perdre.

Mais à quoi sert de laisser errer mon esprit sur cette fosse royale ? Certes ce ne sera pas la dernière que creusera de sa griffe galeuse l'homme — ce roi des animaux — et comme il reste toujours du temps pour pleurer, j'aime mieux me rappeler que Dieu a bien fait de me créer voyageur, au lieu de me faire historien.

Nous oublierons donc, et je veux reprendre le fil de mon récit pour vous dire que les environs de Mexico présentent au touriste quelques beaux points de vue qui valent la peine d'être admirés.

J'eus la bonne fortune de parcourir le parc de Chapultepec et la ville de Tacubaya en compagnie de M. Charles de Barrès, rédacteur de l'*Estafette* qui, avec l'*Ere Nouvelle* de M. Masseras, constitue la presse française de la capitale. Le dernier fils du premier empereur du Mexique, le prince Agustin de Iturbide, colonel de cavalerie au service de l'empire, nous accompagnait.

Hélas ! à mesure que le temps passe et s'enfuit, les journaux, les bulletins, les lettres particulières m'annoncent la mort de personnes qui m'ont été chères.

Agustin de Iturbide vient de prendre place dans cette longue liste funèbre, et jamais meilleur cœur ne battit sous un uniforme de soldat.

Jeune encore, 36 ans, instruit et plein de verve, il était le bout en train de nos réunions à Mexico, qu'il égayait par ses réparties fines et par ses récits de voyage. Il fut pendant un mois mon voisin de chambrée à l'hôtel Iturbide — l'ancien palais de son père ! — et souvent il aimait à me rappeler un voyage qu'il avait fait à Québec, en 1838, voyage où il avait visité la citadelle sur les genoux du colonel commandant alors la garnison.

En rapportant son décès, le *Courrier des Etats-Unis* ajoute qu'instruit par l'exemple de son père, il ne voulut jamais se mêler de politique dans son pays natal, et une fois que la foule, à l'opéra de Mexico,

le contraignit à parler, voici le langage qu'il tint à ses compatriotes :

— " Mexicains, vous voulez un discours de moi : c'est très-bien. Vous en aurez un. Vous voulez que je parle comme le fils du libérateur du Mexique, l'immortel Iturbide. Vous l'aviez choisi pour empereur ; il était le seul honnête homme du Mexique, et vous l'avez fusillé. En vous conduisant ainsi, vous avez agi en voleurs et en assassins que vous êtes, que vous avez toujours été et que vous serez toujours." —

La foule, confondue par l'évidence de ces vérités, ne répondit rien et laissa parler l'orateur auquel rien n'était plus agréable que de vivre éloigné de son aimable patrie.

Je n'ai guère peine à croire à la vérité de cet étrange discours. Un jour de grande revue passée à Mexico, par l'empereur, j'entendais le prince Agustin adresser cette robuste harangue à son régiment de lanciers qui n'exécutait pas une retraite à son gré :

— Tas de brigands ! vous manœuvriez avec bien plus de précision à la bataille de Tacubaya !

Ces messieurs avaient fait, paraît-il, une magnifique volte-face devant l'ennemi, laissant Iturbide à moitié mort sur le terrain.

Tacubaya est un fort joli faubourg, situé à deux lieues de Mexico. On se rend par la voie ferrée aux belles résidences d'été que la fashion y a bâties, loin de l'atteinte mortelle des fièvres typhoïdes qui désolent la cité pendant toute l'année.

Outre ces fièvres causées par la malaria des lagunes de Texcoco, de Chalco et de Cochimilco, les maladies de cœur, principalement l'hypertrophie, sont excessivement communes à Mexico.

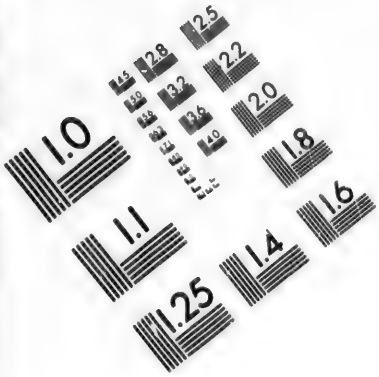
A moitié chemin, sur la route impériale de Chapultepec, s'élève le château de ce nom, ancienne école militaire de la république. M. Arthur Taschereau lui trouve, avec raison, un faux air des casernes du marché de Québec. Le parc qui l'entoure est d'une magnificence indescriptible. On y voit des cyprès qui ont, d'après M. de Candolle, plus de cinq mille ans d'existence.

Je n'ai pas besoin d'ajouter combien l'homme se sent petit, même devant les feuilles mortes qui tombent en bruissant doucement, le long de l'énorme barbe grise toute moussue qui recouvre ces troncs forts et noueux, sur la sève desquels quarante siècles n'ont rien fait.

A quelque distance de la route de Tacubaya le voyageur rencontre l'arbre où Fernand Cortès, défait et jeté en retraite, passa cette fameuse nuit du 1er juillet 1520, connue dans l'histoire espagnole sous le nom de la nuit triste, *la noche triste*.

Malgré le grand nombre de touristes qui viennent en disséquer les branches pour les emporter comme reliques historiques, ce colosse, né en même temps que ses frères du parc, semble être aussi vivace qu'eux.

J'ai fait comme bien d'autres : j'ai glissé une de ses branches dans mon carnet de voyage, et aujourd'hui



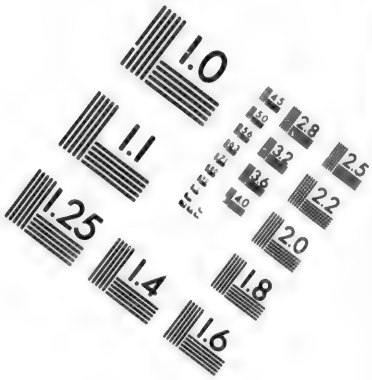
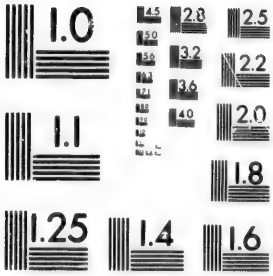
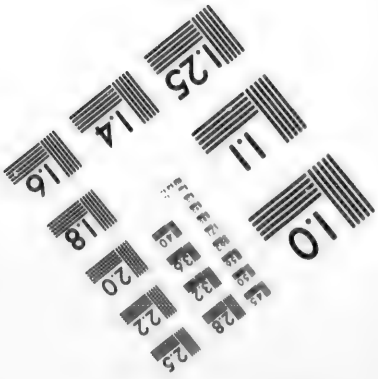


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





2.8
2.5
2.2
2.0
1.0

elle orne modestement une des pages de l'album de ma sœur aînée, en souvenir des larmes amères versées sous leur ombrage séculaire par le farouche conquérant.

Si chaque sanglot poussé sous l'aiguillon de la douleur ou de la souffrance était devenu aussi célèbre que ceux-là, que de beaux herbiers de nos salons seraient tapissés de feuilles mortes avant le temps, d'herbes jaunies et flétries sur des tombeaux, de fleurs fanées sur des cœurs morts !

Le sanctuaire de Notre-Dame de Guadaloupe, la patronne attitrée du Mexique, forme sans contredit ce qu'il y a de plus curieux à voir, comme échantillon d'art religieux, dans les environs de la ville.

Dans cette chapelle que M. Girard trouvait ce qu'il avait vu de plus ravissant en fait d'architecture, pendant son voyage en Amérique, la munificence des princes européens et les largesses des Mexicains ont entassé des richesses et des trésors incalculables.

— " Elle est construite, écrit le savant voyageur, au-dessus de la source miraculeuse de Notre-Dame. Son architecture est très-originale ; elle ne ressemble à rien de connu. C'est bien une sorte de renaissance, mais d'un goût particulier, arabe et mexicain, très-élégant et très-étrange. Des zigzags blancs et noirs surmontent les fenêtres en étoiles, autour desquelles des anges déroulent des légendes empruntées aux litanies de la sainte Vierge, en langue espagnole. Les colonnes sont à demi-grecques, mais d'un grec de fantaisie. La porte est mauresque et les fenêtres le

sont, pour la plupart, aussi. Tout cela semble devoir être très-incohérent, mais cependant ne l'est point : la disposition de l'ensemble fait de ce caprice architectural quelque chose d'harmonieux. " —

Plus d'un mois s'était écoulé depuis le jour de mon arrivée à Mexico. L'Empereur terminait un voyage qu'il avait entrepris dans l'intérieur de l'empire ; le général Bazaine se reposait de la joie que lui avait causée la réception méritée de son bâton de maréchal de France, en mûrissant le plan de la longue et difficile expédition d'Oajaca, et le marquis de Montholon s'occupait du prochain mariage de sa fille avec M. le capitaine d'état-major Garcin.

Pendant tout ce temps, je me croyais oublié et je commençais déjà à me répéter, plus d'une fois, cet alexandrin célèbre :

Quand je vois l'étranger, je pleure mon pays,

lorsqu'un bon matin, je fus éveillé par le bruit sec et métallique des éperons d'un chasseur d'Afrique.

Il arrivait au triple galop, m'apportant, de la part du colonel d'état-major général, M. Osmont, (1) l'ordre de me rendre à son bureau le soir même, pour y passer un examen.

Un comité, composé des généraux de brigade de Lascours et l'Hérillier, sous la présidence du général de division de Castagny, m'y attendait.

(1) Auguste Adolphe Osmont, grand officier de la légion d'honneur, aujourd'hui général de division commandant la division d'Oran.

J'eus la bonne fortune de mériter l'approbation de mes examinateurs et d'être attaché, comme capitaine, au quatrième tirailleur mexicain.

Le lendemain, je recevais la lettre de service suivante, en réponse à la requête que le comité m'avait fait dresser, pour être annexée à son rapport :

Mexico, le 27 Novembre 1864.

" Corps expéditionnaire du Mexique.
—
" Etat-Major Général.
—
" No. 8839.

" *Capitaine,*

" J'ai l'honneur de vous informer que j'ai reçu la demande que vous m'avez faite de vous joindre à l'expédition d'Oajaca.

" J'accepte vos offres de service, et vous autorise à partir quand vous le jugerez convenable.

" Le maréchal commandant-en-chef,

" Par ordre,

" Le colonel chef d'état-major-général,

AD. OSMONT.

" M. le capitaine Faucher de St. Maurice,
" Calle Puente de San Francisco,
" No. 14, Mexico."

A cette missive était joint un ordre cacheté adressé au général de division, le vicomte Courtois Roussel d'Hurbal, parti depuis dix jours pour prendre la direction de la campagne qui allait s'ouvrir et une lettre d'introduction auprès de cet officier supérieur,

que je devais à la courtoisie de M. Jules Maurice, secrétaire de M. le ministre des finances, Armand.

Comme je l'ai su plus tard, la note cachetée contenait ma nomination temporaire à l'état-major du général, en attendant qu'il voulût bien disposer de mes services.

Le temps pressait, si je voulais rattraper la colonne expéditionnaire, qui avait plus de quinze étapes sur moi.

Je ne pris que le temps de me faire faire, à la hâte, une tenue de campagne, et trois jours après, la diligence de Puébla m'entraînait sur la route — beaucoup trop poussiéreuse ce jour-là — de la gloire et des contusions qu'elle laisse, bien souvent, aux épaules de ceux qui se mêlent de la coudoyer.

VII.

LA VILLE SAINTE.

Rêve à dormir debout.—Un miroir de Sheffield.—Mon lecteur qui critique.—Histoire d'un pauvre serin.—Moi.—Le Popocatepetl.—La Dame blanche.—Un chemin de sang.—Chez un compatriote.—Le colonel Jeanningros.—Au club.—Le vicomte de Montessuy.—A travers la ville.—Les roses du Christ.—Une bien triste chose.—La cathédrale.—Deux premières bombes.—Les couvents.—Le coupe-gorge du 5 Mai.—La Malinche.—Un déjeûner à Cholula.—La tour de Babel.—Un animal invraisemblable.—La pierre animée.—De plus en plus invraisemblable.—Vie de garnison.—Les oiseaux de la place—Les soirées de ma tante Rose.—Son roman.—Un déclassé.—La nuit de Noël.—Au revoir !

Pendant que nos mules nous entraînaient du côté de Puêbla—la ville des anges—je surpris en flagrant délit de maraude autour de mon pauvre cerveau, la la plus ridicule idée du monde.

Je lisais les souvenirs d'un aveugle par Jacques Arago, livre où tout l'esprit qui restait sur terre est venu se réfugier. Les étincelles qui jaillissaient de ce style de feu me donnaient des éblouissements, et la tête renversée sur le coussin en cuir de la voiture je me laissais aller à cette rêverie indéfinissable, qui s'était emparée un jour d'Alexandre de Tocqueville, lorsqu'il descendait le Mississippi.

Dans son rêve, de Tocqueville avait cru un moment que le mot homme s'était enfui à tout jamais du dictionnaire, pour y être remplacé par le vocable frère.

Un même cœur battait sous chaque âme : chacune de ses pulsations menait aux mêmes amitiés, aux mêmes vertus, aux mêmes croyances et aux mêmes fins.

Mon rêve était différent.

Toutes ces innombrables productions que la librairie a dégorgées depuis un siècle, sous les noms de romans, de nouvelles ou de bouquins, à raison de cinquante centimes la livraison, s'étaient évanouies pour ne plus faire place qu'à des impressions de voyage à travers le monde, le cœur ou l'esprit. Chaque enfant, chaque homme, chaque vieillard venait retracer dans ce journal quotidien les actes et les souvenirs les plus marquants de sa vie.

La littérature moderne était devenue un interminable miroir de Sheffield, où les générations de l'avenir, moyennant finances — il en faut pour vivre et pour

mourir — n'avaient qu'à venir se regarder pour trouver l'éternel *moi*, face à face avec cette fameuse pierre philosophale si vantée, si cherchée et mise en doute en fin de compte :

— L'expérience.

Elle était là, telle que l'a entrevue Jules Sandeau, avec une âme, et se souvenant des larmes qu'elle avait coûtées. " Le soir n'insultait plus au milieu du jour, le milieu du jour ne blasphêmait plus le matin. La foi, l'enthousiasme, le désintéressement, tous les sentiments élevés, toutes les nobles aspirations, ces véritables présents du ciel, n'étaient plus condamnés à s'appeler éternellement les illusions de la jeunesse. " Les bêtises de ses prédécesseurs avaient à jamais guéri l'homme de sa funeste passion d'en faire, et il n'avait plus besoin pour se convaincre de la vérité, d'agir comme ces marmots gâtés qui brisent leurs jouets, pour voir ce qu'il y a dedans.

J'en étais venu à voir l'expérience chose aussi tangible que la première manufacture de coton venue, lorsqu'une malencontreuse ornière se permit de me rappeler à une sensation des plus réelles.

Tout disparut, et je me trouvai nez à nez avec l'ouvrage du spirituel aveugle, sur la couverture duquel mon journal de voyage, parti d'un des angles de la diligence, était venu s'abattre comme un aérolithe.

Ma rêverie changea alors de direction, et je me mis à réfléchir au sort qui attendait ces modestes notes,

intéressantes seulement pour celui qui les avait recueillies.

Vous l'avouerai-je, mon bon lecteur, votre figure sarcastique m'apparut, et il me sembla vous entendre murmurer, en mettant la main sur mes humbles souvenirs :

— Bah ! je parierais que ce bouquin est comme tous les autres ! Sous prétexte de nous parler de l'étranger, nous allons ne voir à chaque page que le *moi*, prenant des poses à sensations ou délivrant des brevets de reconnaissance à ceux qui lui auront donné à dîner. Tous ces messieurs, tous ces penseurs qui vont de Londres à Pékin, et de Naples en Australie, ne grimpent sur les paquebots et ne vont sous d'autres cieux que pour faire des effets de mollet, ou pour donner les airs de grands hommes incompris.

Parfaitement touché, et parole d'honneur il ne me resterait plus qu'à jeter ces pages au feu, si je n'avais horreur du rôle de Saturne qui dévore ses enfants, tout en fredonnant sur l'air paterne que vous savez :

Enfants soyez bien sages
Dedans mes œsophages.

Donc vous êtes condamné à me feuilleter.

Seulement, bien que nous apercevions depuis fort longtemps les cimes neigeuses du Popocatepetl et l'immense mausolée de la Dame blanche, je vais prendre la liberté de vous montrer un tant soit peu ce moi, dont vous commencez à dire déjà du mal. J'aurai le temps de vous jeter un mot sur les deux

géants qui font l'orgueil de la Cordillière, avant que la diligence s'engage dans les rues proprettes de Puébla.

D'après le cathéchisme, le moi ne prendrait possession finale de l'homme que sept années après sa naissance.

J'admets cette vérité comme toutes celles que renferme le modeste et fidèle ami de mon enfance. Néanmoins, j'ose croire que la souffrance, la douleur ou les contrariétés peuvent développer quelques lueurs d'intelligence chez l'enfant, avant l'époque précitée. Or, il suffit bien souvent d'une petite étincelle pour allumer un incendie.

Je me rappelle encore l'impression que laissa derrière elle la première douleur morale que j'ai ressentie.

J'étais bambin de cinq ans, et j'aimais comme mes petits camarades le jeu et le bruit. Ma mère, comme toutes les mères, avait une peur affreuse des rhumes, des catarrhes, des grippes et des coqueluches. Elle ne me permettait que très-rarement de courir dans la prairie qui entourait notre petit manoir de Beaumont, et pour mieux me retenir à la maison, elle m'avait fait cadeau du plus gentil canari, que l'imagination d'un naturaliste puisse rêver.

Dès lors, plus de jeux, plus de courses, plus de promenades.

Je passais mon temps à le soigner, à le regarder, à l'écouter siffler ses joyeuses chansons, et comme Victor Hugo l'a dit si gracieusement pour sa colombe, " longtemps nous nous aimâmes."

Pourtant un soir — je venais de donner mon cœur au bon Dieu — je me sentis pris d'une subite inquiétude sur mon petit camarade. Il m'avait semblé tout triste, tout morose ce jour-là, et je ne pus m'empêcher de sauter en bas de mon lit pour courir à sa cage.

Hélas ! mon pauvre ami, mon gentil " Bijou " était mort ! et je regagnai la petite alcove en sanglotant.

Là, tout pelotonné entre mes deux draps, mon imagination d'enfant se mit à rouler sur une singulière pente.

Jusqu'à ce jour, il n'y avait eu que la douleur physique pour me faire pleurer : je me demandai comment cela pouvait être que la mort de mon serin, sans me faire mal personnellement, pût m'arracher des larmes brûlantes et véritables.

Pour la première fois, le moi se dressa alors ; il tressaillit avec terreur sous l'aiguillon de la douleur morale, et je compris pourquoi ses piqures étaient plus profondes et plus poignantes, que celles de sa sœur aînée, la souffrance physique.

Depuis, la leçon de philosophie enfantine que m'avait donnée la mort de " Bijou, " m'a suivi

partout, bien que je puisse dire avec un poëte de ces derniers temps :

J'ai vu sous le soleil tomber bien d'autres choses
Que les feuilles des bois et l'écume des eaux,
Bien d'autres s'en aller que le parfum des roses
Et le chant des oiseaux.

Mes yeux ont contemplé des objets plus funèbres
Que Juliette morte au fond de son tombeau,
Plus affreux que le toast à l'ange des ténèbres
Porté par Roméo.

A côté de ces sombres souvenirs tombés à travers les déchirures de la robe du temps, la tristesse que pourraient me causer les paroles amères de ceux qui croient n'avoir rien à apprendre de la bouche des autres, me paraîtra bien légère. Je trouve excessivement logique que l'on puisse ne pas s'amuser à me lire, et mieux encore, ne pas m'aimer une fois que l'on m'a lu, puisque je ne puis placer en tête-à-tête avec mon lecteur que le triste moi, mon seul et unique compagnon de dangers et de voyages.

Il n'est pas très-gai, je vous l'assure avec connaissance de cause, et bien que je ne tienne guère à la réputation de poser en Réné — qui, à ses heures de chagrins et de découragements, n'a pas aimé, au moins une fois, à se mirer dans cette mélançolique création de Châteaubriand ? — je ne puis m'empêcher de retrouver à son cœur une ressemblance frappante avec la funèbre route que nous parcourons depuis ce matin. Çà et là, de petites croix de bois

indiquent le lieu où une de ses affections a été mise à mort, une de ses croyances assassinée. Seulement, la coutume espagnole n'a pas encore prévalu sur ceux qui les ont connues, car personne jusqu'à présent n'est venue y jeter une pierre en témoignage de deuil, y murmurer un *de profundis* en signe de souvenir.

Que j'en ai vues mourir de ces malheureuses illusions, effrayées par les éclats de rire de ceux qui doutent de tout ! Combien de fois, à travers le bourdonnement et les lazzis de la caserne, dans le silence de ma tente ou de mon cabinet de travail, au milieu d'une patrouille de nuit, même au front d'un joyeux quadrille, n'ai-je pas étouffé un long sanglot en contemplant furtivement toutes ces cendres blanchies, toutes ces feuilles jaunies qui jonchent mon pauvre moi ? Alors on m'accusait d'avoir une figure de saule pleureur, et de me donner des faux airs de poète dans un siècle où ceux qui le sont, passent pour hypocondres, parceque je laissais entrevoir le peu de foi que donnaient les joies factices du monde, et que je trouvais à ses bons mots, à ses sourires artificiels, à ses phrases apprises par cœur, la mélancolie d'une ballade d'Ossian, la tristesse d'un amour perdu.

Pourtant, s'il m'était permis d'exprimer un vœu, à l'avenir le moi oublieux croirait encore peut-être en l'ombre du bonheur, si tout ce défilé de spectres glissant silencieusement sur la poussière de son cœur, s'évanouissait avec la réputation de ce livre.

Mais trève de confidences. Elles sont comme ces locomotives qui ont perdu leur conducteur et courent à toute vapeur, sans savoir où elles vont, ni où elles s'arrêteront.

Il vaut mieux causer des choses du dehors que de s'amuser ainsi à déchiffrer les épitaphes du dedans, et puisque le Popocatepetl se montre curieusement par le store de la voiture, je laisse le moi dormir tranquillement sur le rude oreiller de ses souvenirs, pour vous parler un peu de ce roi des Andes qui regarde depuis le commencement du monde sa royale épouse — la Dame blanche — agenouillée à ses pieds en signe de vassalité.

Schiller planait un peu trop haut, lorsqu'il griffonnait rapidement la strophe célèbre qui commence par ces mots : " Sur la montagne est la liberté. " Ces beaux vers devaient plus tard mériter l'approbation d'un grand savant, joignant à son titre incontestable de Prussien celui un peu plus vaporeux de poëte — Alexandre de Humbolt — qui se les répétait souvent, comme il l'avoue lui-même dans son *Cosmos*, en gravissant les pentes escarpées des Andes.

De même que tous ces fiers géants de la Cordillière, le Popocatepetl a dû se les entendre adresser lorsque l'illustre explorateur arriva tout essoufflé sur cette cime sauvage, dont le givre et le frimas n'avaient gardé jusqu'à ce jour que l'empreinte de la serre d'acier du condor, du pied craintif et prudent du chercheur de soufre.

Pourtant le sceptique n'a rien cru aux rimes vibrantes du barde Allemand. Il avait vu passer un si grand nombre de rêves morts en naissant, tant de fleuves et de torrents charriant des monceaux de cadavres et des débris d'empires sous son granit immobile ! Sa longue chevelure de pin avait eu le temps de grisonner bien des fois sous l'éternel baiser de son éternel hiver, sans que l'homme en fût devenu pour cela moins ambitieux, moins égoïste, moins orgueilleux, moins jaloux, et sa bise froide et glacée emporta comme tout le reste la pensée de Schiller. Son crâne chauve et blanchi continua à se pencher tout rêveur, du haut de ses 5,400 mètres — soit 16,200 pieds — sur le gigantesque tombeau, où dort depuis la naissance des siècles la dame blanche (1), ne laissant au touriste tombé en arrêt devant ces deux colosses du règne minéral que la conscience de son immense petitesse, et le forçant de se dire *in petto*, que si un jour la liberté avait dû chercher refuge aussi haut, il n'est guère possible qu'elle veuille bien se risquer à se tordre les reins, en redescendant parmi nous.

Les derniers rayons du soleil couchant commençaient à se décolorer et à mourir lentement sur le versant de la Malinché, lorsque la diligence fit son entrée dans la ville des Anges, passant à côté du

(1) Vue de loin, la dame blanche ressemble à s'y tromper à un immense cercueil en fer. Sa hauteur est de 4,786 mètres, soit 14,352 pieds.

trop célèbre pénitencier, immense édifice quadrangulaire, tout noirci de fumée, criblé de balles, de boulets et d'éclats de mitraille, et dont chaque lambeau de muraille, chaque pierre tombée cache une goutte de sang français.

Il y avait dans l'intérieur de cette énorme forteresse, une grille en fer qui en sautant écrasa sous son énorme masse presqu'une compagnie entière de Mexicains.

Forcé de ployer sous la bravoure de nos soldats, Ortega en l'évacuant fit mettre le feu dans une partie de l'édifice, et ses détenus politiques trouvèrent dans cet épouvantable brasier une mort horrible. Seule, une malheureuse femme put s'échapper, à moitié nue et couverte de brûlures, mais sa raison ne résista pas au choc terrible qu'elle avait subi. Elle mourut folle, et personne ne resta pour raconter les terribles angoisses de ces pauvres enchaînés que la flamme venait lécher et faire mourir longuement.

Les rues de la ville qui conduisent au pénitencier portent partout, les traces des terribles assauts que lui donnèrent les troupes du maréchal Forey, le 29 mars 1863. Elles sont bordées par ces fameux cadres qui offrirent une résistance si désespérée. Chaque grille, chaque gouttière, chaque fissure du pavé était devenu une embrasure par où sortait une escopette, un tromblon, un canon de carabine, et les yeux terrifiés du voyageur ne peuvent s'arrêter sur un angle de maison, sur une corniche de toit qui ne soit éraflée

par une grenade, dentelée par une balle miniée, écorchée par un boulet rayé ou par une éclat d'obus.

La ville elle-même est ceinte d'un long ruban de modestes tombes, où généraux, colonels, officiers subalternes et pauvres soldats se sont assoupis, loin de leur belle France. A peine le froid suaire de gazon qui les recouvre, cache-t-il les abîmes de larmes et de sang, où se pose toujours sans y toucher le talon léger de la gloire et du génie des batailles.

En quittant Mexico, un de mes amis, M. Corriston, m'avait chargé d'une lettre pour un compatriote, un Montréalais, M. Kurkzyn, jeune négociant, faisant d'excellentes affaires à Puébla. Je ne sais qui de nous deux ressentit le plus vif plaisir, en échangeant la cordiale poignée de mains que nous nous donnâmes. Lui, apprenait par ma bouche les nouvelles les plus récentes du pays ; politique, changement de ministère, nécrologie, mariages, naissances, pour lui, tout était du nouveau. Moi, je contais tout avec un plaisir indicible. Il me semblait qu'à force de parler de la patrie, la distance diminuait, et l'imagination aidant, je croyais être tranquillement à Québec, passant joyeusement une longue et bonne soirée en tête-à-tête avec un vieil ami.

M. Kurkzyn avait emporté avec lui cette franche hospitalité canadienne qui fait reconnaître un de nos compatriotes partout à l'étranger ; aussi, durant le mois de ma garnison à Puébla, ne voulut-il pas me permettre de me servir du billet de logement que m'avait fait tenir le secrétaire de la subdivision militaire.

Peut-être avait-il raison ? Où aurais-je pu trouver ailleurs la joie et le bonheur qui régnaient dans cette maison bénie ?

Il est d'usage en campagne, pour un officier qui arrive dans une place de guerre, de se rendre le lendemain matin, au rapport de neuf heures, chez le commandant supérieur, pour lui décliner son nom et ses titres et se mettre à sa disposition, pendant toute la durée de son séjour en ville. Toujours cette démarche a pour résultat une invitation à déjeûner de la part de l'officier supérieur — ce qui n'est pas absolument désagréable en route, et comme après tout, on a la conscience déchargée du plus léger péché véniel contre les " Ordonnances et Règlements, " on n'en savoure qu'avec plus de plaisir le bordeaux et le champagne de son amphitryon.

Lors de mon passage à Puébla, la ville était placée sous les ordres du colonel Jeanningros, commandant de la légion étrangère et aujourd'hui général de division. C'était à ce brave officier que s'adressait la lettre que le colonel baron de Briche m'avait donnée à Orizava, et pendant le classique déjeûner je le trouvai tel que me l'avait décrit son collègue.

Parfait type de grenadier, son torse aurait donné à Canova des inspirations pour la coupe d'un Hercule. Parti enfant de troupe, il avait su parvenir, à force d'énergie et d'intrépidité, jusqu'au grade qu'il occupait, et cela sans autre protection que les muscles de fer de son poignet, sans autre influence que le rayonnement de sa bonne étoile. Aussi, possédait-il les

plus beaux états de service d'une armée où l'on ne les compte plus, et ses vingt-trois blessures l'avaient fait surnommer par ses soldats le père *Balafre.*

C'était là le petit nom de bonne humeur qu'il recevait lorsqu'il ne les envoyait pas trop souvent au clou ; mais si par malheur le violon ou le silos (1) pendaient au bout du nez d'un récalcitrant, ce n'était plus que le colonel *Carrrément.* Par ce sobriquet, le conscrit croyait avoir tiré une éclatante vengeance du père Balafre qui, se défiant de son éloquence et de sa rhétorique, avait pris le parti d'apprendre par cœur cette phrase énergique qu'il adressait invariablement au régiment, dans les jours difficiles.

— " Mes enfants ! l'ennemi est devant nous, mais ce sont des *asperrrités* que nous *enfoncerrrons carrrément !* en avant ! charrrge ! "

Plus tard, lors de la triste capitulation de Metz, ce brave officier général, devenu commandant de la garde impériale, faisait mettre à l'ordre du jour ces lignes simples et héroïques qui resteront pour l'éternel honneur de son nom :

— " Mes drapeaux ont été déchirés par mon ordre, les hampes et les aigles sciées, les morceaux distribués

(1) Le violon est tout simplement la salle de police. Le silos est plus sérieux. Il consiste en un trou d'une vingtaine de pieds de profondeur, sur sept à huit de largeur. On y descend le condamné, et dans ce souterrain, il n'a pour distraction que le bruit des pas du factionnnaire veillant sur cette nouvelle fosse de Daniel, et qui lui jette ses rations deux fois le jour. Cette punition n'est en usage que parmi les corps d'Afrique.

à mes deux régiments ; les drapeaux de ma brigade n'iront pas à Berlin."

A ses qualités de rude soldat et de terrible sabreur, le colonel Jeanningros joignait cette politesse exquise qui est l'apanage des âmes sensibles et des bons cœurs. Les officiers de la garnison avaient formé entre eux un club, sous la présidence du chef de bataillon Rolland, où soir et matin il y avait réunion pour lire les journaux de Mexico et de France, prendre son verre d'absinthe et faire un whist ou un lansquenet. Il le mit galamment à ma disposition pendant tout mon séjour — le général d'Hurbal ayant dépassé Puébla de plusieurs étapes, il me fallait attendre le passage d'une escorte — et il chargea son officier d'ordonnance, M. Achilli, de me présenter à la plupart de ses subordonnés.

Parmi ces derniers, se trouvait M. le vicomte de Montessuit, sous-lieutenant à la légion.

Fils d'un ancien diplomate français, M. le vicomte Paul de Montessuit, n'était entré comme officier à la légion étrangère qu'après avoir été tour à tour homme de lettres, élève en diplomatie, volontaire lors de la dernière guerre de Pologne, condamné à être fusillé par les autorités russes, et retiré de leurs mains à force de mettre en jeu des influences de famille. Tout portait à croire que l'épaulette calmerait peu à peu cette rude soif d'aventures, lorsque de retour à Puébla, j'appris que M. de Montessuit venait de donner sa démission, pour aller prendre à la Havane la direction d'un journal français.

Je n'en ai plus entendu parler depuis : seulement en feuilletant dernièrement une liasse de journaux, je tombai par hasard sur l'entrefilet suivant du *Courrier de Saint-Hyacinthe :*

CURIEUSE INVENTION. — M. Paul de Montessuy a exhibé et expliqué hier matin, au No. 161, Broadway, les plans d'un nouveau navire de son invention, auquel il donne le nom de *self-mover ship*. Il n'y a, dit-on, d'autre moteur qu'un système bâsé sur l'attraction terrestre combinée avec la résistance offerte par la densité de l'eau. Un bâtiment de 300 pieds de long sur 120 pieds de large, construit d'après ce principe, ne coûterait que $8,000 et pourrait traverser l'océan avec une vitesse moyenne de 50 milles à l'heure, soit deux jours et demi.

MM. Masson, sous-lieutenant au train, Péchoux, vétérinaire au même corps, et Luquet, officier d'administration étaient avec M. de Montessuit. Ils se firent mes ciceroni à travers la ville, qui serait un véritable bijou de propreté et d'élégance même ailleurs qu'au Mexique.

A peine m'y étais-je promené pendant quelques heures que je compris bientôt pourquoi les naïfs Indiens l'avaient surnommée la ville sainte. Bien qu'elle soit de la grandeur de Québec, elle renferme cinq églises paroissiales, soixante et un temples et chapelles catholiques, neuf couvents de moines, onze de religieuses et un oratoire en l'honneur de San Félipe de Néri.

Pendant ces longues promenades sans but où chacun de nous oubliait à qui mieux mieux le Mexique, pour causer de ses souvenirs, de son cœur, de son pays, une des choses qui m'étonnèrent le plus, fut de voir certaines rues de la ville, presqu'entièrement jonchées de roses effeuillées.

L'habitude mexicaine veut qu'il en soit ainsi, tout le long du parcours que fait le Saint Viatique, lorsqu'on le porte à un mourant, et je ne connais rien de plus touchant que cette charmante coutume de jeter ainsi sous les pas du bon Dieu, ce qu'il y a de plus suave dans sa création, les fleurs. C'est un peu murmurer à l'oreille de celui qui va mourir que son âme doit partir sans regret, car rien ne se perdra de cette poussière qu'elle oublie derrière elle, et involontairement en pensant à toutes ces pauvres roses hachées sans pitié par les mollettes de mes éperons, je songeais à ces navrantes strophes qu'exhalait la puissante muse d'Octave Crémazie, mourante elle aussi :

Sur le champ du repos, quand la brise sereine
Vient souffler dans l'ombre des nuits,
Elle emporte en passant cette poussière humaine
Qui doit se transformer en fruits.

Quand au pied de l'autel la douce fiancée,
Vient courber son front virginal,
C'est peut-être du cœur de sa sœur trépassée
Qu'est fait son bouquet nuptial.

En revanche, je ne me sens guère les dispositions d'admirer le stoïcisme d'un autre usage qui, m'assurait

un officier d'artillerie, M. Anderer, prévaut dans certaines parties du Mexique.

Du moment qu'un enfant expire dans une maison, le salon prend un air de fête inaccoutumé, le cadavre est enveloppé de nuages de mousseline et de guirlandes, les meubles sont cirés, les parquets frottés, les amis affluent de toutes parts, et tout le monde, rit, babille, danse et se réjouit en l'honneur du petit ange — *angelito* — qui vient de déserter la terre pour les cieux.

Peut-être aux yeux des créoles, passerai-je pour avoir le cœur bizarrement confectionné, mais pour moi — et bien des mères se rangeront à mon avis — Victor Hugo aura raison, tant que dureront les siècles :

Voyez-vous, nos enfants nous sont bien nécessaires,
Hélas ! quand on a vu dans sa vie, un matin,
Au milieu des ennuis, des peines, des misères,
Et de l'ombre que fait sur nous notre destin,

Apparaître un enfant, tête chère et sacrée,
Petit être joyeux,
Si beau, qu'on a cru voir s'ouvrir à son entrée
Une porte des cieux ;

Quand on a vu longtemps de cet autre soi-même
Croître la grâce aimable et la douce raison,
Lorsqu'on a reconnu que cet enfant qu'on aime
Fait le jour dans notre âme et dans notre maison,

Que c'est la seule joie ici-bas qui persiste
De tout ce qu'on rêva,
Considérez que c'est une chose bien triste
De le voir qui s'en va !

La cathédrale de Puébla dans le style italien de la fin de XVIIme siècle est de l'avis de plus d'un connaisseur, un des plus purs monuments religieux de l'Amérique. Elle est bâtie en pierre brune, au milieu de la grande place, entourée de tous côtés par de gracieux portiques, et parmi les nombreuses merveilles que renferme la basilique, je me suis souvent surpris à admirer sur le maître-autel un superbe crucifix en bois noir, don royal de Charles-Quint.

M. le général marquis de Gallifet s'est amusé à faire de cette magnifique cathédrale la description suivante qui est on ne peut plus complète. D'après une légende locale, ses beffrois élancés furent terminés dans une seule nuit, par des anges et des séraphins.

— " Ce bel édifice s'élève majestueusement, présentant un parallélogramme de 90 mètres de longueur sur 80 mètres de largeur, non compris le parvis qui est très-vaste. La façade principale est ornée de superbes statues en pierre blanche ; les portes et tambours sont en bois de cèdre, ornés de dessins bizarres en bronze. On voit à chaque angle de la façade une tour carrée d'une hauteur perpendiculaire, au-dessus du parvis, de soixante-quinze mètres. Le sommet est orné d'une coupole en brique vernie, qui s'élève sur un socle octogone à crémeaux, et est surmonté d'une lanterne à colonnettes, qui porte à son extrémité un globe et une croix en marbre blanc. La tour du sud à coûté cinq cent mille francs elle est garnie de cloches énormes au nombre d'une trentaine. Lorsque ce carillon est mis en branle, ce qui arrive à chacune des

nombreuses fêtes du calendrier mexicain, c'est à devenir fou. Les mexicains affectionnent cette assourdissante harmonie. La plus grosse cloche fondue par un certain Francisco Marquez, pèse 185 quintaux et a coûté quarante-cinq mille francs.

"La grande coupole du temple est en faïence jaune et verte, elle s'élève majestueusement au-dessus d'un acrotère octogone, avec pilastres d'ordre ionien à chaque angle. La lanterne est dominée par une statue.

"A l'intérieur, l'architecture est en général, d'ordre dorique, de double dimension et en pierre de taille.

"Le tabernacle est une œuvre remarquable en son genre. Son plan est circulaire, il a la forme d'une petite tour ouverte par quatre faces. Il a une hauteur de 25 mètres au-dessus du sol. Il se compose de deux corps : le premier, d'ordre dorique, est orné de seize colonnes cannelées de sept mètres de hauteur ; par groupes de quatre à chaque angle où l'on remarque les statues colossales des saints docteurs. Les colonnes ont une magnifique corniche garnie sur chaque façade d'un fronton semi-circulaire avec des anges en saillie dans des nuages. La coupole de ce splendide tabernacle est couronnée par un socle qui sert de piédestal à la statue de saint Pierre ; l'extérieur est en rapport par sa richesse d'ornementation avec l'intérieur. Au centre, on voit un autre tabernacle, plus petit, qui sert à recevoir le Saint-Sacrement. Le premier corps, ainsi que le tabernacle

central, sont de marbre fin ; tout le deuxième corps semblable, sauf les dimensions, au premier, est en stuc imitant le marbre.

"Au bas de chaque façade, se trouve un autel de beau marbre. La table est de trois mètres de long, d'une seule pièce. Tout autour on voit de riches ornementations de bronze. Au-dessus de chaque autel est placé un tabernacle d'une seule pièce, avec colonnes d'albâtre aux angles. Les portes sont ornées de bas-reliefs en vermeil.

"Dans l'intervalle d'un angle à l'autre des autels, existent quatre portes qui communiquent au panthéon des évêques, situé sous le tabernacle principal. Les encadrements et les frontons semi-circulaires de ces portes sont fort curieux. Au centre, on remarque des groupes de séraphins enlacés dans des festons d'un goût parfait ; les portes sont de bois précieux, et les décors de bronze doré. La voûte du caveau et des sépulcres sont en marbre noir et blanc, de même que le pavé au milieu duquel se trouve l'ossuaire. Le sanctuaire de l'Eglise semble être le socle immense de ce beau monument, un des plus remarquables qui existent sur le globe ; on mit près de quarante années à le construire et on y dépensa millions sur millions de francs.

"Au fond de l'église, derrière le chœur, la chapelle des âmes du purgatoire possède une magnifique peinture du jugement dernier.

"Aux colonnes des nefs latérales sont suspendues quatorze cadres ovales de deux mètres de hauteur,

représentant les stations du chemin de la croix, œuvres admirables de don Miguel Cabrera, et plus loin on remarque d'autres toiles de peintres célèbres. Dans une des chapelles latérales, on est saisi d'admiration à la vue d'une image de la Vierge entourée d'anges ravissants ; c'est le chef-d'œuvre du P. Garcia Ferrer, ami intime de monseigneur Palafox. L'autel supporte un tabernacle fort riche en argent massif, au-dessus duquel est une niche qui renferme la statue de la Vierge de Bon Secours, assise sur un piédestal. Tout cet ouvrage est en argent massif. On remarque, dans toutes les chapelles, une grande profusion d'or et d'argent pour l'ornementation.

" Dans la sacristie, de belles peintures de Paul Rubens ornent les murs. Les armoires qui renferment les ornements sacerdotaux sont de bois précieux. On y voyait, avant la dernière révolution, un lavabo de trois mètres de haut et de deux mètres de diamètre ; il était en argent masssf, avec une belle statue de Saint Michel entièrement faite de ce métal.

" L'argenterie de la cathédrale de Puébla était autrefois d'une richesse extraordinaire ; on peut en juger par ce que les révolutions y ont encore laissé subsister après de nombreuses spoliations. Il y avait des lustres immenses en argent massif avec bobêches en or ; de somptueuses urnes avec des bouquets gigantesques de fleurs artificielles d'un luxe éblouissant. Les candélabres du maître-autel sont en argent massif — d'une hauteur de trois mètres. Le lustre le plus beau est composé de deux mille pièces, avec bobêches en or ;

il pèse cent quarante kilogrammes et a coûté trois cent soixante mille francs. On montre également deux encensoirs avec leurs navettes en or massif. Un ostensoir, haut de plus d'un mètre, est aussi en or massif, enrichi de diamants d'un côté, et de belles émeraudes du côté opposé. Un autre est garni de la plus belle collection de perles qui se puisse imaginer. Le piédestal est d'un travail exquis, orné de brillants et de pierres précieuses.

" Le grand chandelier triangulaire, placé au milieu du chœur, est un admirable ouvrage en ébène de huit mètres de haut ; les sculptures sont remarquables.

" Les ornements sacerdotaux sont en rapport avec la richesse des vases sacrés, ainsi que les tapis de pied et de tentures. Les colonnes et corniches de la cathédrale sont toutes recouvertes d'un immense tapis en velours cramoisi, garni de grands galons d'or, fort somptueux. Le dais est d'une magnificence remarquable.

" Ce temple, vu en passant, se fait remarquer par la régularité de sa belle architecture ; examiné dans ses détails intérieurs, il frappe d'admiration par la richesse et le bon goût de son ornementation ; c'est sans aucun doute un des monuments religieux les plus riches de la terre." —

Le péristyle de la cathédrale porte encore les traces de cette terrible bombe connue par tous les habitants de Puébla, sous le nom de bombe de Forey, qui fut la première lancée, pendant le siége, et s'en vint éclater sur les marches du portique, exactement à

l'heure où la population sortait de la grand'messe, tuant et blessant un grand nombre de personnes.

Celle qui la suivit fut moins malheureuse.

Elle pénétra sournoisement dans l'officine d'un pharmacien en gros, et se paya le malin plaisir d'envoyer toutes ses drogues et ses pilules *ad patres*, ne touchant cette fois-ci à personne, mais, en revanche, cassant, broyant et anéantissant pour près de cinq mille piastres de fioles, de clystères et de vases *ex professo*.

Les bons habitants de la ville sainte croyaient bien dévotement que la terre s'entrouvrirait, pour engloutir ces démons de pantalons rouges, qui se permettaient d'employer, un jour de dimanche, des arguments aussi forts et aussi positifs.

A part le magnifique couvent de San-Francisco, transformé pendant mon séjour en hôpital de cavalerie autrichienne, les autres monuments religieux de la ville n'offrent rien de bien saillant en fait d'architecture. Ils sont presque tous bâtis assez solidement, pour servir indistinctement de retraites religieuses en temps de paix, et de fortifications bonnes et valables, quand le ciel est aux *pronunciamentos*, ce qui arrive assez souvent.

A quelque distance de l'enceinte de Puébla s'élève le fort de Guadeloupe, fameux par le coupe-gorge du cinq mai, 1862. Attiré par de faux amis et par de fausses promesses, le général de brigade de Lorencez, avec cinq mille hommes du 1er, du 2me Zouaves et du 99me de ligne, vint s'y faire écraser sous le feu de

batteries masquées, et sous les efforts combinés de la ville et des troupes du général Zaragossa.

Cette victoire — si c'en est une — gonfla tellement d'orgueil le parti juariste qu'il se garda bien d'y retourner depuis, de crainte sans doute de subir le sort de la grenouille de La Fontaine.

Non loin du fort, commence la pente de la Malinche, montagne aride, dont la cime cache un volcan éteint et qui recèle dans ses flancs des cavernes, où les dignes Cartouches et les braves Mandrins mexicains allaient se reposer de leurs fatigues à la barbe des autorités, cacher leurs riches trésors et méditer de nouveaux vols et de nouveaux assassinats.

La superstition populaire croyait ces lieux maudits, hantés par les démons et par les esprits : la police du Président se contentait de rire sous cape, en s'appropriant sa part du butin, et le cratère éteint enfouissait parmi ses débris et ses scories ces tristes chauves-souris du crime et de la société. Pendant le court espace de temps qu'ont duré l'intervention et l'empire au Mexique, elles se sont envolées devant la lumière de la force et de la loi mise en pratique. Seule, la montagne restait là, avec sa masse grisâtre, tenant toujours suspendue au-dessus de la tête des Puéblains la terrible épée de Damoclès, qu'il n'a tenu qu'à eux de secouer du bout du doigt, pour faire retomber avec elle sur leurs épaules, tous les maux de l'anarchie.

Dans les environs de Puébla, à quelques milles de distance, se trouvent les débris de l'ancienne ville

sacrée du Mexique, de Cholula, la demeure de Quetzalcoalt, l'homme blanc.

Nous résolûmes d'aller y déjeûner un beau matin, et d'y faire sauter une bouteille de champagne frappé, en souvenir des bienfaits que le dieu de l'air avait répandus sur l'Anahuac.

Jadis Cholula comptait une population de 40,000 âmes, ce qui en faisait une des villes les plus considérables de l'empire Aztèque. Aujourd'hui réduite aux dimensions d'un misérable faubourg, à peine abrite-t-elle 16,000 habitants qui ont bien perdu des habitudes hospitalières de leurs ancêtres, si l'on en juge d'après l'éternel *quien sabe* — je ne sais pas — qu'ils opposent aux questions de l'étranger.

Parmi les ruines attrayantes qu'elle renferme, la plus curieuse est son immense *téocali*, pyramide dont la longueur de la base a presque le double de celle de Chéops. L'intérieur servait de tombeaux, et sur sa plate-forme s'élevait l'autel de l'homme blanc.

Un grand nombre de ces pyramides, comme je l'ai déjà remarqué, sont disséminées sur toute l'étendue du Mexique, sans que la science puisse préciser d'une manière positive l'époque de leur origine. Néanmoins une curieuse légende se rattache à celle de Cholula. Elle est rapportée par M. Ampère dans ses "*Promenades en Amérique.*"

—"Lors de la grande inondation, le pays d'Anahuac était habité par des géants. Tous ceux qui ne périrent

pas dans ce désastre furent changés en poissons, excepté sept géants, qui se réfugièrent dans les cavernes quand les eaux commencèrent à baisser. Un de ces géants, nommé Xelhua — prononcez Chelhuha — qui était architecte, éleva près de Cholula, en mémoire de la montagne de Tlaloc, qui avait servi d'asile à lui et à ses frères, une colonne artificielle de forme pyramidale. Les dieux, voyant avec jalousie cet édifice dont la cime devait toucher aux nuages, irrités de l'audace de Xelhua, lancèrent des feux célestes contre la pyramide, d'où il arriva que beaucoup de constructeurs périrent, et que l'œuvre ne put être achevée. "—

Cette singulière légende confirme de plus en plus l'analogie extraordinaire que l'on trouve entre les traditions primitives de l'histoire du Mexique, et celles dont font mention les auteurs bibliques. Cela devient d'autant plus frappant, qu'à propos des *téocalis* mexicains, M. Girard fait remarquer que ce sont en général, des pyramides *à degrés*, ce qui leur donne une grande ressemblance " avec l'architecture du monument de Babylone, dans lequel on croit reconnaître la Tour de Babel, et qui, d'après la savante description de M. Fresnel, se composait de huit parallélipipèdes rectangles en retrait l'un sur l'autre. "

Comme nous retournions tranquillement au pas de nos chevaux à travers les immenses plantations d'agave qui entourent Puébla, un Indien occupé à en extraire

du pulque (1) se leva en nous prodiguant les fastueux titres de " Grandeurs et Illustrissimes Excellences, " et nous proposa d'acheter la plus singulière curiosité que j'aie bien certainement rencontrée. C'était un insecte connu des Mexicains sous le nom d'animal plante — *el animal planta* — sur le dos duquel pousse un véritable petit arbuste, avec ses couches ligneuses, ses feuilles et ses fleurs. Il appartient au genre des hémiptères, et autant que j'ai pu en juger, doit être de la même espèce que la *cicada plebeia* de Linnée.

Il est dans la nature humaine de faire beaucoup de bruit sur ce qu'elle ignore ou sur ce qu'elle n'a pas la patience d'étudier et de connaître par elle-même.

L'inoffensif animal qui nous occupe en ce moment, n'en a pas été plus exempt que beaucoup d'autres de ces confrères, et bien des fables absurdes ont été dites sur son compte.

Un savant distingué, M. Leopoldo Rio de la Loza, membre de la Société mexicaine de géographie et de statistiques, après avoir prétendu que la partie réputée plante était une production anormale, une excroissance animale, causée par l'altération organique que subissait la larve, morte pendant sa transition à l'état

(1) Au Mexique le pulque remplace le vin : on l'extrait de la tige de l'agave de la manière que l'on entaille l'érable au Canada. De la couleur du lait, cette boisson possède des propriétés enivrantes : elle est désagréable lorsqu'on y goûte une première fois, mais ce premier dégoût surmonté on en prend vite l'habitude. Ce breuvage fort hygiénique, ne peut être conservé plus de trois jours.

Le bas peuple boit une espèce d'eau-de-vie de canne à sucre nommée *mescal*, qui n'est pas absolument mauvaise.

de nymphe, se voyait obligé d'avouer plus tard, qu'après avoir examiné attentivement la couverture tégumentaire de cet insecte, il avait observé une continuité et une homogéneité parfaite, incompréhensible sans doute, du moment où il fallait admettre que telle production partait de l'intérieur et que, nonobstant cela, la végétation se faisait comme si de rien n'était.

Un Mexicain d'une haute réputation, don Antonio del Castillo, écrivait à son tour dans le bulletin de l'académie des sciences de Mexico, qu'il existait dans les terres chaudes une cigale tellement friande du suc d'une certaine plante qu'elle creusait la terre à un ou deux pieds de profondeur, et que du moment où elle était arrivée à l'extrémité des racines, elle s'y attachait et les suçait jusqu'à ce qu'elle se fût affaissée sous l'effet d'une ivresse mortelle.

Petit-à-petit, ajoutait-il, avec le temps, la racine venait à se pelotonner autour de l'insecte et finissait par l'envelopper entièrement.

Les Indiens de la Misteca, qui ne sont guère plus forts que don Antonio, croient encore aujourd'hui qu'après avoir mangé d'une graine mystérieuse, l'animal se la sentant germer dans le corps s'enterre et meurt en attendant patiemment que son instrument de supplice, daigne prendre sur lui de se vêtir de feuilles et de fleurs, et ombrager pour quelques jours cette tombe creusée pour lui seul.

Enfin deux professeurs, don Alfonso Herrera et don Gumesindo Mendoza, après avoir étudié soigneusement au microscope la production anormale de

cette cigale, assuraient y avoir découvert des corpuscules qu'ils croyaient être les spores d'un champignon.

En face de toutes ces contradictions, de ces hypothèses, la lettre suivante d'un officier adressée à l'académie des sciences de Mexico, venait embrouiller on ne peut plus la question en la tranchant d'un seul coup par ces quelques lignes :

— " Pendant la campagne d'Oajaca, j'ai recueilli moi-même dix-sept de ces petits insectes, *tous vivants* à quelques pouces sous la surface du sol, *avec* leurs arbustes en parfaite végétation. Le manque d'alcohol me força de les jeter les uns après les autres, et mon intéressante trouvaille ne servit qu'à me faire regretter une fois de plus, le peu de temps que j'avais à consacrer à mes études scientifiques, car j'avais là, entre les mains, une belle lacune de l'histoire naturelle à combler — déterminer exactement la liaison qui existe entre le règne animal et le règne végétal." —

Un grand nombre d'officiers de la colonne du général d'Hurbal, qui, paraît-il, ont pris plaisir à pratiquer ces exhumations, peuvent encore aujourd'hui certifier ce fait authentique dont je laisse l'explication à d'autres plus habiles que moi, pour ne plus m'occuper que de la description du bizarre insecte qui en est la cause.

Comme s'est plu à le reconnaître M. de la Loza, il appartient au genre des hémiptères, et ressemble à s'y méprendre à la cigale commune. Jusqu'au jour de sa mystérieuse inhumation, il conserve parfaitement les habitudes de sa sœur de la fable, et chante,

sinon tout l'été, du moins une grande partie du mois d'août, époque où j'ai commencé à l'observer. Puis il disparaît tout-à-coup pour procéder à la bizarre métamorphose sur le premier fil de laquelle la science n'a pu encore mettre le doigt, et s'en va sous terre opérer le miracle de la liaison du règne animal avec le règne végétal.

Assez rare dans la chaîne de la Misteca où j'ai expéditionné pendant cinq longs mois, je l'ai retrouvé en assez grande quantité à Matamoros de Azucar, à Atlisco et aux pieds du Popocatepetl.

Il choisit ordinairement pour se livrer à son caprice végétal les terrains où croissent l'aloës et le cactus.

Dans ces solitudes toutes grises de poussière et baignées d'un soleil torréfiant, le voyageur rencontrera de temps à autre l'animal-plante, caché sous les dehors d'un petit arbuste grand et gros comme un moyen bluet du Canada, dont il a à peu près les feuilles, mais beaucoup moins nombreuses, et si c'est au temps de la floraison, penchant coquettement sous la brise brûlante, son gai panache de fleurs rosées.

S'il veut se donner la peine de se rendre compte par lui-même de ce phénomène invraisemblable, il n'a qu'à descendre de cheval, qu'à tirer son *machete* et creuser avec beaucoup de soin la terre autour du précieux végétal.

Au bout d'une minute de travail, il en extraira, greffé à la racine de l'arbre, un insecte brun, essayant petit à petit de dégager ses pattes du mucus blanc qui les enlace.

S'il continue à l'observer, il les verra remuer bientôt avec vitesse, comme si l'insecte voulait supplier l'importun de le redescendre dans la tombe où il dormait si bien ; puis, peu-à-peu elles se raidiront, redeviendront immobiles, et alors le touriste intrigué peut sans crainte ouvrir les *alfarjas* de sa selle et glisser sa trouvaille, redevenue cadavre, mais cette fois-ci sans aucune espérance de résurrection.

L'animal plante n'est pas le seul phénomène que le Mexique offre à l'étude du naturaliste et tout en feuilletant mes notes je retrouve dans un journal de la Vera-Cruz, la *Revista* du 23 juin 1865, la description suivante du vers liane qui me paraît être tout aussi curieux à observer :

— " Le ver liane (*gusano bejuco*) a environ trois pouces de long et trois quarts de pouces de diamètre. Cet insecte subit une transformation ; il a une existence animale et une autre végétale. Sa forme est ronde ; la tête seule se fait remarquer par une espèce de barbe placée à la partie inférieure et qui lui recouvre la tête comme un bonnet ; le reste du corps est d'un blanc transparent qui laisse voir à l'intérieur des filaments semblables à des racines déliées. Cet animal se trouve vivant à la surface du sol et dans certains bois, jusqu'au mois de juin ; à cette époque, il s'enterre et en juillet ou en août il pousse comme une plante. Pendant tout le cours de l'année, il croît jusqu'à atteindre la grosseur de son corps ; ses lianes servent à attacher les haies. Au printemps, il fleurit, les feuilles tombent, et il se couvre entièrement de

fleurs semblables à celle du rouvre ; quand les tiges atteignent quatre ou cinq pouces, on peut le conserver disséqué sous la même forme que de son vivant, et les tiges lui sortent de la nuque, sans se séparer du corps. Jusqu'à présent, on ignore quel est son premier état, s'il est ver avant d'être plante et réciproquement.— "

M. Lucien Biart, dans ses " aventures d'un jeune naturaliste " mentionne à son tour une chenille d'un vert émeraude, portant sur le dos une rangée de petits arbres systématiquement disposés. Le tronc et les branches d'un rouge vif, se terminent en pointes ramifiées de la même couleur que le corps de l'animal.

Autant, et mieux peut-être que l'animal plante, la pierre animée frappe l'imagination du peuple qui, la nomme *piedra de los ojos*, pierre des yeux.

Elle se rencontre ordinairement dans les sables, où comme tous les cailloux, ses frères, elle gît immobile ; mais placée sur une surface polie, un plat de fer, de cuivre, ou d'étain, elle tremble, s'agite, semble devenir tout nerf, et il suffit alors d'une goutte de jus de citron ou d'un acide quelconque pour le mettre en mouvement et la faire perambuler.

M. Masseras explique ainsi ce phénomène :

— " Ces pierres sont des opercules minces et poreuses qui ont fait partie de petites coquilles univalves. Leur diamètre est de deux centimètres au plus. Ces opercules calcaires font effervescence avec l'acide citrique et se mettent à s'agiter à mesure que l'acide carbonique se dégage. Introduite dans les

yeux, la *piedra de los ojos* agit comme de petites perles, et facilite l'écoulement des larmes, l'expulsion d'un corps étranger. C'est par l'effet d'une semblable réaction que des pains placés au four se meuvent quelquefois sur un plan horizontal, phénomène qui a donné lieu en Europe, il y a une cinquantaine d'années, au préjugé populaire des fours enchantés. " —

L'animal plante et la pierre animée, ne sont pas les seuls excentricités d'un pays où le voyageur qui s'égare dans la terre chaude n'a qu'à creuser de son *machete* un *viznaga*, gros cactus rond et épineux, pour y trouver un abri. Une fois ce gîte sous la main, s'il a soif, il n'a qu'à cueillir la gaîne d'un broméliacée — la fleur de Pâques — et se désaltérer ainsi à la rosée du ciel qui contient cette coupe du bon Dieu. Le gibier vient-il à manquer ? pour apaiser sa faim, le goyavier, la banane, l'orange, l'avocatier — arbre à beurre — le zapote croissent à qui mieux mieux autour de lui, et si les secrets de cette belle nature prise à l'improviste le porte à la coquetterie, il n'a qu'à ramasser la bulbe de l'*amolito*, pour en tirer une lessive blanche et savonneuse, et mener à bonne fin un brin de toilette.

Au Mexique, tout est imprévu, tout est original.

J'ai vu là-bas des Indiens suçer des tubercules de dahlias, et mordre à belles dents dans des gâteaux de cigales séchées et pilées, pendant qu'à Mexico même la fashion ne dédaignait pas certaines pâtisseries faites avec les œufs d'une mouche qui en dépose des

quantités innombrables sur les lagunes qui entourent la ville. Plus délicat, plus propre que ces fils d'hidalgo j'ai vu aussi, le *tejon*, espèce de raton, s'installer près d'un des filets d'eau de sa forêt natale et y laver minutieusement sa proie, avant de la manger. Dans mes courses de chasseur, j'ai souventes fois tué des taupes grosses comme de jeunes chats ; j'ai collectionné des tettigones, insectes du genre des hémiptères, dont les uns avaient la forme d'une yole, les autres celle d'une poule, et à Tomocavaca, l'un de mes amis m'a montré un échassier — le *jacanas* — qui avait une griffe fort respectable, attachée aux moignons de ses ailes.

Ici, le bon Lafontaine bifferait une de ses plus jolies fables, et la tortue-alligator — le *galapago* — partirait en même temps que le lièvre, le vaincrait à la course, et s'endormirait en attendant son rival au but, pendant qu'au-dessus de sa tête l'araignée aviculaire trottine pesamment, emportant dans ses pattes les petits de l'oiseau-mouche, et que sa sœur l'araignée d'eau, confectionne et remplit d'air la cloche qu'elle doit plonger entre les nénuphars et les plantes aquatiques de la lagune voisine.

Combien de fois nos artilleurs ne se sont-ils pas amusés à toucher du doigt le bombardier — coléoptère carabique — qui, en digne fils de Sainte-Barbe, répondait à cette politesse par une salve dont le bruit se perdait dans un petit nuage de fumée. Heureusement que tous ne sont pas d'humeur aussi belliqueuse,

et j'ai examiné des coléoptères plus galants, collectionnés par les doigts mignons des dames de Téhuacan, qui les enfouissaient dans un nid de fines dentelles et de précieux tissus que la petite bête reconnaissante embaumait des plus purs parfums de la rose. D'autres — les scarabées hercules — si ce n'était leur taille et leur force, pourraient se poser sur le bout du nez d'un pair de France, à qui — moins leurs pattes griffées — ils rappelleraient le parfum de la fine civette d'Espagne. D'autres, enfin — les nécrophores — moins mondains, plus mélancoliques, plus portés au mysticisme allemand, passent leur temps à chercher le cadavre d'un petit rongeur ou d'un oisillon quelconque, lui creusent une fosse, et déposent leurs œufs auprès du défunt, pour que la vie sortant de ce cimetière improvisé, puisse se nourrir et s'abreuver aux sources de la mort. A côté de ces lugubres fossoyeurs, les mantes religieuses — genre d'orthoptère — joignent bénoitement leurs premières paires de pattes, et semblent se laisser bercer dans les effluves extatiques du troisième ciel de Saint Paul, ce qui ne les empêche pas de quitter soudain leur air pieux et monastique, pour faire le moulinet, et se défendre vigoureusement dès qu'elles sont attaquées.

Nos mœurs constitutionnelles se sont même glissées au milieu des forêts vierges de la terre chaude, et tout comme le gentilhomme huissier de la verge noire, qui par trois coups de masse, annonce aux députés de la chambre des communes que Sa Majesté les attend

pour leur lire un discours qui se termine toujours par une saignée de finances, le *carpintero* — pic charpentier — frappe les trois appels parlementaires sur le tronc de l'arbre qu'il s'est donné pour domaine, et accourt de suite happer de l'autre côté, les insectes — il y a des badauds même parmi les insectes — qui pour mieux se rendre compte de ce bruit insolite, ont eu l'imprudente curiosité de mettre le nez hors de leur vie privée.

Enfin, les vautours eux-mêmes ont leurs sinistres enseignements en ce pays. Comme chez les rapaces, Juarez, Lerdo de Tejada, Escobedo, ont voulu montrer qu'il pouvait y avoir dans la patrie mexicaine, l'aristocratie de la curée. Chacun s'est abattu sur un cadavre de prédilection, qui sur Maximilien, qui sur Mejia, qui sur Miramon, et ils se sont repus, au bruit des stupides battements d'ailes du menu fretin des *Zopilotes*, qui regardaient leurs rois (*Sarcoramphus papa*) se gorger, et n'osaient approcher de l'auguste charnier.

Si en campagne la vie des champs est ennuyeuse par suite de l'oisiveté, et du désœuvrement qu'elle entraîne, en revanche la vie de garnison est agréable, car elle permet de bien employer les heures perdues, surtout s'il existe de bonnes bibliothèques dans la ville où nous jette le hasard. Celle que j'avais à ma disposition n'était pas considérable, mais bien choisie, et pour en compléter l'éloge, appartenait au génie français, mot qui renferme à lui seul, les adjectifs sérieux et savant.

Mes journées se passaient à feuilleter et à compulser ces anciens manuscrits, ces précieux in-folios que la main intelligente de quelques officiers avait arrachés aux griffes de la bande noire, et quand je m'étais fatigué à déchiffrer l'écriture jaunie de ces vieux moines, de ces bons franciscains qui, lorsqu'ils n'étaient pas assez riches pour s'acheter des livres, les copiaient laborieusement, je n'avais pour me distraire qu'à regarder par la fenêtre entr'ouverte la Plaza Mayor.

Alors j'assistais à un curieux spectacle.

On était en décembre, époque où les oiseaux de nos climats du Nord, désertent nos forêts qui pleurent tristement leurs feuilles perdues sous le soufle de la brise d'automne, et viennent à tire d'aile demander au tropique un peu de verdure et de soleil.

Tous les arbres de la place étaient couverts de ces bandes immigrantes. Pas une branche qui ne ployât sous le poids de ces légers flocons de duvet ; pas une feuille qui n'abritât un de ces frileux réfractaires.

Il fallait les entendre se raconter leurs périls et leurs aventures. C'était, surtout au coucher du soleil, un bourdonnement et un caquetage à n'y rien pouvoir comprendre.

A les voir faire ce tapage assourdissant pour la possession d'un bout d'une branche, puis un instant après cesser leurs querelles pour se baiser amoureusement de leur petit bec rose et chanter joyeusement un refrain inconnu, avant de cacher leur tête espiègle sous le bout de leur aile, je me demandai si l'oiseau ne

partageait pas avec l'homme l'oubli et l'ingratitude ? Beaucoup allaient ne plus se souvenir sous ce ciel balsamique du rude climat de mon pays, et combien peu, parmi toute cette bande de bohémiens, retourneraient au printemps, réchauffer le nid désert et abandonné qui les avait vus naître. (1)

Le temps s'enfuyait gaiement. Au commencement, nous n'avions pour l'oublier que les veillées ennuyeuses et beaucoup trop bruyantes du club. Bientôt nous cessâmes tout à fait de fréquenter ces réunions, pour nous assembler une dizaine au café de ma tante Rose. Là, nous causions à notre aise littérature, histoire, philosophie, art militaire, controverse religieuse, le tout entortillé dans la blanche fumée de nos cigares. Quelquefois la discussion s'échauffait, mais toujours ma tante Rose arrivait à temps pour remettre tout ce monde d'accord.

C'était une singulière femme que ma tante Rose, et sa jolie personne vaut bien la peine d'une description.

Nul à la légion étrangère ne connaissait son âge, pour l'excellente raison que malgré son visage toujours

(1) Rien de plus curieux que ces départs et ces arrivées. Mes lecteurs canadiens doivent se rappeler encore l'incroyable migration d'outardes, de canards et de pleuviers dorés (*charadrius marmoratus*) qui, pendant la nuit du dimanche, 19 octobre 1873, couvrirent les canons, les ramparts moussus, les toits aigus et les rues bourbeuses de Québec. Il pleuvait ce soir-là ; une forte tempête devait passer le lendemain ainsi que le surlendemain sur la ville, et les passants attardés étaient abasourdis par les cris plaintifs de ces pauvres échassiers et de ces palmipèdes dévoyés.

Quelques heures plus tard, le même phénomène se répétait à Ottawa, où ces oiseaux passèrent par milliers.

frais et toujours coquet, elle comptait aux cadres depuis fort longtemps. Quant à son nom, personne ne s'en occupait ; il suffisait qu'elle fût la tante de tout le monde.

Sa carrière militaire s'était ouverte par le haut grade d'enfant de troupe, ce qui voulait dire que son père avait dû être un ancien militaire, et jamais l'on ne put savoir si c'était par modestie ou par déception, mais elle avait constamment refusé de se marier, et s'était toujours contentée de l'humble position de vivandière au régiment. Il ne faut pas conclure de toute cette réserve que ma tante Rose, malgré sa blonde figure qui la faisait ressembler à une anglaise, fût d'un sang tranquille et endormi. Au feu, elle tenait un peu de la bravoure de Jeanne Hachette, de l'intrépidité de Jeanne d'Arc, du sang-froid de mademoiselle de Verchères. Sur les champs de bataille d'Algérie, elle avait versé à boire au soldat mourant de soif, sans prendre garde aux balles du Kabyle. En Crimée, elle gravissait au pas de course les pentes escarpées de l'Alma, son petit tonneau d'eau-de-vie sur l'épaule, et à Solférino, l'Empereur chevauchant au milieu d'un ouragan de mitraille, la trouva pansant des blessés et consolant les mourants au fort de la mêlée. Alors il s'était découvert devant la pauvre inconnue, et se penchant sur la crinière de son coursier arabe, avait attaché sur cette loyale poitrine, la croix de chevalier de la légion d'honneur. Aussi, ma tante Rose était-elle le plus *chic* troupier de toute l'armée française, lorsqu'elle passait crânement

sur les rottoirs de Puébla, dans son gai costume de vivandière, ses quatre décorations au vent, et portant militairement sa petite main à son chapeau lorsque les factionnaires lui présentaient les armes.

Parmi les officiers qui assistaient à nos réunions, se trouvait un de ces caractères excentriques qui restent profondément gravés dans la mémoire, une fois qu'on les a rencontrés.

Comme ma tante Rose, il appartenait à la légion étrangère, où il s'était engagé avant la guerre d'Orient. Soit fatalité, soit insouciance, il n'avait jusqu'à présent, tiré hors de cette loterie où se gagnent indistinctement bâtons de maréchaux de France et chevrons de caporaux, que la contre-épaulette de lieutenant. D'une rigidité excessive dans le service, il causait très-rarement, passait son temps à lire une édition allemande de Goëthe, faisait quelquefois des vers, ne riait jamais, et quand il était de bonne humeur fredonnait entre ses dents cette strophe favorite :

Pauvre bouquet ! fleurs aujourd'hui fanées,
Nous vieillirons sans nous quitter jamais !
Ton souvenir après bien des années
Me redira le doux temps où j'aimais.

Au régiment comme partout ailleurs, quand on n'a rien à se dire, ce qui arrive assez souvent, on invente.

Plusieurs histoires extraordinaires roulaient donc sur le compte du lieutenant alsacien. Quant à moi, bien que je n'aie jamais provoqué ses confidences,

j'ai toujours été sous l'impression que ses dehors austères cachaient une âme de poète, déclassée et jetée d'un seul coup hors de ses gonds, par le réalisme de la vie.

Plus tard, mes doutes furent confirmés jusqu'à un certain point.

Notre malheureux camarade fut tué dans une escarmouche près de San Luis de Potosi, et le soldat qui l'ensevelit trouva dans son scapulaire, la poussière de quelques fleurs desséchées.

Comme le colonel Evrard, de Jules Sandeau, " il avait probablement vu se briser en un jour, l'espoir de sa jeunesse, s'évanouir à jamais tout un avenir de félicité, et se sentant seul il s'était jeté dans l'armée comme on entre à la Trappe. L'armée offre en effet, plus d'un rapport avec le cloître. Elle bride les passions, règle les âmes et ouvre un refuge à bien des douleurs, à bien des mécomptes."

La fin de l'année 1864 approchait, et l'escorte attendue sous les ordres du chef d'escadron don José de Jesus de Ximènes, partie le 14 de Mexico, n'arrivait pas encore.

Déjà nous étions au jour de Noël, et je me rappellerai longtemps cette longue nuit qu'il nous fallut passer sabres nus, mèches allumées, canons chargés à mitraille, devant la porte de la cathédrale, le commandant supérieur ayant été prévenu qu'un soulèvement de leperos se préparait. Enfin le colonel Jeanningros me détacha au convoi que le colonel

Doutrelaine devait conduire au corps expéditionnaire d'Oajaca.

Je ne fus pas long à rejoindre mon poste.

Dans la nuit du 31 décembre, je galopais lestement sur la route d'Amozoc, non sans m'être retourné sur la croupe rebondie de mon mustang mexicain, pour regarder une fois encore Puébla qui s'endormait sous les rayons satins de son clair de lune, et crier au revoir à cette joyeuse ville, aux cloches argentines et aux mystérieuses sérénades, que la main de l'homme a déposée sur le plus haut plateau de la Cordillière avec le même soin et la même coquetterie, qu'un mari heureux place un frais bouquet de violettes et de fleurs des champs sur le corsage de la femme aimée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

DÉDICACE.

CHAPITRE I.

O PRIMAVERA ! O GIOVENTU !

—Avant le déluge.—L'établissement du pays de Cocagne.—Un pupitre de collégien.—Comment l'histoire du Canada par Garneau peut avoir quelqu'influence sur le choix d'une vocation.—En route !—Une tombe.—La gloire militaire —Une goutte d'eau.—Rouse's Point.—Burlington. —Ce que c'est qu'un *sleeping car ?*—Troy—Au voleur ! —L'Hudson d'Albany à New-York.—Les pilules de Bristol..... 7

CHAPITRE II.

NEW-YORK.

— Un atome de préface.—Carthage à propos de New-York.—Quelles éponges !—Un boyau qui n'est pas vide.— L'Eglise de la Trinité.—Les apôtres de nos jours.—Une balle perdue.—Des compatriotes.—Le parc central.— Brooklyn.—Le père Lachaise américain.—Une réclame sur un cerceuil.—Adieu !—Le baron Gauldrée-Boilleau.— De grand matin.—Un ange tombé.—Un enfer.—Les Five Points.—Une visite au *Courrier des Etats-Unis.*—La corvette française le *Phlégéton.*—Les salons de madame la baronne de Trobriand.—Le Steven's house.—Au bruit du vent..... 21

CHAPITRE III.

DANS LES ANTILLES.

— L'*Acmèe*.—Notre capitaine.—Profils et silhouettes.—La vie à bord.—Des officiers français causant littérature canadienne.—O divine harmonie !—La fiancée du prussien. Le gulf-stream.—Le sillage d'un corsaire.—Un requin qui flâne.—L'Ile d'Abaco.—Le phare d'Hermagoura.—Le feu Saint Elme.—Les récifs des Tortugas.—Dans le canal de la Floride.—Un rayon de jeunesse.—La Havane.—Le théâtre Tacon.—Une volante.—Au tombeau de Christophe Colomb.—A propos d'un cigare.—Une pêche au thon.—Le golfe du Mexique.—Terre !..... 45

CHAPITRE IV.

SUR LE GRAND CHEMIN.

— La Vera-Cruz.—Description du Zopilote.—Le château de San Juan de Ulloa.—M. le commandant Maréchal et M. le consul de France.—En chemin de fer.—Le roi vomito. —La Soledad.—Une diligence Mexicaine.—La tragédie du Camerone.—La tierra caliente.—Les Chiquihuites.—Un gouffre de boue.—Une nuit à Salsipuedes.—Une recette du temps de Samuel de Champlain.—Cordova.—Un excès pernicieux.—Le confort espagnol.—Effet du vide dans un porte-monnaie.—Orizava.—Le train de la garde.—Une messe militaire.—L'aumône à un amiral et le tabac d'un général.—M. Corta.—Les régiments qui rentrent.—La comédie du Cerro-Borégo.—Encore en diligence !—Les Cumbres.—Etapes.—La légende de la sensitive.—Relais à Puébla.—Les sapins du Rio Frio.—Attaque de diligence. —Les croix du chemin.—Mexico et ses lagunes..... 69

CHPITRE V.

LES RUINES D'UN PASSÉ.

— Le numéro 59.—Pourquoi trois lits ?—Où mène une cuisse de poulet.—Les Toltèques et les Aztèques.—Noë au Mexique.—La femme serpent.—Théotl.—La croix et le baptême.—La pierre du sacrifice.—La légende de l'homme blanc.—Une fête à l'âme du monde.—De hauts barons cannibales.—Nouvelle édition des lois de Dracon.—Les médecins d'Europe d'après un chroniqueur.—Deux fragments de poésie mexicaine.—Une feuille de nos forêts.—Autrefois, aujourd'hui.—Un tremblement de terre.—Mes camarades de chambrée.—Lamennais et nos ombres.—Minuit ! 107

CHAPITRE VI.

MEXICO.

— Venise et Mexico.—Des bouts d'ailes de colibris.—Un grand enfant.—A piè y a caballo.—Le type créole.—L'Alaméda et le Paséo.--La télégraphie de l'éventail.—Sur un tapis vert.—Une arène à la Néron —Le jour des morts.—La semaine sainte.—Mosaïque politique.—L'indien Meztitos.—Le marquis de Montholon.—Le meilleur écusson. Mon ami Delport —La Minéria.—Une page des mille et une nuits.—Une étable de cavalerie.—La cathédrale et le Sagrario.—Le zodiaque.—Pour les collectionneurs.—Un musée sous une remise.—Ce qu'on peut avoir pour cinquante piastres.—Une idée.—Enigmes sur énigmes.—La langue Maya.—La main rouge.—La bande noire.—Eaux-fortes et culs de lampes.—L'aspic de Cléopâtre.—Des croquis de romans.—Un homme de bien.—La vie du moine.—Une dernière épave.—Un éclat de rire.—Un

gendre présidentiel.—Madame de Léon.—Anecdote sur la présidence de M. Juarez.—Pauvre Charlotte !—Le calvaire. —Loin du cadavre.—Tacubaya.—Agustine de Iturbide.— Le parc de Chapultepec.—L'arbre de la nuit triste.—Notre-Dame de Guadeloupe.—Examen.—Une lettre de service. —Sur la route des grands hommes 128

CHAPITRE VII.

LA VILLE SAINTE.

– Rêve à dormir debout.—Un miroir de Sheffield.— Mon lecteur qui critique.—Histoire d'un pauvre serin.— Moi.—Le Popocatepetl.—La Dame blanche.—Un chemin de sang.—Chez un compatriote.—Le colonel Jeanningros. —Au club.—Le vicomte de Montessuy.—A travers la ville. —Les roses du Christ.—Une bien triste chose.—La cathédrale.—Deux premières bombes.—Les couvents.—Le coupe-gorge du 5 Mai.—La Malinche.—Un déjeûner à Cholula.—La tour de Babel.—Un animal invraisemblable. —La pierre animée.—De plus en plus invraisemblable.— Vie de garnison.—Les oiseaux de la place.—Les soirées de ma tante Rose.—Son roman.—Un déclassé.—La nuit de Noël.—Au revoir !..... 190

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Montréal.—Imprimerie Duvernay, Frères et Dansereau.

. 128

. 190